Études sur les réformateurs, socialistes modernes

Louis Reybaud

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVIS DES ÉDITEURS

Une distiDCtîon honorable, que Fauteur nV vail ni espérée, ni prévue, a été accordée à ce« livre, après la publication de la seconde édition. L*Âcadémie française lui a décerné, en i84i^leprix Monthyon, annuellement destiné à Touvrage le plus utile aux mœurs.

MM. Jay et Yiilemain ont bien voulu se charger des deux rapports qui accompagnent ce concours et qui ont été lus Tun en séance particulière, l'autre en séance publique. Ces appréciations d'esprits aussi éclairés, d'autorités aussi compétentes , devaient faire désormais

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LK aO âVKIL 1841,

WAM M. A. JAY.

Messieurs ,

L'Académie a ordonné la distribution d'un livre intitulé : Études sur les Réformateurs eontempùrains; vous avez maintenant à délibérer sur Tadmission de cet onvrage au concours où vous appelez annuellement les écrivains moralistes. Votre com-

mission Ta jugé digne de cette •nouvelle marque d*estime, et je suis chargé de développer devant vous les motifs de sa déci* sîon.

Les révolutions politiques ont pour consé-

quence inévitable d'affaiblir tout ce qui maintient les sociétés dans leurs conditions permanentes d'ordre et d'harmonie. C'est à la suite de ces mouvements impétueux que l'esprit humain sort de la règle où git sa force, et s'aventure dans le domaine idéal d'un perfectionnement absolu , d'une félicité inaltérable , que-Thomme poursuivra toujours dans le monde visible, et qui fuira toujours devant lui. Tant que ces excursions intellectuelles restent à l'état de théorie, elles peuvent exercer utilement l'esprit philosophique qui en dégage , par degrés, ce qu'elles portent en elles d'idées saines et praticables ; mais lorsqu'elles se traduisent, sans préparation, en faits positifs, lorsqu'elles se manifestent brusquement par de téméraires tentatives de réalisation, le danger devient imminent. Les liens sociaux se relâchent, les croyances salutaires s'éteignent dans le doute ; le mépris de la tradition amène le mépris de tout principe moral ; le présent se détache violemment du passé , et se précipite vers un avenir plein de menaces. Depuis dix ans, la situation périlleuse de notre ordre social se révèle par l'inquiète agitation des esprits, par le choc des systèmes , et le désordre des pensées. Au nombre des causes actives qui préparent les

DE M. JAT.

jours douloureux d'anarchie, il faut mettre en première ligne Tapostolat avoué et public de la révolte contre lois fondamentales de la société, je -veux dire, la répression des mauvais instincts, la

sainteté du mariage, Tautoritédu père de famille , et le droit de propriété.

Les trois réformateurs les plus audacieux de Tépoque actuelle ; ceux qui , par leurs doctrines, ont le plus contribué au relâchement des premiers principes de morale et d'ordre public, sont, en Angleterre, Robert Owen , le précurseur du radieali9fne ; en France, Saint-Simon et Fourier, rêveurs enthousiastes, dont il faut attribuer l'influence aux séductions de la nouveauté, au désir naturel d'améliorations immédiates, surtout à Tannonce empirique des moyens propres à établir entre tous les membres de la cité une égale répartition de jouissances matérielles. Nous avons vu des écoles se former pour mettre en pratique ces chimériques pensées. Des hommes d'un talent élevé, d'une instruction scientifique peu conrmune , se sont voués , avec toute la ferveur de la jeu* nesse, à la prédication des plus désolantes doc* rines. Quelques énergumènes, aiTublésdu nom de civilisaieurs, érigeaient en principes l'irresponsabilité morale de l'homme, la souveraineté

des passions, et ce qu'ils nommaieDl dans leur idiome sauvage : c la réhabilUation de la chair; » exagérant à dessein les imperfections inhé* rentes à toute société humaine, méconnaissant l'esprit d'une religion qui tend sans cesse à les corriger, ils ont établi la subordination de l'es* prit à la matière. L'un deux , Robert Owen , TOUS dit que la destinée de Thorome , destinée dont il ne peut s'affranchir, est d'obéir, comme ses frères de la création brute, à ses instincts et à ses appétits ; qu'il est fatalement enchaîné à la terre, et que ses regards ne doivent plus s'élever vers le ciel.

Ces prétendus réformateurs ne font grâce a aucune des institutions sociales ; quelques-uns d'entre eux s'élèvent même contre le système actuel d'instruction et d'éducation de la jeunesse. L'organisation universitaire, c'est-à-dire la surveillance légitime de l'État sur les écoles et les méthodes d'enseignement, leur parait un intolérable despotisme. Ils proscrivent avec amertimie l'instruction classique, et réclament pour chaque enfant une instruction profession- , nelle. Malheureusement ces idées aventureuses font des progrès ; elles se sont reproduites à la tribune législative, et ont été faiblement réfutées. Voici , en peu de mots, ce qu'il fallait

DE M. JAY. Il

répondre : L'édacation classique, c*e8t le fonds commun des inleliigenoes , leur point de départ, leur lien éternel, même lorsque des aptitudes diverses, des fonctious différentes les se* parent. Sans cette base nécessaire, nous aurions bientôt trente tecbuol<^ies et pas de langue ; chaque profession porterait dans les relations ordinaires de la vie la phraséologie de Tateller, le jargon du comptoir, les formules exactes ou douteuses des sciences diverses ; et le pays offrirait le spectacle de la* confusion et du mé* lange adultère de tous ces idiomes. Les études classiques forment le ciment mystérieux qui unit dans une communauté d*idées et de prin* cipes les membres de la grande famille française ; elles seules ont imprimé à notre littérature un caractère de grandeur, de goût, d*élégance, de moralité , qu'elle eût yaiuement demandé à Téducation professionnelle. Cette littérature nationale, attaquée aujoord*hui pad d*autres impuissants réformateurs, est destinée à s*élever sur les débris des généra-

tions fugitives , toujours vivante, toujours rayonnante de gloire, impérissable, comme la flamme inspiratrice du génie.

Mon intention n*est pas de vous présenter ' une exposition dëlaillce des dangereuses uto-

pies de nos réforma leurs. L'auteur du livre dont je viens vous entretenir s'est chargé de ce travail , et il a rempli sa lâche avec une consciencieuse impartialité. Cetécrivain, d'un esprit pénétrant, paraît s'être d'abord livré à ces éludes sans autre but que celui de se former une idée précise des nouveaux systèmes de ré* forme radicale; peut-être même avec l'espérance d'y trouver l'explication du grand problème social qui , depuis le siècle de Platon jusqu'à nos jours , a si fortement agité la pensée humaine , et dont le christianisme, dégagé de tout alliage impur, peut seul douuer la solution. Les diverses parties de ces systèmes se trouvaient épars dans un nombre considérable de publications isolées ; M. L. Reybaud les a réunies et classées avec méthode , soumeitant chaque partie à unepaliente analyse, admetlant le désir du perfectionnement comme explication de l'enthousiasme, jugeant les hommes sans prévention , et réunissant toutes les lumières qui pouvaient éclairer un jugement solennel et définitif.

On a reproché à l'auteur trop de ménagements pour des hommes qui s'étaient jetés, sans réflexion , dans le courant des idées de réformation absolue, et dont plusieurs, revenus au-

jourd'hui de leurs erreurs , mûris par Fâge et Texpérience, figurent honorablement dans les lettres, les sciences et l'industrie. 11 est certain que M. L, Reybaud a procédé dans ses recherches avec ce calme philosophique qui caractérise les esprits sérieux, et

garantit la sincérité et l'autorité des opinions. A cet égard , on ne lai doit que des éloges. Il a réservé les forces réunies de sa raison pour expliquer , à la suite d'un examen approfondi, les puissants motifs de répulsiou que doivent éprouver les essais périlleux, les brusques tentatives de réorganisation sociale.

Lorsque M. L. Reybaud a publié la seconde édition de son livre , le reproche dont je viens de faire justice était venu à sa connaissance , il y répond ainsi :

f On accuse l'auteur d'une sympathie trop

* vive pour les hommes dont il expose les sys-

< tèmes ; d'autres lui reprochent au contraire « de procéder par voie de dénigrement et c d'exagérer à leur égard soit le blâme, soit le

< ridicule. Cette double imputation semble « prouver une chose, c'est que, dans l'examen c d'idées au moins, étranges , l'auteur a su se c défendre d'un dédain exclusif et d'un entrai- « nement irréfléchi. Quant aux novateurs conc temporains, ce livre n'a voulu être ni uu

pamphlet ni une apologie. Deux choses sont surtout repréhensibles en eux : le dédain de la tradition et la légitimité indistincte qu*ils accordent aux passions humaines. Il y a quelque orgueil à rayer le passé d'un trait de plume et à le taxer d'idiotisme; il y a un grand danger à déchaîner tous les instincts de l'homme sur la foi de combinaisons qui font concourir le mal même au jeu du mécanisme social. Les sociétés comprennent qu'elles sont les filles du passé. Respecter ses aïeux et tenir compte de l'expérience des siècles, voilà une partie des devoirs humains , et ce

n'est pas la moins respectable. Aussi , pour répondre au cri de la conscience universelle , toute innovation a-t-elle besoin d'avoir ses racines dans les âges , et de leur emprunter le plus pur de sa substance.

Quant à l'essor indéfini des passions , il est facile de prévoir, même abstraction faite du

{léril de la tentative, que ce serait là pour 'humanité plutôt une déchéance qu'un anoblissement. L'empire de l'homme sur lui-même constitue une portion de sa liberté; il en est le signe, la sanction , le témoignage ; l'obéissance aux passions tend, au contraire, à le ramener au dogme inerte de la fatalité et à l'imprévoyance de la loi naturelle. H est si délicat de toucher à la loi morale d'un peuple, qu'il importe d'y regarder à deux, fois avant d'attaquer un aussi fragile édifice ; les intentions les plus saines ne répareraient

D& H. iXY. t5

pas le mal que les systèmes aventureux pourraient causer; et dans un monde où les mauvaises passions rongent impatiemment leur frein» où la personnalité, la soif des jouissances cherchent partout des issues , c'est un calcul au moins singulier que de leur donner le champ libre , au risque de voir la société désormais dominée par les mobiles qu'elle a pour mission de réduire.

« Ce qui abuse surtout les novateurs et les maintient dans une illusion funeste , c'est leur point de départ. En esprits mathématiques, ils veulent atteindre Tabsolu : ils imaginent pour Thomme un bonheur absolu, une morale absolue, mais Tabsolu échappe à notre nature contingente et bornée. L*absolu est le secret de

Dieu. Un homme absolument vertueux, absolument heureux, ne serait plus un homme. A part quelques grands sentiments dont Yinnéilé est frappante, la mesure des actes humains varie de peuple à peuple , de zone a zone (Pascal Tavait remarqué) et la civilisation seule, l'éducation progressive des races pourront conduire à une morale universelle. Quant au bonheur, quoi déplus relatif? On parle de le fonder par une satisfaction illimitée : mais, chaque jour, cette expérience se fait en détail , et tout homme peut dire si la passion pleinement assouvie est le bonheur ; si la privation même, la privation réfléchie et volontaire , ne renferme pas plus de joies réelles qu*une satisfaction

sans bornes. Le bonheur sar la terre aurait un autre écueil, celui de supprimer toute aspiration vers un état meilleur , et d*entourer notre départ de cette vie des conditions les plus douloureuses.

c Cherchons le mieux , soit I cherchons-le ardemment ; c*est le plus noble emploi que rhomme puisse faire de son intelligence :

mais cherchons-le dans la sphère du possible, et sans rêver dans les destinées humaines une solution de continuité, une métamorphose soudaine, un changement à vue.

Toute créature gémit, a dit saint Paul, et le problème du bonheur semble en être encore là. Cependant, depuis Tapôtre, le genre humain a marché vers un état relativement meilleur ; il a mesuré le globe en entier et lui a imposé son empreinte ; il a dompté les éléments et les a enchaînés à son service ; il a remporté sur la nature des victoires éclatantes et fécondes. Son bonheur s*en est-iL proportionnellement accru ? Toute âme n*en est-elle

pas encore à gémir? Ne reste- t-iL plus de désirs inassouvis, de besoins inquiets, d'aspirations en souffrance? La cdnscience humaine peut répondre à ces questions.

Qu*en conclure? Sinon que le bonheur absolu n'est qu'une ombre vaine et mobile. Le propre des esprits sérieux est de voir cela sans faiblir, et sans chercher dans des illusions un abri contre des nécessités douloureuses.

A ce compte, une doctrine qui apprend à

DE H. JAY

c régler la vie, à la dominer, sera toujours su-

c périeure à celles qui proclamenl Tobéissance

c absolue aux instincts et le respect aveugle

f des impulsions naturelles. >

C'est avec cette hauteur dans la pensée et celte fermeté de style que Tauteur explique ses principes , ses vues et la dernière pensée de son livre. Ce n'est encore qu'une introduction à ses études , mais cette introduction prépare l'esprit du lecteur aux conclusions étendues et définitives qui terminent Touvrage.

En considérant ces trois sectaires dont M. Louis Reybaud a exposé les systèmes, on est frappé d'un trait caractéristique qjii leur est commun : c'est une obstination invincible, une opiniâtreté d'apostolat , un dévouement à leurs principes qui résiste à toutes les épreuves , même à celles du dénûment et de la pauvreté , qui

accepte tous les sacrifices et ne s'éteint qu'avec la dernière étincelle de la vie. Cette existence de lutte perpétuelle, cette abnégation de soi-même au profit de convictions qui paraissent sincères , éveilleront toujours dans les âmes généreuses de réelles sympathies. C'est là le secret de l'influence qu'ils exercent pendant leur vie et après leur mort. Et cependant en y regardant de près, on aperçoit le mo-

bile de leur conduite ; et ce mobile louUpuis-^ saul, c^est le désir de la domination : en d*antres termes, c'est l'orgueil, passion impérieuse dont l'exaltation peut amener la folie. Saint-Simon , Fourier, Robert Owen, ont pensé qu'ils avaient reçu de la supériorité de leur intelligence la mission spéciale d^organiser les sociétés sur des bases nouvelles, de prendre en main la direction des destinées huma^ines , et d'occuper le premier rang parmi leurs contemporains. En lisant le livre de M. Reybaud , on voit que c'était là pour eux une de ces idées fixes dont le pouvoir est irrésistible et qui approchent de la démence. Cette idée tyrannique se fait surtout apercevoir dans Saint-Simon qui, dès l'âge de dix-sept ans , se faisait éveiller chaque matin avec ces mots : c Levez-vous, < monsieur le comte , vous avez de grandes c choses à faire. >

Fourier, d'une vertu austère, d'un caractère moral plus élevé que celui de Saint-Simon , dont le cynisme n'était pas seulement une théorie , Fourier a lutté sans dégradation per* sonnelle contre la mauvaise fortune ; mais il y avait pour lui une source intarissable de bonheur, et les illusions de l'orgueil satisfait charmaient cette existence livrée à elle-même, c IL

DE M. JAY

c se promenai l glorieux, dit M. L. Reybaiid, au 4 milieu de populations libres et enthousiastes i qui le saluaient comme un bienfaiteur et le

< couronnaient comme un roi; il parlait à ces « élres , à ces enfants de ses rêves, une langue

< que seuls ils paraissaient comprendre : il bâ- € tissait son Phalanstère y le peuplait, Torgani- (sait, conduisait lui-même au travail ses

< groupes à^Harmonienê, fondait une ville,

< une capitale, une métropole; unissait par le c lien sociétaire TOrient à TOccident, le Nord 4 au Midi. Douces fêtes de Timagination, seules « joies permises à la fière et noble pauvreté de

< celui qui semait ainsi des perles sur un « globe idéal !

Voici d'un autre côté, ce quedit de lui-même Robert Owen, répondant S. R. l'évêque d'Exeler , Philpot , qui , en plein parlement , avait lancé contre lui de foudroyants anathcmes :

€ Depuis le commencement de ma carrière, c quandjen*avais aucune sorte d*appui, je n*aî t pas craint, dans le seul intérêt de la vérité, 4 de me mettre en opposition directe et ou- « verte avec les préjugés les plus enracinés des i siècles antérieurs. Je me préparai dès lors à

< encourir des amendes pécuniaires, l'empri-

< sonnement, la mort même, et jusqu'à la po-

c lence. Mais au lieu d*essiiyer des amendes ,

< remprisonnement et une fin ignominieuse ,

< j'ai élé , au contraire , le favori de Tuni- * vers. *

Vous le comprenez maintenant : il y a deuiL points frappants de ressemblance entre nos réformateurs : une invincible opiniâtreté et Tamour-propre exalté jusqu'au délire. Ce n'est pas avec de telles dispositions d'esprit qu'on peut travailler efficacement au bonbeur de Thumanilé , mais elles expliquent la conduite de ces téméraires rêveurs. On ne doit pas applaudir à leurs folies, mais on peut les plaindre ; ils excitent personnellement moins d'antipalbie que de pitié. 11 ne faut être inexorable que pour les parties dangereuses de leurs doctrines.

Telle est aussi l'opinion de M. L. Reybaud ; c'est ce sentiment qui a dicté les conclusions de son livre, conclusions écrites avec une grande vigueur de pensée et d'expression, sans aucun mélange de néologisme et de mauvais goût, qualités précieuses auxquelles l'Académie n'est jamais restée indifférente.

< Depuis dix ans, il n'est aucun sentiment ,

< aucune croyance morale que l'on n'ait im-

DE H. JAY

SI

pitoyablement foulés, niés,'Compromis. L*araoïir, le respect de la famiLle, semblaient seuls avoir survécu aux grands holocaustes des traditions sociales. On est entré dans ce sanctuaire et on Ta profané. La critique a toujours beau jeu quand elle s'exerce sur les infirmités humaines. Il n*élait pas difficile de faire ressortir le ridicule des unions mal assorties. etdes*armer contre le mariage des scandales qu'il voit naître. On Ta fait en chargeant les couleurs du tableau. On a tenu à prouver que les forces d'ici-bas ne sont pas toujours en raison des devoirs, et que la nature se charge de rétablir l'équilibre entre la liberté et la contrainte. Ces scrupules sont justes, mais la conclusion infirme leur valeur. Pour obvier à quelques liaisons irrégulières , quel expédient proposait-on ? La promiscuité, l'égalité complète des sexes, l'émancipation de la femme. C'est-à-dire qu'au dérèglement partiel, on voulait substituer un débordement général. L'émancipation de la femme ! Mais n'est ce pas là une insulte pour nos lois, qui ne font point d'acception de sexes, et pour nos mœurs qui sont plus généreuses encore! En France surtout, les femmes se sont fait une place trop belle pour qu'elles puissent jamais crier à l'oppression, cl se poser en victimes ; aussi, ontelles désavoué leurs défenseurs, et laissé mourir sans écho les appels à la révolte.

Klles régnent dans le cercle de la famiLle et

des relations sociales; cet empire suffit à leur tendresse et à leur orgueil, c Puisque la satisfaction devenait la loi suprême des sociétés, il était logique qu'elle ne connût aucune limite. Respecter la propriété d*autrui est une compression , une violence.

Il fallait abolir la propriété. Respecter la femme d'autrui est une privation ; il fallait abolir le mariage*. Respecter les droits de la famille est une capitulation avec les droits de tous à toute

chose ; il fallait abolir Théritage Ainsi, par un singulier raffinement de civilisation, on en revenait à Tétat de nature^ La communauté et la promiscuité ne sont pas un régime nouveau pour le globe. 11 Ta connu pendant son enfance, il Ta subi. Aussi, pour tempérer ses effets, avait-on songé, d'une part, à organiser harmoniquement les instincts ; de l'autre, à les soutenir par l'avénemenl des capacités , ce qui n'est autre chose qu'un retour vers la compression et la discipline. Mais où est la garantie de l'obéissance des générations à un principe nouveau quand on les aura élevées dans la haine de tons les principes ?

€ Dès que la satisfaction aura été proclamée souveraine, qui assure qu'elle s'inclinera devant un équilibre ingénieux des passions, ou devant une loi de hiérarchie intellectuelle?

On ne craint pas de déchaîner sur le monde tous les fléaux , sans avoir la conscience que l'on pourra les guérir. Ce sont là de tristes

DE M. J.VT. iS

eldouloureuses expériences: noire société en porte les empreintes. La soif de jouissance la dévore, et Tinanité de ces jouissances, la satiété même ne rarrétent pas. Peut-êlre faudra-t-il attendre que la satisfaction se perde par les excès et qu'elle périsse par le dégoût qu'elle engendre. Cependant , si les esprits intelligents, si les âmes fermes veulent s'unir pour la résistance, il sera facile d'annuler le côté fâcheux et subversif de ces doctrines. Ce qui pourrait s y trouver de sain et de fécond sous le rapport économique, restera ; Touragan aura passé pour épurer l'air et rasséréner Tatmosphère. Mais il est temps d'y songer; car plus nous

allons, plus les cœurs s inquiètent , plus les consciences se troublent. »

Je serais bien trompé si , après avoir la ces pages éloquentes , on pouvait en conclure que l'auteur, trop préoccupé des dangers de l'innovation, n'admet pas la nécessité du progrès dans les nécessités humaines et ses heureux résultats. Il sait que, pour les peuples comme pour les individus, l'immobilité absolue, c'est la mort. Chercher les moyens les plus efficaces d'élever les destinées des classes laborieuses , d'écarter la lèpre du paupérisme qui ronge les entrailles d'une nation voisine; éclairer les inleiligences pour pacifier les imaginations;

trouver dans la liberté les remèdes aux maux qu'elle peut guérir, tel est aujourd'hui le but du mouvement social, mouvement graduel, régulier , et par cela même irrésistible ; voilà le progrès tel que Tentend M. L. Reybaud ; ainsi le comprennent les hommes de conscience et de probité que n'aveuglent ni l'esprit de parti qui veut tout conserver, même les abus, ni Tardent désir de la faveur populaire, aussi flottante, aussi capricieuse que l'amitié des rois.

Il faut donc que tous les esprits d'élite, quel que soit leur drapeau, que tous les cœurs qui ne sont pas desséchés par l'ambition et i'égoïsme , ces deux maladies chroniques du . siècle, se rallient à ce grand principe du progrès , mais du progrès éclairé par l'expérience qui le précède , élevant son flambeau, dans les voies quelquefois incertaines du perfectionnement. Le temps presse. Ne voyez-vouis pas que la société craint pour son avenir ? N'entendezvous pas les menaces de ces associations cachées dans l'ombre, d'où jaillit le crime, comme réclair qui déchire la nue et annonce l'orage ? Dans ces ténébreux repaires, la richesse natio-

nale, les propriétés privées, le champ même du cultivateur son t considérés comme une proie facile; et cependant, une révolution politique

DE H. J.VY

et sociale arrivée, au travers des siècles , à son point fatal de départ , a déjà éclaté sur la France. Terrible et féconde, elle a détruit , mais elle a édifié; elle a été cruelle, implacable, mais elle a sauvé Tindépendance et la gloire du pays ! les institutions sous lesquelles la société actuelle s'abrite, nous les lui devons ; nous lui devons Taffranchissemenl du sol , Témancipation du travail, Tégalité civile, le sentiment de la dignité humaine et cetle formidable unité qui contient les haines frémissantes de l'Europe ! Que prétendent donc aujourd'hui les fanatiques apôtres d'une nouvelle révolution? Ce qu'ils veulent, c'est le partage des terres, la communauté des biens, l'abolition des lois qui gênent l'essor des penchants vicieux. Mais ce sont là des idées chimériques, dont peut s'enivrer l'ignorance et se repaître une imagination déréglée; sans doute, elles peuvent servir de prétexte à la violente rupture des liens sociaux, au triomphe de la barbarie sur la civilisation. Quanta l'application de ces doctrines, ce serait . la même folie que si l'on essayait d'établir, entre les hommes, l'égalité des forces physiques, et de niveler les intelligences.

L'essai du système de communauté a «'té entrepris avec les circonstances les plus favo-

rablcs aa succès de la tenlalive. C*éUit là un des rêves favoris de Roberl Oweu, ci il se flaUa uo moment d*en faire une réalité. L'Europe , avec ses vieilles sociétés, ses croyances religieuses , ses institutions civiles protégées par les habitudes, les mœurs et des » règles in> flexibles, ne pouvait convenir à ce réformateur; le voilà qui s'embarque, entouré d'enivrantes visions, qui traverse l'Atlantique et vase fixer aux États-Unis, non loin des tribus sauvages , aux confins de la civilisation. Ce fut sur les bords de la Wabash (i) , dans le district d'/ndiana, que Robert Owen établit sa communauté, sous le nom de New-Barmony. On accourut en foule à sa voix ; une nombreuse population, attirée par l'espoir du bien-être , vint s'abattre sur ce territoire, riche de tous les bienfaits de la nature. Les travaux commencèrent ; mais bientôt les vices d'une organisation sociale fondée sur la satisfaction des sens et l'égalité des aptitudes se firent sentir, et l'expérience échoua complètement. Rien de plus solidement pense que les réflexions de M. L. Reybaud à cet égard.

(1) La liVabash arrose rinlérieur et les parties occidentales de rÉiat d^/iuftana, Pune des plus récentes agfrégalions à la {grande famille américaine, et verse ses saoz dans TOhio.

DE M. JAY

f Ce système de communauté libre et absolue, dît-il, sans mobile religieux pour contre poids, avait démasqué ses ccueils.Une société, pour jouir de toutes ses facultés d'influence et d'action , ne doit pas se former seulement de bras laborieux , mais d'intelligences fécondes et de capitaux créateurs. Or la communauté pure

exclut ces deux derniers éléments ; elle lie tient compte que de l'individu intrinsèque ; le millionnaire et l'homme de génie n'y figuren t que pour des unités, comme le plus abruti et le plus paresseux des ouvriers. Quelque disposé que l'on soit, quand on est riche ou intelligent, à signer une abdication volontaire , il est impossible de se sentir porté vers un ordre social qui ne laisse pas même au talent et à la fortune le mérite du désintéressement, puisqu'il les détrône sans les consulter. • c Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que la richesse et la capacité restèrent sourdes à la voix du fondateur de New-Harmony^ et que le personnel de la colonie se composa principalement d'hommes incultes, grossiers, vicieux, placés ag dernier degré de l'échelle sociale. Ensuite, même parmi ces hommes, se révélèrent bientôt des inégalités d'aptitude, de force, de bon vouloir, d'ardeur, d'émulation, qui 6rent,du système de répartition égale, une injustice permanente; et la réaction qui en fut la suite attaqua dans ses sources le mouvement de la production. Rassurés sur les premiers

« besoins de la vie, les ouvriers se reposaient « volontiers les uns sur les autres du soin

< d*accomplir le travail, et un déficit flamant « dans les produits donna aux rêveuses espé-

< rances de M. Owen le cruel déroenli des faits, c 11 n'attribue ces résultats qu'à un défaut de

< préparation dans les caractères; mais c'est « là toujours résoudre la question par la ques- ^ tion, et demander une population d'anges

< pour constituer une bonne société humaine.

< Le véritable dissolvant de New-Harmony fut

< le principe même de la communauté , prin-

< cipe à la fois insensé et stérile, soit qu'il proc cède du stoïcisme et de la privation , soit

< qu'il invoque des satisfactions impossibles. »

11 serait bon que de pareilles idées pussent arriver aux plus humbles intelligences. Elles détruiraient ie funestes illusions, et calmeraient de violents désirs qui ne peuvent jamais être accomplis.

Le livre de M. L. Reybaud a déjà exercé dans le monde qui réfléchit une salutaire influence. La première édition s'est écoulée en six mois ; la seconde s'épuise rapidement, et il en prépare une troisième avec de notables améliorations.

C'est assurément des productions littéraires de ce genre que le vertueux Mon thyon avait en vue, lorsque, dans l'intérêt de la morale et de

rhumanilé, il ÎDSliiuait d^éclalanles et solennelles récompenses. Il vous en a légué Thonorable distribution, certain qu*il était que sa pensée serait la vôtre. Aussi, une intelligence éclairée, une raison supérieure, un rare talent d'écrire employés au service de la cause sociale ; l'inexorable réfutation des idées dissolvantes, des systèmes subversifs de Tordre établi, appellent la sérieuse attention de TAcadémie.

C'est principalement sous ces rapports que nous vous proposons le renvoi du livre de M. L. Reybaud à la commission chargée de comparer entre eux les ouvrages admis au concours, et de vous indiquer leurs degrés respectifs de mérite et d*utilité.

LU DANS LA SÉANCR PUBLIQUE DU 11 JUIN

Un espril ferme el juste, un écrivain habile, a jelé les yeux sur un des incidenls moraux qu*on avaîl vus se produire en Europe à la suite de nos grandes commotions politiques ; il regarde ces expériences isolées, ces tentatives individuelles de réforme sociale , qui ont succédé aux mouvements tumultueux des peuples , et ont voulu tantôt nier tous les cultes, tantôt prendre la forme d*un culte, et simuler Fen- Ihousiasme d'une religion nouvelle. Pour

mieux apprécier ces entreprises conlemporaiues, il parcourl d'abord les utopies sociales que des esprits élevés ou rêveurs avaient cançues dans tous les siècles, et en présence de toutes les formes de société ; il remonte jusqu^à Platon avant de descendre à la nouvelle ^tlantide cherchée de nos jours^ et il passe» pour y arriver, par les systèmes de Thomas Morus, de Bacon, de P'énelon, des intelligences les plus fortes, des génies les plus purs. Mais si celle revue ra'pide des espérances du passé atteste le principe tout à la fois de progrès et d*illusiou que Thomme porte en soi, la justice rendue à ces nobles précurseurs de perfectionnement social n'empêche pas le nouvel observateur de juger sévère-

ment ce qu*il y avait de vain dans leurs espérances, ce qu'il y avait de vain et de coupable dans des théories plus récentes.

Il est des illusions paisibles qui charmaieni quelques imaginations, sans agiter le monde; il eh est de menaçantes qui ne tromperaient aujourd'hui la société que pour la corrompre , la posséder violemment et la détruire. C'est là ce que Thislorien des nouveaux réformateurs a voulu combattre, sans prévention injuste, sans animosité personnelle, mais avec une logique inexorable pour les faux principes. Ce qu'il

repousse* ce qu*il attaque comme une stérile et «laugereuse chimère , c*est Texcès dModépendance dans Tordre moral, Texcès d*égalité dans Tordre civil : il montre qu'à ce prix ni la famille ni TÉtat n'existeraient , et que les tentatives pour y substituer la communauté sans abnégation religieuse,* et dans la seule vue de Tintérét personnel , sont contradictoires avec ellesmêmes, et n'aboutissent qu'au désordre et au néant.

C'est dans Touvrage de M. Reybaud qu'on trouvera l'histoire impartiale et piquante de ces plans de société et de religion nouvelle que nous avons vu passer près de nous, comme un spectacle; c'est aussi là qu'il faut lire la vie plus sérieuse d'un réformateur étranger, auquel n'a manqué ni la force d'esprit, ni la ténacité d'espérance, ni la foi en lui-même , et qui, depuis longues années, multiplie dans l'ancien et dans le nouveau monde ses efforts toujours impuissants pour établir une éducation sans culte, une société sans famille et sans propriété, un peuple sans gouver-

nement. L'orgueil, un orgueil illimité, est le drotf divin de ces nouveaux apôtres comme Thumilité était la vertu des premiers chrétiens ; et cependant les premiers chrétiens ont transformé le monde ; et le réfor-

roaieur moderne, M. Owen, lui qui se proclame le favùfi de Vuniven, n'a pu, dans la conlrée la mieux choisie de la libre Amérique , loin de tout obstacle et de tout préjugé, fonder son système tociélaire, et bâtir une ville sous le beau nom de Nouvelle-Harmonie , sans voir aussitôt toutes les passions déchaînées faire de sa création un chaos, d*où lui-même s^est enfui des premiers.

DE LA SECONDE ÉDITION

Le succès de ce livre a élé plus rapide que l'auteur n'avait osé Tespérer. Trois mois après sa publication, Il fallait le remettre sous presse, et comme en des matières aussi nouvelles, on ne rencontre pas d'abord le dernier mot, cette deuxième édition est devenue l'objet d'une révision complète et de changements nombreux. L'auteur est un de ces esprits attentifs qui' ne se lassent pas de courir après le mieux, au risque de ne l'atteindre jamais. Il sait qu'un tra- ^vail, pour être pris au sérieux, doit au moins représenter la somme entière des efforts et aller jusqu'à

la limite des facultés de celui qui le signe. Il sait quela patience est pour beaucoup dans le succès des œuvres, et que le temps ne respecte guère que ce qu'il fonde.

Pour aucun livre, la critique ne s'est montrée plus bienveillante que pour celui-ci. La presse en a parlé avec un intérêt dont Fauteur est vivement touché. Quelques objections pourtant se sont produites, et, en les discutant ici, on veut surtout constater l'attention avec laquelle elles ont été accueillies.

Parmi ces objections il en est deux qui ont le tort de s'exclure, et pour les détruire, il suffît peut-être de les rapprocher. Les uns ont accusé l'auteur d'une sympathie trop vive pour les hommes dont il exposait les systèmes et cela au point d'en encourir presque la solidarité. Les autres lui ont reproché au contraire de procéder par voie de dénigrement vis-à-vis de convictions respectables et d'exagérer à leur égard, soit le blâme, soit le ridicule. Cette double imputa* tion semble prouver une chose, c'est que, dans Texamen d'idées, au moins étranges, l'auteur a su se défendre à la fois d'un dédain exclusif et d'un entraînement irréfléchi. N'eût-il satisfait en cela ni les ennemis de toute innovation , ni les adversaires de toute tradition, il n'en croirait pas moins avoir tenu la seule ligne que puissent avouer les esprits calmes qui ne repoussent, d'une manière absolue, ni le passé, ni

DE LA SECONDE ÉDITION. S

l'avenir. C'est d'ailleurs une de ses convictions qu'on ne saurait avoir trop d'égards pour les personnes , quand elles en sont dignes, et trop d'inflexibilité pour les idées, quand leur pente est

mauvaise. Ce principe de conduite explique à la fois sa modération sur certains points, sa rigueur sur d'autres, son entière impartialité sur tous.

Une objection plus solide a été faite à la première partie de ce livre, à celle qui résume le mouvement de l'utopie dans le passé. On a dit avec raison qu'une matière aussi étendue appelait plus de développement. L'auteur va plus loin : il ajoute que c'est un livre h faire. Platon, Morus, Gampandla, Cardan, Giordano Bruno, lesËsséniens,IesMoraves,les}ésuites du Paraguay, tant de révolutionnaires célèbres, tant d'essais qui s'échelonnent dans les âges, pourraient être traités à part et former seuls l'objet d'une publication importante. Mais (le titre de ce volume l'atteste), cette tâche n'était pas, actuellement du moins, celle de l'auteur. Dès le moment que les réformateurs contemporains formaient l'objet essentiel de son livre, les utq[iistes anciens n'en pouvaient être qu'un point accessoire, la préparation, le prodrome. H fallait éviter que l'incident emportât le fond et faire du coup d'œil rétrospectif une simple question d'origine. Peur favoriser les excursions sur ce riche terrain, l'auteur a toutefois essayé d'en tracer la carte dans une bibUo'

graphie détaillée, qui termine cet ouvrage, et plus tard, $i le champ reste vierge, il ne renonce pas à l'entamer lui-même plos profondément, d'une manière plus directe et plus spéciale.

Vis-à-vis des novateurs contemporains, ce livre n'a voulu être ni un pamphlet ni une apologie. Deux choses sont surtout répréhensibles en eux : le dédain de la tradition et la légitimité indistincte qu'ils accordent aux passions humaines. 11 y a quelque or-

gueil à er le passé d'un trait de plume et à le taxer d'idii>tisme; il y a un grand danger à déchaîner tous les instincts de l'homme sur la foi de combinaisons qui font concourir le mal même au jeu du mécanisme social. Les sociétés comprennent qu'elles sont les filles du passé; elles se gardent d'imiter les enfants de Noé dans leurs insultes à la nudité paternelle. Respecter ses aïeux et tenir compte de l'expérience des siècles, voilà une partie des devoirs humains, et ce n'est pas la moins respectable. Aussi pour répondre au cri de la conscience universelle, toute innovation a-t-elle besoin d'avoir ses racines dans les âges et de leur emprunter le plus pur de sa substance. Quant à l'essor indéfini des passions, il est facile de prévoir que ce serait là pour l'humanité plutôt une déchéance qu'un ennoblissement. L'empire de l'homme sur lui-même constitue une portion de sa liberté; il en est le signe, la sanction, le témoignage. L'obéissance

DB LA SECONDE ÉDITION

aux passions tend au contraire à le ramener au dogme inerte de la fatalité et à Timprévoyance de la loi natareUe. Évidemment un progrès pareil ressemblerait à un retour vers la barbarie. Il est si délicat d'ailleurs de toucher à la loi morale d'un peuple qu'il importe d'y regarder à deux fois avant d'attaquer un aussi fragile édifice. Les intentions les plus saines ne répareraient pas le mal que les systèmes aventureux pourraient causer; et dans un monde où les mauvaises passions rongent impatiemment leur frein, où l'égoïsme, la personnalité, la soif des jouissances cherchent partout des issues, c'est un calcul au moins singulier que de leur donner le champ libre au risque de voir la société dé-

sormais dominée par les mobiles qu'elle a pour mission de réduire.

Ce qui abuse surtout les novateurs et les maintient dans une illusion funeste, c'est leur point de départ. En esprits mathématiques, ils veulent atteindre l'absolu: ils imaginent, pour l'homme, un bonheur absolu, une morale absolue. Or l'absolu échappe h notre nature contingente et bornée, l'absolu est le secret de Dieu. Un homme absolument vertueux, absolument heureux no serait plus un homme. La morale est un fait relatif, Pascal l'a dit, et qui ne le sent ! Â part quelques grands principes évidemment innés, la mesure des actes humains varie de peuple h peuple, de zone à zone, et la civilisation seule, l'édu-

cation progressive des races pourront conduire à une morale universelle. Quant au bonheur, quoi de plus relatif I On parle de le fonder par une satisfaction illimitée. Mais chaque jour cette expérience se fait en détail» et tout homme peut dire si la passion, pleinement assouvie, est le bonheur; si la privation même, la privation réfléchie et volontaire, ne ren* ferme pas souvent plus de joies réelles qu'une satisfaétion sans bornes. Le bonheur absolu sur la terre aurait un autre écueil, celui de supprimer toute aspiration vers un état meilleur et d'entourer notre départ de cette vie des conditions les plus douloureuses. Le bonheur absolu exigerait encore la suppression de la souffrance physique ; car ce serait peu que d'avoir guéri l'âme, si le corps demeurait en butte aux infir mités qui l'assiègent.

Cherchons le mieux, soit; cherchons-learderament; c'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de son intelligence.

Mais cherchons-le dans la sphère du possible et sans rêver dans les destinées humaines une solution de continuité, une métamorphose soudaine, un changement à vue. Sur les idées qui s'en vont entons les idées qui arrivent^ de manière à ce que la sève ancienne profite elle-même aux fruits nouveaux.

« Toute créature gémit » a dit saint Paul, et le problème du bonheur semble encore en être là. Cependant, depuis l'apôtre, le genre humain a marché vers

un état, rektiTement meîllear; il a mesuré le glolie eo entier et lai a imposé son empreinte ; il a dompté les éléments et les a enchaînés à sonserTice;ila remporté sur la natnre des Tietoires éclatantes et fécondes. Son l>onbeur s'en est>il accru, et tonte âme n'en est-elle pas encore à gémir? Ne reste-(-il pins de désirs inassouvis, de besoins inquiets, d'aspirations en souffrance? La conscience humaine peut répondre k ces questions. Qu'en conclure, sinon que le bonheur absolu n'est qu'une ombre vaine, mobile, trompant le regard, comme cette Ithaque fantastique, qui fuyait toujours dans les profondeurs mouvantes de i'horiion ? Le propre des esprits sérieux c'est de voir cela sans faiblir et sans chercher dans des illusions un abri contre des réalités douloureuses. A ce compte une doctrine qui apprend à raisonner la rie, à la régler, k la dominer, sera toujours supérieure à celles qui reconnaissent comme point de départ l'obéissance absolue aux instincts et le respect aveugle des impulsions naturelles.

iantier 1841.

DE LA PREMIÈRE ËDITIOIV

Les études qui vont suivre, écrites à diverses dates» et sous l'empire d'une première impression , ont été pubbees en partie dans un recueil périodique, ouvert à toutes les œuvres sérieuses, la Revue des Deui» Mondes. Quoique les idées émises n'aient pas subi ici de modification essentielle, soit dans leur mouvement» soit dans leur disposition, cependant elles ont donné lieu à un travail de refonte qui a dû porter sur les détails et l'ensemble. Il s'agissait de réunir en corps des appréciations éparses et de leur imprimer un caractère d'unité. Cette même vue a inspiré deux parties entièrement neuves et inédites, l'une embrassant l'origine et la filiation des utopies sociales antérieures aux témérités contemporaines; l'autre caractérisant

rinfloenoe qoe ces dernières ont pu exercer sur les sentiments, sur les mœurs, sur la conduite de nos sociétés. Ainsi ce livre, agrandi et revu, est devenu une œuvre nouvelle, un tout complet.

Avant de passer outre , peut-être était-il utile de s'assurer si les (rois noms sur lesquels roulent ces études, Saint-Simon, Charles Fourier et Robert Owen, forment la somme entière des penseurs excentriques que notre époque a vus naître, et si, en dehors d'eux, personne ne s'est signalé par des initiatives semblables. Cette recherche a été faite, ce scrupule a été détruit. Les hommes que nous avons nommés socialistes^ en empruntant ce

mot à l'Angleterre pour en user avec discrétion, ces hommes ont un cachet particulier qui ne permet pas de les classer et de les confondre dans une catégorie consacrée. Us n'aspirent pas à une saule science, mais à toutes. La vie actuelle et la vie future, Qîeu et l'homme, la terre et le ciel, tout est de leur domaine, Ils parcourent le cercle entier de nos relations et sont à la fois philosophes , législateurs , révélateurs religieux, organisateurs politiques et industriels, moralistes, philanthropes, économistes. Jamais synthèse ne fut plus compréhensive, généralisation plus vaste. Souvent même elle quitte nos sphères pour s'élancer dans les espaces et atteindre, par la cosmogonie, à la divination. C'est là le caractère distînctif de ces conceptions aventureuses : elles prétendent à la science universelle, et n'acceptent aucune des idées reçues, ni dans la vie, ni hors de la vie.

Ainsi ces trois noms forment à eux seuls une fa-

DE LA PKEMIÈRE ÉDITION

mille. Qaand on les a parcoaras , la liste est close : on ne retrouve plos ailleurs ni cette audace, ni cette ambition. Ce n'est pas que les affinités ne soient nombreuses. En économie morale et politique, ces trois novateurs côtoient souvent nos autorités les plus légitimes : MM. Sismonjli, Âd. Blanqui, Rossi, Droz, Duchâtel, Dunoyer, Gb. Dupin, Delaborde, Villermé, H. Passy, Lucas , de Tocqueville ; en philosophie sociale, ils ont inspiré MM. Pierre Leroux et Reynaud; en tbéosophie transcendante , MM. Bûchez et Roux. Doctrines rationnelles , doctrines empiriques, rien ne s'est dérobé à leur contact. Ils ont voulu régler Tintel* ligence

dans ses plus délicates fonctions, la matière dans ses moindres atomes. De là vient leur rang particulier, leur position à part. Pour y atteindre, il n'eût pas suffi de prendre le contre-pied des notions admises dans une branche spéciale des connaissances humaines. C'eût été une hardiesse circonscrite, un schisme partiel. L'originalité de ces révoltes est, surtout, d'avoir été sans limites , infinies et universelles.

Cette tendance vers les généralisations est, du reste, dans un autre ordre d'idées , un besoin inhérent à notre époque. Chaque science se sent à l'étroit dans sa sphère et vise à l'envahissement. On a eu beau classer systématiquement les phénomènes de la vie afin de faciliter leur étude , on ne leur a point fait perdre le sentiment profond de leur unité. Aussi brisentrils leur prison fragile et se rapprochent-ils incessamment. Aujourd'hui nous en sommes là que la division des sciences, imaginée dans une vue d'ordre, détermine

et entretient leur confusion. Qu'on essaye d'abstraire]a morale de la religion , réconomie politique de la politique et ainsi du reste. L'aspect de la création ramène aux causes de la création , la physiologie à la psychologie. Toutes les notions, naturelles ou acquises, s'engendrent l'une Vautre, se pénètrent d'une manière invincible. Est-on géographe sans être astronome, statisticien, ethnologue et naturaliste? La connaissance des lois peut-elle se séparer de celle de l'histoire? Les sciences pures peuvent-elles s'isoler des sciences appliquées? Cet enchaînement, cette oonnexité président à la vie du monde aussi bien qu'à celle des individus. Chaque idée, chaque sentiment, chaque instinct se lie à la masse des instincts , des sentiments et des idées , comme les fonctions

d'uo organe concourent à l'harmonie de l'organisation entière. Nos devanciers ont accepté et rempli une tâche ingrate, celle d'éclairer le labyrinthe des analyses et d'appliquer leurs facultés à la découverte des infiniment petits. Leur moisson a été belle, abondante, précieuse pour l'avenir; mais elle est achevée. Notre siècle a la conscience d'une autre mission : il semble chercher, dans des voies régulières, une généralisation féconde, et, au point où en sont arrivées les connaissances humaines, cette science pourraitdéjà naître de la comparaison intelligente de toutes les sciences. Plusieurs symptômes témoignent que ce travail se poursuit.

Ce livre aura donc le défaut de son temps et des matières qu'il traite; il sera plus général que spécial.

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

A la suite des esprits téméraires qui ont voulu refaire rhumanité et le monde, il parcourra les questions les plus obscures de l'économie sociale et politique, de la philosophie, de la religion et de l'organisation du travail, ce douloureux problème de notre époque. Il éveillera un grand nombre d'idées qu'il est utile de présenter sans cesse à l'attention et à la méditation des hommes. Les imaginations les plus bizarres offrent elles-mêmes un sujet d'étude aux jugements sains et aux cœurs droits. La raison humaine ne s'est formée que par la lutte, et la réfutation d'un paradoxe a bien souvent conduit à la découverte d'une vérité.

CHAPITRE PREMIER

Avant de nous engager dans rexamen de quelques systèmes contemporains qui se sont fait remarquer autant par la hardiesse aventureuse de la conception, que par la singularité bizarre de la mise eu œuvre, il nous a semblé utile et curieux de rattacher les témérités actuelles aux témérités passées, et de rechercher si nos pères n'auraient pas eu comme nous leurs velléités de perfectionnement absolu et leurs rêves de métamorphose sociale.

Ce qui nous a guidé dans cette étude, ce n*est

pas le désir de faire, après beaucoup d^autres, la preuve que Thumanité tourne impérieusement dans le cercle des mêmes idées, et qu'elle est bien le mystérieux kneph des Égyptiens , ce serpent enroulé sur lui-même, symbole implacable d'immobi lité. Cette explication de la vie du monde, souvent reproduite, nous semble au contraire plus spécieuse que fondée. Sans doule les problèmes que poursuit la pensée humaine sont peu variables, mais leur formule se modifie profondément de siècle en siècle, et emprunte beaucoup au milieu dans lequel ils s'agitent. Ainsi Tanalogie est réelle quant à Fobjet, nulle quant au résultat.

11 existe pour ce phénomène une solution bien plus vraie, bien plus consolante, et la voici. La tendance de rhomme à se préoccuper toujours des mêmes recherches, est une inspiration plus forte, plus puis* santé que lui : il la puise dans sa nature, elle vient d'en haut. Dieu a déposé au sein des cœurs ces mobiles éternels qui font que chaque génération reprend sa toile de Pénélope, et travaille à nouveau sur le même canevas. Quand Tasprit s'engourdit dans sa tâche et n'ajoute plus rien à Tœuvre des siècles, il s'élève des hommes qui proclament la révolte contre les

idées reçues et provoquent des tempêtes dans les sphères de l'intelligence. De là ce mouvement non interrompu , manifeste dans ses haltes mêmes, merveilleux dans ses élans. Ce mouvement

peut sommeiller sur un point, mais alors il se révèle sur d'autres, ne laissant rien de stérile dans le do* maine de la pensée, embrassant tous les besoins de Tâme, tous les besoins du corps, fécondant la vie, dominant le monde. A ce point de vue, la condition de rhumanité n'est pas de pivoter irrésistiblement sur elle-même, de s'agiter sans espoir et sans succès autour d'un cercle fatal ; elle est plutôt dans l'ascension de cette échelle mystérieuse, dont chaque degré rapproche l'homme du ciel.

Les initiatives des esprits qui rompent avec les opinions régnantes, ne sont pas les moins vigoureux instruments de ces transformations successives. Quand même il n'en résulterait qu'un peu de défiance du présent, et le désir de s'en isoler afin de le juger d'une manière plus impartiale, cet éveil serait encore un grand bien. On s'endort si volontiers sur les habitudes prises, même les plus vicieuses et les plus fatales ; on se livre si aisément au courant des routines, malgré les protestations du cœur, et les révoltes de la conscience ! La négation de ce qui est, en renversant l'état consenti des sociétés, ramène le problème de leur organisation à ses termes naturels, place le terrain de l'examen, et brise les lignes d'une optique de convention. G*est en cela que les cris d'alarme sont surtout utiles ; ils secouent l'humanité de sa torpeur, la rendent au sentiment de sa mission, l'obligent à reprendre sa marche à tra-

vers les siècles. On résiste, il esl mH , à ces appels sabversifs, on se lient en garde contre les systèmes de dénigremeni absolu et de rénoYaiions chîméri* qnes, mais on les discute, on les combat, et de cette controverse natt le doute qui se traduit bientôt en un besoin de changement. Qu'en résulie-t-il % Une infiltration continuelle d'éléments nouveaui dans un monde en apparence stationnaire , un mélange de témérité et de prudence, de résistance et de mou- Ycment qui constitue la vie et Tessence des sociétés. Ne serait-ce qu'à ce titre, les ouvriers turbulents de la pensée, les poètes qui arrangent l'univers au gré de leur muse» les penseurs qui croient avoir la conscience et l'inspiration d'un état meilleur, les utopistes enfin, dans la plus belle acception du mot, auraient quelque droit au respect et à l'attention des hommes. Ils comptent dans l'ensemble des eiistences, comme un stimulant, un aiguillon nécessaires. Quelques-uns sont des insensés, d'autres sont de véritables révélateurs. Tous sont utiles, car au creu« set du temps, la gangue se dégage, et lor reste. N'a-l-on pas d'ailleurs, à toutes les époques, traité de folie ce qui dépassait le niveau de la sagesse courante? Qui condamna Socrate à la ciguë, le Christ à la croix ? Les sages de l'aréopage et du prétoire. Qui jeta Galilée dans un cachot? Les sages de l'inquisition. Même dans les cerveaux les plus aventureux, il peut germer des idées fécondes, comme

aussi plus d'une faiblesse se logea sonvenl dans des léles d'éliie. Ârcbimède courait k demi nu dans les raes de Syraeuse; Pascal voyait un abîme à ses côtés; Newton commentait TÂpocalypse, et prenait le pape pour un antechrist. L*homme est ainsi fait : toujours de la lie, même dans les vases d'élection ; toujours

des signes d'impuissance à côté des signes de force. Or, si chaque lumière a son ombre, et si tontes les ténèbres ont leurs éclairs, qui oserait professer encore des admirations exclusives ou des mépris absolus? Il faut chercher la vérité partout, même au sein de Terreur, même dans les rêves. Là est le devoir, là est la science.

H n'entre point dans notre cadre de faire ici une histoire complète des bizarreries, des témé rites de Tesprit humain. La nomenclature en serait trop longue. Les idéologies pures , les théories métaphysiques, politiques ou religieuses, demeurent réservées pour d'autres éludes. Ainsi il ne sera question ni des gnostiqoes, ni des théosophes, ni des mystiques, ni des thaumaiurges, ni des grands hérésiarques, dont les spéculations n'ont pu avoir qu'une influence indirecte et lointaine sur le mouvement social. Nos recherches porteront de préférence sur les penseurs qui se sont préoccupés à la fois de ce monde ei de l'autre, mais de la terre plus encore que du ciel. Ce départ fait, il en reste encore assez pour que toute audace contem-

poraine retrouve 8on analogue dans les âges ; pour que .tout novateur ait son ascendant, tout réformateur son précurseur. Ce qu'il faut voir surtout dans cette poursuite opiniâtre du problème social, c'est moins son impuissance que son irrésistibilité. N'esta ce pas là le gage d'un succès plus ou moins prochain , et peut. on

admettre que Dieu se plaise à pousser impérieusement l'esprit humain vers des recherches éternellement vaines ?

Entre les hommes dont le nom se rattache à des expériences d'organisation sociale, il y a dès l'abord deux catégories à consacrer, l'une comprenant les spéculations, l'autre les applications; l'une pour les conceptions demeurées à l'état de rêves, l'autre pour les projets qui ont été convertis en fait. La première catégorie est essentiellemeut individuelle, la seconde est plutôt collective ; celle-ci embrasse les hommes isolés, celle-là les associations. De l'une à l'autre, il y a toute la distance qui sépare l'imagination de la réalité, l'invention de l'exécution , la théorie de la pratique.

Arrêtons-nous d'abord aux hommes qui se sont inspirés de créations idéales, de fantaisies rêvées, soit pour faire la critique de notre monde, soit pour en oi^aniser un meilleur. Nous passerons ensuite aux sectes qui, se séparant des coutumes en vigueur, ont proclamé et observé un état social à leur usage.

lJtO|^le« partlenlIèreÉ.

PATOII, THOMAS MOKDS, CAMPANBLLA, HAKHIHGTOV, » CHAKCBLIBK BACOH, DAIIIBL DB rOB, BALL , ViflBLUR , L*ABBB DB SâlRT'PIBUUI , HOKBUI, BABBVy , HBTIF DB LA BIBTORKB , BTC. , BTG.

Sur le terrain des fails, les temps modernes ont vaincu Tantiquité , mais elle leur a laissé peu de conquêtes à poursuivre dans les champs de la pensée. Le plus grand, le plus sublime des utopistes appartient à la philosophie grecque. C'est Platon. Sa république imaginaire a défrayé presque toutes les fictions sociales qui se sont succédé depuis. Tout ce que la raison et le sentiment

peuvent combiner de plus harmonieux , de plus consolant , de plus douii, se trouve à l'œuvre dans ce rêve, idéal complet de la perfectibilité antique. Le souffle chrétien n'a pas passé là-dessus , on le voit ; le système de catégories y pèse encore sur les hommes ; on y fait une part à Tesclavage comme à une nécessité fatale ; mais ces sacrifices à Tesprit du temps n'altèrent ni la grandeur de la conception , ni sa beauté , ni son génie, ni sa grâce. L'élan est si heureux que le philosophe va parfois jusqu'à s'affranchir des liens qui l'attachent à son siècle pour atteindre, par une sorte

de prescience , à des formes sociales qui se sont réalisées dans les siècles posiérieurs.

L'antiquité ne comprenait pas Tordre sans des conditions inflexibles de hiérarchie. Aussi Platon crée-t-il dans sa république, trois classes qui ne se mêlent que par exception ; les magistrats, les guerriers, les artisans ou laboureurs. Les vertus de chacune de ces classes sont analogues à sa fonction sociale : aux magistrats la sagesse, aux guerriers le courage, aux ouvriers la tempérance. Race d'or, race d'argent, race de fer ; des bergers, des chiens, un troupeau, voilà la société. Ainsi , même dans ce monde de fantaisie , Platon laisse subsister le plus actif dissolvant de toute agrégation d'hommes : la rivalité des castes ; il reproduit ces divisions impérieuses, ces barrières désolantes qui frappèrent d'immobilité les civilisations anciennes et agirent , par voie de compression, sur l'essor du génie humain. L'Inde et l'Egypte n'avaient point procédé autrement. Brames, Xatryas, Soudras; hiérophantes, guerriers, laboureurs, c'est toujours un ordre social fondé sur nos trois organes, la tête, le cœur et les bras; c'est rintelligence et la force s'atiribuant la part du lion sur le travail, c'est une exploita-

tion modérée, mais inexorable dans sa modération. Platon le sent si bien qu'il se prend à reculer lui-même devant son propre ouvrage , et cherchant une issue aux objections . il s'écrie : c Vous êtes tous frères, mais le Dieu qui

DTOPIB5 SOCIALES. 5f

« TOUS a formés a faii entrer de For dans la coin-

€ position de ceux qui sont propres à gouverner les

4 autres ; aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé

c Targent dans la formation des guerriers, le fer et

« Tairain dans celle des laboureurs et des artisans.

< Mais il pourra se faire qu'un citoyen de la race

< d'or ait un fils de la race d'argent ; qu'un autre de € la race d'argent engendre un fils de la race d'or, 4 et que la même chose ait lieu à l'égard de la troi* t sième race. >

Ainsi, par une heureuse inconséquence, le philosophe brise lui-même le principe qu'il voulait consa crer. Là où le mélange des castes est possible il n'y a plus de castes, et la fusion n'est qu'une question de temps. 11 y a mieux : dans le livre des loisy Platon s'efforce d'introduire au sein des mœurs et des intérêts l'égalité absolue qu'il bannissait naguère de son organisation sociale. Après avoir différencié les rangs, il fonde la communauté des biens, c Quelque

< part que cela arrive ou doive arriver , dit-il, que i les richesses soient communes entre tons les • citoyens. > Encore s'il s'arrêtait là ! Mais son rêve l'emporte et il va jusqu'à la promis-

cuiié. i Que les « femmes soient communes, que les enfants soient c communs et qu'on apporte tous les soins imaginat blés pour retrancher du commerce de la vie jus- (qu'au nom même de la propriété. > Abolir la famille et vouloir perpétuer les castes est une con-

tradiction bien peu philosophique, et, pour Feipliquer^ il faut croire que, dans la pensée de Tillastre utopiste, Tune de ces exagérations était l'expiation de Tautre. Ce sont là des taches, mais par combien de beautés ne sont-elles pas rachetées ! Gomme tout dans cette république respire le sentiment de Tordre, rinstinct de la justice , la conscience du devoir ! Le cœur se dilate, s'épanouit , et Ton est tenté de s'associer à Torgueil enthousiaste du créateur , lorsqu'arrivé au bout de son œuvre il s'écrie : c Voilà bien la plus belle république qui ait jamais existé (i). » «

Après la conception de Platon, la plus célèbre est celle du chancelier Thomas Morus , V Utopie, qui a donné son nom à tous les rêves identiques. Thomas Morus ne va pas, comme Platon, jusqu'à la communauté des femmes , il n'admet pas non plus la distinction des castes. On sent que le christianisme a passé par là avec ses influences chastes et libérales. Monogamie absolue , fraternité universelle , pudeur dans les rapports entre les sexes , fusion de catégories entre les hommes, c'est un pasde fait sur l'idéal des Grecs. On s'explique à peine comment Morus a pu se rattacher au préjugé antique par son plus mauvais côté, l'esclavage. L'ile d'Utopie a des esclaves, peu

(1) Voir là-dessns : l'Histoire de V Economie politique dcM .Blanqui , tome I, chapitre I^..L^ltopie de Platon est parfaite-

ment appréciée dans cet ouvrage ao point de voe économiqne.

nombreux, il esi vrai, deux par familles de quarante

peraoDoes , ma» de vrais esclaves pourtant. L:i base «le ce fouvememenl est réleclion. On a un pkHarque pour trente familles et un ^protophilarque pour chaque dix pbilarques. Le conseil des prolophilarqoes se renouvelle chaque année , ainsi qu^un sénat qui procède d'an autre mode électif. Le roi seul est nommé à vie par ces deux assemblées, représentation libre et mobile des familles. La communauté des biens est en vigueur dans Tlle d'Utopie. Les magistrats distribuent les instruments de travail, et la pro duction, réalisée par tous, appartient à tous. La tâche corporelle est d'ailleurs modérée : on ménage , en Utopie, les forces de Tbomme. En revanche on songe à ses plaisirs, à ses délassements sensuels. Les repas, pris en commun, sont accompagnés de raffinements inouis; la musique les égayé , les parfums les plus exquis y flattent Todorat des convives. User de tout et n'abuser de rien, telle est la règle de la vie. Le mépris des métaux précieux, signes de la richesse , la tolérance religieuse la plus entière , des mœurs douces et paisibles , des usages simples , des lois , empruntées au droit naturel complètent cette organisation imaginaire qui , dans bien des détails , côtoie et continue le chef-d'œuvre du philosophe athénien. Il en est de même d'une foule d'autres fictions qui loules reproduisent un âge d'or , une féerie à peu près semblables. Ainsi le moine calabrais Campa-

nella, propose sa cité du Soleil {Civilas solis)^ création fantastique pleine de grandeur (i) ; ainsi Harrington imagine son Oceana ; le chancelier Bacon sa Nova il (/an(», Daniel de Poé son Essay ofprojects, Hail son MundtAs aller, Fénelon sa Salente et son Voyage dans Vile des Plaisirs , Pabbé de Saint-Pierre son Rêve de

'paix perpétuelle, Morelly sa Basiliade, long* temps attribuée à Diderot ; Réiif de la Bretonne sa Découverte australe (2). Toutes ces conceptions relèvent de la donnée grecque et ne s'en séparent que par des nuances. Chaque rêveur colore les choses à sa manière et arrange une société au gré de sa fantaisie, de ses tendances , de son humeur. Presque toujours c'est un retour vers la nature plutôt qu'un appel aux raffinements de la civilisation. L'églogue y domine : on y sous-entend comme point de départ le silence des passions « Fharmonie désintérêts, l'union des âmes, l'association des volontés. On suppose des hommes parfaits pour arriver à un monde idéal. Le monument est irréprochable , seulement il n'a point de base. S'il pouvait se tenir en l'air, on aurait une merveille. Hélas 1 à la première étreinte tout

(1) Caïupanella est aussi raateur d^une fiction intitulée: JÉonarekia Messiœ (Monarchie du Messie).

(2) De nos jours même., Pun des esprits les plus exacts et les plut positifs du siècle, Jean-Baptiste Say , a payé son tribut au besoin de Tidéal dans un roman moral et allég^orique intitulé : Olbie ou. Essai sur la manière de réformer les mœurs d'une nation.

disparaît ; on croyait se jeter dans les bras d'une réaiiié et Ton n'embrasse qu'un nuage.

Ces révoltes ironiques , ces critiques douces et détournées , émanent d'ordinaire des cœurs tendres qui s'affligent des misères humaines, plutôt qu'ils ne s'en scandalisent Mais il est des tempéraments plus impétueux qui savent rompre ouvertement avec la société et qui , pour la combattre , dédaignent les armes allégoriques. Cette protestation directe a eu ses organes dans toutes les époques. Aux premiers temps de l'ère chrétienne , le millénaire

Papias ; au moyen âge , ce Roger Bacon , qui arracha tant de secrets à la nature ; Arnauld de Villeneuve et Raymond Lulle , ses continuateurs ; puis des penseurs comme Giordano Bruno , comme Van Helmont , Telesio, Marcile Ficin , Pomponazzo, Reuchlin, Pic de la Mirandote, Nicolas de Munster, Galiani, François Patrizio , Cardan et Savonarole , le précurseur de Luthor; enfin plus près de nous, Hobbes, Ramus, Spinosa , Bayle , Helvétius , Condorcet, Mercier, le marquis de Mirabeau, Gavoiy, Babeuf; que de novateurs se sont rencontrés dans le cours des siècles , qui , s'isolant de la société pour la juger, l'ont combattue, les uns avec violence, les autres avec sagesse; les unssuper6ci6llement, les autres avec profondeur! Que le principe de l'autorité fût inflexible ou complaisant , que la discipline des idées fût molle ou impitoyable , que la foi aux traditions fût vive ou

relâchée « ces esprits frondeurs ne se prodoîsaient , ne se révélaient pas moins, soit pour Taincre Tindifférence, soit pour affronter la persécution; pour subir le martyre du corps ou le martyre de Tesprit , la prison ou la raillerie.

L'histoire est pleine de ces douleurs. Giordano Bruno et Savonarole sont brûlés yifs par Tinquisition; Campanella languit vingt-sept ans dans un cachot et subit la torture sept fois en vingt-quatre heures ; Roger Bacon est incarcéré comme suspect de sorcellerie ; Telesio et Harrington meurent par le poison; Van Helmont et Pomponazzo sont en butte à des persécutions sans nombre ; Hall est dépouillé de tous ses biens , Ramus périt assassiné. Même en des temps plus tolérants et plus voisins de nous , on voit Spinosa se dérober par une vie mystérieuse à des colères implacables ; Hobbes, forcé de se réfugier chez Pun de ses dis-

ciples ; et Féfielou lui-même, 1 inoffensif et docile Fénelon , atteint d'un bref pontifical , abjurer, sous le coup des vengeances molinistes, les tendres hardiesses de son imagination. N'importe ; Tinspiration est si caractérisée chez ces libres penseurs , la mission est si formelle qu'elles triompheront de tous les empêchements , de toutes les tortures , de tous les périls. Ce qui doit se dire se dit, chaque siècle articule ses réserves, et la protestation se transmet et se continue d'une génération à l'autre. Tantôt c'est le cœur qui s'insurge , tant6t

c'est la raison ; tantôt la rébellion est timide « tantôt elle est véhémente. La nuance , le détail , le mode d^expression varient, mais le principe reste le même et le bot aussi. La grande famille des utopistes se diversifie , mais ne s'interrompt pas (i).

An surplus, ces témérités individuelles sont moins significatives que ne le sont les scissions collectives. Entre les unes et les autres , il y a toute la distance qui sépare une opinion d'un fait. De tous les temps, il s'est rencontré de ces associations d'hommes , constituées à l'état de protestation vivante. Sous le couvert d'une soumission extérieure, elles ont pu organiser un État dans l'État, un monde dans notre monde. La vie sociale lui semblait tellement antipathique aux principes éternels de la nature , à l'instinct du cœur, aux conseils de la raison, qu'elles ont imaginé et pratiqué une civilisation particulière, mieux appropriée à leurs sentimenis et à leurs besoins, à leurs intérêts et à leurs sympathies. C'est l'utopie en action, fonctionnant soit comme appel , soit comme censure. Quelques-unes

(1) Il ooos reste à citer eDCore Rabelais et M»« de Coëslin. Rabelais parle dn pays de Tliélèine où les habitants ont pris poar devise : Fais ee qtte tu voudras , ce qni contribue beaacoap au

bonhenr oommun. Mm* de Gogslin donne à son tour , dans sa Corresponàanee , la définition suivante : c Les passions sont d^instituiion divine. Us vertus d'institution humaine. » Voilà qui touche, d^une manière bien directe , aux formules de Charles Fourier et de Robert Owen.

de ces associations empruntèreDl au christianisme ses règles conyentaelles, d'autres sa morale, d'autres son dogme. Les plus hardies poussèrent plus loin leurs formules d'émancipation et puisèrent dans la loi païenne une portion de sa liberté dans les rapports des sexes. Toutes eurent la prétention de donner le dernier mot de la civilisation et d'être l'expression la plus avancée de la sociabilité humaine. On va jeter ici un coup d'œil rapide sur les plus essentielles.

Sectes ooel«les.

■ SSÉlllBIfS BT TliB&raUTU. MoHATB8. SHAKBBS BT DUHIBBS. — JBSOlTBt

DB i'dSVOO&T, BTC.

La première communauté que l'on rencontre dans les siècles est celle des esséniens , dont la formule concorde si évidemment avec celle du christianisme , que le savant bénédictin Montfaucon ne consent pas à y voir une secte antérieure à son établissement* Les dates sont pourtant décisives et il est hors de doute que , si l'identité existe , il faut faire procéder la loi du Christ de la philosophie essénienne , et non

la philoropbie essénienne de la loi du (Christ. Ce que l*on sait des esséniens est très-précis. Josèphe et Pline confirment sur

presque tous les points les dé« laits que donne Philon à leur sujet , et qui sont fort explicites , comme on va le voir :

I On les nomme esséniens , dit Thistorien juif, mol que par une étymologie un peu arbitraire , je ferai Yenh à'hosios {saint), parce qu'en effet aucuns mortels ne vivent plus saintement , non en sacrifiant à Dieu des animaux , mais en élevant leurs 4mes vers lui. Us habitent surtout des villages , fuyant les villes pour éviter autant Tinfection physique que la contagion morale. Les uns s'occupent d'agriculture , les autres des arts, enfants de la paix. Us n'amassent ni or ni argent ; ils ne cherchent pas à agrandir leurs propriétés par des acquisitions nouvelles. Ils se contentent de ce qui est nécessaire à la satisfaction des premiers besoins de la vie. Pour cela ils ne s'esti* ment pas moins riches, car la richesse consiste plutôt dans la modération des désirs que dans retendue des possessions. Cher eux on ne trouverait pas un seul ouvrier qui voulût travailler à fabriquer une arme d^aucune sorte , une flèche , un dard , une épée , une cuirasse , un bouclier. Il y a mieux ; ils se défendent de toute espèce de commerce, source d'avidité et de luxe. Point d'esclaves parmi eux , ils sont tous libres , tous égaux. Ils considèrent la domination comme une injustice et une impiété , tant

pour ceux qui commandent que pour ceux qui obéissent; ils trouvent qu'elle viole la loi de nature qui a fait tous les hommes frères et disent que Tavarice seule a pu détruire ce lien , en soufflant la guerre ici-bas. En fait de science, ils ne reconnaissent que

ce qui concerne Texistence de Dieu et la création de Tuiiivers , et surtout nos lois morales, dans lesquelles règne Tinspiralion divine. Ils les étudient en tous temps, mais plus particulièrement le septième jour. Us se forment à la sainteté, à la justice , à réconomie domestique , aux devoirs sociaux, en se réglant sur trois principes qui résument toute leur doctrine : aimer Dieu, aimer la veriUy aimer les hommes. Leur amour pour Dieu se prouve par la pureté de leur vie , par leur chasteté, par le soin qu'ils ont de tout rapporter à la Divinité. Lear amour pour la vertu résulte suffisamment de leur mépris pour tout ce qui est richesses, volupté , vaine gloire , comme aussi de leur patience , de leur frugalité, de leur tempérance, de leur simplicité, de leur constance et de leur respect des lois. Quant à leur amour du prochain, ils le prouvent par leur bienveillance , leur équité , leur charité et par un système de communauté, sur lequel il n'est pas sans intérêt de s'appesantir. Les esséniens n'ont point de maison qui appartienne en propre à l'un d'eux ; toute habitation est à tous. Non-seulement ils y vivent en famille , mais le coreligionnaire voyageur a le droit

d*y être admis. Les provisions sont communes , le yestiaîre , l'office , le réfectoire sont communs ; ils habitent ainsi sous le même toit et mangent à la même table. Nulle part on ne rencontre rien de pareil. Ce que chacun d'eux a gagné par son travail de la journée n'est pas même une propriété particulière : on le verse à la masse pour l'appliquer aux besoins de tous. Les faibles et les malades ne sont ainsi ni méprisés ni abandonnés : ils trouvent le nécessaire dans le superflu des hommes valides et ils peuvent en jouir sans honte, car c'est également leur propriété. On ne saurait se faire une idée du respect dont on entoure les vieillards esséniens , et de la tendresse qu'on leur porte. On dirait des enfants pleins d'amour qui viennent en aide à leurs pères, et

ces enfants se comptent par milliers. Voilà de vrais athlètes de vertu, au-dessus des atteintes de la calomnie« car il n'est personne qui ne se soit plu à rendre hommage à la perfection et à la sagesse de leur communauté. >

A ce témoignage de Philon, Josèphe ajoute d'autres détails : < Les esséniens, dit-il, sont unis par les liens d'une affection mutuelle. Ce sont les meilleurs et les plus moraux des hommes ; leur princi-* pale occupation est l'agriculture ; leur égalité est admirable. Tous les biens sont communs entre eux, et celui qui est riche ne jouit pas plus de ses rîdiesses que celui qui n'a rien apporté. Ceux qui

es SKGTE6 SoCULE8.

praliquenlcegenrede vie, ne sont guère plus de 4,000. Us n'épousent pas de femmes, et ils n'ont poini d'esclaves ; mais ils adopieni des enfants et remplissent les uns vis-à-vis des autres Toffice de serviteurs. Us choisissent, pour gérer leurs revenus, les meilleurs d'entre eux, et confient aux prêtres la préparation de leurs aliments, i Ailleurs le même auteur complète ces renseignements : c Les essé-* niens font peu de cas de leur parure, pourvu que eurs vêtements soient propres et blancs. Us n'ont pas de ville particulière, mais ils vont se loger les uns chez les autres ; ils n achètent ni ne vendent, mais chacun fournit ce qu'il a en son pouvoir, et reçoit à son tour d'un autre ce dont il a besoin. Après avoir travaillé jusqu'à la cinquième heure, ils se purifient et vont prendre en commun un repas, qui s'ouvre par la prière. Us évitent les serments comme marque du parjure, et n'admettent pas les étrangers dans leur communion, sans des initiations et des épreuves préparatoires. »

Telle est la substance de ce que l'antiquité nous enseigne sur les esséniens. U est facile de reconnaître les rudiments du christianisme, soit dans cette abolition de l'esclavage, si nouvelle parmi les sociétés anciennes, soit dans ces repas en commun qui ne sont autre chose que les agapes ou l'eucharistie. Ce code essénien est plein de reflets évangéliques ; on y voit poindre cet ascétisme qui engendra plus

tard les écarts de la ferveur monasiique, on y surprend au berceau le sentiment exclusif de Tégalité, poussé jusqu'à la vie commune, on y retrouve les chastes ei mâles venus que prêchèrent les premiers apôtres. Utopie, dira-l*on ? Soit : mais rÉvangile lui même n'esl-il pas une utopie? Sur quel point du globe, dans quelle société, à quelle époque, ce divin répertoire de morale a-t-il été entièrement et sincèrement appliqué? Où a-ton vu la réalisation complète de cette loi de tendresse et de dévouement, d'abnégation et de charité ? Cette loi était faite pour des anges, et ce sont des hommes qui Pont interprétée, bu reste, l'organisation de la communauté assénienne était sur bien des points incompatible avec le développement des sociétéfit; elle n'a jamais eu ni la majesté, ni la portée de la révélation évangélique. Combinée en vue d'un seul sexe , elle était vouée d'avance à la stérilité et à l'impuissance.

L'association des Moraves ou Eernhuiiers repose sur une base plus large. La vie commune comprend les deux sexes. L'organisation y est toute de sentiment. < Le cœur trompe moins que la raison, » disentrils. Et ils se fient plutôt à la bonté qu a l'intelligence. Leur religion est un christianisme très-simplifié : aimer Dieu, aimer son prochain, voilà la loi et les prophètes. Chez eux

point de prêtres ; les anciens disent la prière de chaque Jour, et prononcent un discours le dimanche. Le

régime est celui d'une égalité absolue, et d^une communauté complète quant aux intérêts. Une vaste maison loge toutes les familles. Celle de Zeist a compté un effectif de trois mille âmes. Chaque frère exerce un métier ou un art, et le produit de son travail, versé à la masse, défraye les besoins communs. Point de distinctions, point de catégories : il n'y a là que des frères, cherchant à se surpasser en bienveillance et en affection mutuelles. La seule hiérarchie qui existe chez les moraves, est volon^ taire. Chaque maison choisit un maître qui n'a d'autres privilèges que celui d'une responsabilité plus grande. Il traite pour la communauté, et rend ensuite compte de sa gestion. Â ses côtés et dans un autre département, figure une maîtresse qui préside à l'économie domestique de la maison. Le maître et la maîtresse ne peuvent être époux, et ce grade ne confère aucun privilège, bien s'en faut, au conjoint non titulaire. On a reproché aux moraves un étatdepromiscuité.Tout prouve que ce reproche est une calomnie gratuite. Les mariages sont au contraire, chez eux, l'objet d'attentions délicates et de soins scrupuleux. L'intérêt n'a rien à y voir : c'est l'inclination seule qui les décide : aussi sont-ils presque toujours heureux. La communauté dote les fiancés, leur fournit un petit mobilier, et un vieillard, en présence de tous les frères, bénit leur union. La communauté se divise en troipes qui coq«^

sliluent la nuance religiease, et en ehcBurg qui déterminent les différences d'états, d'âges et de sexes.

Il y a les ehosurs des hommes, des femmes, des veufs et des veuves, des garçons et des filles. La couleur des rubans sert à distinguer les femmes, les veuves et les filles. Il y a peu de céliba-

taires parmi eux. Dans chaque maison, les enfants sont élevés ensemble, comme s'ils appartenaient au môme père. L'éducation se poursuit en commun pour tous, sous la surveillance de douze frères, et quand l'âge est venu, on enseigne un art ou un vftétier à chacun des jeunes pupilles. La maison entière se réunit pour le repas, fête de famille à laquelle président la décence et la gaieté.Â la mort d'un frère, cène sont pas ses enfants, mais la communauté qui hérite. Les diverses maisons moraves sont liées entre elles par des rapports suivis ; elles concourent toutes aux efforts d'une propagande qui embrasse les Antilles, l'Amérique continentale, le nord de l'Europe, le midi de rÂrrique,et jusqu'au Groenland. Ces missions empruntent généralement leurs noms aux Écritures :Bethléem,Génésareth,Saroii,Galilée. Colonisateurs actifs, il est rare que les moraves échouent dans leurs entreprises. Ils ont les deux vertus qui triomphent des obstacles : la bonté et la patience.

On le voit : des esséniens aux moraves il n'y a que la distauoe qui sépare le Mosaïsme du chrislia-

nisme. La base e»i la même el plusieurs détails sont ideniiques. La famille morave est plus complète seulement, moins ascétique, plus mondaine. Elle ne sacrifie pas la chair à Tesprit, et en ce sens elle se rapproche davantage des plans de Saini-Simon et de Charles Fourier. Chez les quakers Taustérilé se retrouve ; le sloicisme des esséniens reprend le dessus. Les quakers, sans négliger le fond des choses, semblent surtout s'être donné pour mission de prolester contre les formes sociales. Us s'attaquent à ce qui n'a qu'une valeur de convention, et tendent à restituer aux mots leur sens rigoureux. Les banales expressions de politesse, les tours vides ou hypocrites sous lesquels la pensée se déguise, sont bannis de leur langage usuel, ils n'emploient que

le tutoiement, n'ôtent jamais leur chapeau en guise de salui, et s'abstiennent de tout serment» Leur seule loi est de dire tout ce qu'ils pensent, et de ne dire que ce qu'ils pensent. Du reste , une égalité véritable, une dignité réelle, régnent parmi eux, et sous des dehors austères ils cachent souvent des âmes dévouées. Leur morale est celle de l'Évangile pris à la lettre : la fraternité en action. Us ne connaissent point de pauvres; la mendicité est incompatible avec l'amour du travail, et les infirmes et les vieillards ont leur caisse d épargnes dans l'activité commune. Quand l'un d'eux éprouve des revers, ses coreligionnaires viennent à son secours.

L'htetoire de cette secfe est pleine de bienfaits rendus à rbumanité. On sait par qnels procédés Gaitlaume Penn fonda sa république américaine. Le premier il comprit que la guerre était un mauyaîs moyen de colonisation, et que la justice, même envers des sauvages, valait mieux que la force. Après lui, d*autres quakers protestèrent contre la traite des esclaves. Dès 4727, Woolman et Beneïet, chefs de la secte, déclarèrent que Pesclavage était incompatible avec le sentiment de Tégalité chré* tienne, et préchant d'exemple, ils affranchirent tous leurs nègres. Aucune œuvre de charité ne trouva les quakers indifférents. C'est à eux que Ton doit un comité pour la civilisation des sauvages, mission dans laquelle Warner Millins et sa femme ont employé une portion de leur fortune. Longtemps on vil M"»« Fry, de Londres, se dévouer tout entière à Tamélioralion de la prison de Newgate, senUne qu'elle parvint à purifier. Des missionnaires, choisis dans leur sein, acceptent la tâche de visiter les écoles, les hôpitaux, et de remplir sans ostentation, sans amour de vaine gloire, le rôle de consolateurs et de bienfaiteurs. Quelques singularités de leur

vie ont pu prêter au ridicule, mais la calomnie n'a eu aucune prise ni sur leurs mœurs, ni sur leur conduite. La pureté, la loyauté, l'amour du travail, la sobriété, la gravité, la décence règlent leurs actions. Ils n'attachent de prix aux choses qu'en

raison de leur utilité, et sont trop portés à dédaigner les arts, luie de Texistence humaine. Voilà le principal écueil de leur doctrine. Elle exclut la poésie, elle étouffe Timagination, elle repousse les satisfactions délicates de Tesprit et des sens. Cependant la grandeur des yues se retrouve chez eux à propos des travaux industriels. Leur colonie de Golebrookdaleen offre la preuve ; les procédés les plusavancés y ont trouvé une application précoce. Des chemins de fer, un pont d'une seule arche, jeté sur la Saverne, un plan incliné pour les bateaux, sont autant de témoignages du génie industriel de ces religionnaires, et sous leurs mains cette vallée anglaise est deve» nue un asile de paix, d'ordre, d'activité et de bonheur.

Les dunkers et les shakers peuvent être consi*dérés comme des nuances des quakers dont ils ne se séparent que par quelques bizarreries religieuses. La communauté de biens , facultative chez les quakers, est ici, dans bien des cas, obligatoire, et les établissements ont souvent offert le mérae aspect patriarcal, la même physionomie touchante. Ëphrata, New-Labanon ont eu ou ont encore ce caractère. Le célibat semble être la règle de ces communautés ou plutôt de ces colonies religieuses et agricoles. A Mew-Labanon, on lit ces mots sur la porte de la maison de correction : i Ils sont hors de la grâce. » Les memnonites partagent, avec les quakers, Tbor-

reur du service militaire. Plutôt que de céder sur ce point, ils ont préféré Texpatriation : ils occupent quarante villages dans la

Russie méridionale. Les baptisles, les anabaptistes et leurs variétés, se rettachent aux sectes qui précèdent par une tendance à la communauté sociale. Les lecteurs de Suède seraient plutôt des illuminés à la manière de Swedenborg, absorbés dans la méditation des écritures et dans la recherche d'une exégèse mystique. Les doukhoborlses, scbismatiques grecs, vont jusqu'à la promiscuité. Les sandemaniens, les adamites, les glassites, les millénaires et une foule d'autres se confondent par quelques affinités plus ou moins caractéristiques, et rappellent Torganisation conventuelle mêlée à des combinaisons sociales. Dans presque toutes ces sectes, les agapes ou repas en commun font partie de la règle et remplissent un rdle.

Un essai caractéristique dans les mêmes voies est également celui des missions de TUruguay et du Parana. Ces missions on rédvuilions, fondées par les jésuites, semblent avoir été soumises à un régime patriarcal mêlé de discipline catholique. Il n'est pas douteox que les Indiens ne lui aient dû longtemps un bonheur qui les a fuis depuis qu'on les a violemment séparés de leurs civilisateurs religieux . La vie de ces réductions tendait à faire passer dans la pratiquela fra terni té, le dévouement mutuel, l'obéissance

naïve des premiers âges du christianisme. La cornmunaulé y existait plutôt dans les mœurs que dans les lois. Chacun y avait son champ, son troupeau ; mais il existait, en dehors de celte propriété individuelle, un domaine appartenant à tous, exploité par tous, que l'on nommait la posiession de Dieu, Les produits en étaient affectés à l'entretien des infirmes, à la guérison des malades, aux frais de la guerre, aux calamités causées par la disette, an payement du tribut envoyé au roi d'Espagne. Quant aux ha-

meaux, bâtis sur un plan uniforme, ils réunissaient les conditions désirables de salubrité, d'harmonie et même d'élégance. Ces colonies étaient heureuses et florissantes lorsque la jalousie de quelques ordres rivaux parvint^en 4760, à faire expulser les jésuites des contrées brésiliennes. Aucun de ces établissements ne put survivre à cette épreuve. Privés de leurs fondateurs, ils succombèrent tous. La valeur d'nn régime sociétaire tient plus qu'on ne le suppoie aux détails d'une application intelligente et patiente. Les missions de l'Uruguay en sont la preuve (i).

A suivre cette récapitulation bien incomplète, il est aisé de se convaincre que les idées de réforme sociale rencontrent toutes , en remontant les âges,

(1) En 1730, les missions de rUrognay comprrnaicnl 39,500 famiUrs, présentant un effectif de 133,700 âmes.

leur source cachée, leur filiation mystérieuse. L'absorption de la famille dans la communauté, qui préoccupe à la fois Saint-Simon, Fourier et Owen, se retrouve dans Platon, dans Morus, chez les esséniens , chez les morayes. Si la formule diffère , le principe est exactement le même. On pourrait lé reconnaître encore dans-Nicolas de Munster, qui rêve une famille d'amour; dans la doctrine du curé de Farein, qui va jusqu'à Tabolition de Phéritage, eu disant qu'Adam n'a point fait de testament ; dans les mœurs des piétistés et dans le code singulier que Labadie imposait à ses pieuses néophytes. L'imitation va même quelquefois plus loin, et la divi* sion des castes de Platon en magistrats , guerriers et laboureurs, inspire évidemment les trois catégories de la société saint-simonienne ; les savants, les artistes, les industriels.

Quant à la promiscuité , à l'émancipation complète de la femme , à la liberté et à l'égalité des rapports entre les sexes , l'antiquité avait laissé làdessus peu de chose à faire aux plus ardents disciples de Saint-Simon. On a vu que Platon lui-même a quelquefois envisagé l'amour sous cet aspect assez peu platonique ; mais d'autres sont allés plus loin. Les sectateurs de Carpocrate , les disciples de Prodicus, les Floriaos dont parle Philastre peuvent passer pour les continuateurs des lupercales et des mystères de la bonne déesse. Les dulcinistes , les

fossariens , les muliipliants , les ptcanis , les vaudois , les frères de Tesprit libre , ne professaient pas nne morale plus austère , et leurs assemblées pieuses n'étaient qu'un prétexte pour couvrir de ndctiirnes orgies. N'a-t-on pas vu au moyen âge on Tanquelin marcher , par la conquête des femmes et la fascination des maris, vers une sorte de théocratie , se procurer une liste civile à leurs dépens, et se promener dans les rues sous Téscorte de trois mille disciples armés ? David George allait plus loin en théorie , et véritable précurseur du chef de la famille de la rue Monsigny, il disait : c La promis* c cuite des conjonctions sert à vaincre la chair, à < devenir spirituel, et à avoir une postérité sainte. » Le persan Mazdak n'était pas d'un autre avis ; Rammohun-Roy , le brame philosophe , admettait aussi qu'il fallait faire quelque chose pour l'autre sexe, et Frank , juif de Valachie, s'élevait contre la prière hébraïque, qui dit : c Bénis sois-tu, créateur, de ce c que tu ne m'as point fait femme. » Les femmes, de leur côté , n'ont , dans aucun temps , renoncé à se faire par leurs mains la place qu'elles méritent. S'agit-il d'une émancipation intellectuelle , on rencontre Hypathie qui succède à la chaire de

Photin ; Agapie, chef d'une branche de gnostiques ; Priscilla et Maximilla , fondatrices de sectes? S'agit-il d'émancipation mystique, on trouve W Brohon, M^^ Schurman, Antoinette Bourignon, M"® Cberet,

Jeane Leade et la baronne de Kradener. Enfin, dans la voie d*one émancipation purement sensuelle , le choix des noms est seul embarrassant, et il suffît de eîter, comme célèbres par leurs écarts, Marguerite Porrette , Guiilermine la Milanaise et d'Âbanionne, la grande prétresse des tnrlupins. On le voit , la femme libre n'a manqué à aucune époque.

Les parodies de la mission du Christ ne sont pas rares non plus. Une femme, Gemaîma Wilkinson , prétend que Jésus s'est incarné en elle et lui a transmis le don des miracles. Elle convoque ses disciples en disant qu'elle va marcher sur les eaux. Quand ils sont rassemblés : < — Croyez-vous en moi? leur dit-elle. — Oui , répliquent-ils. — Très-bien I poursuit la prophéiesse, alors le miracle n'est pas nécessaire. » Van Helmont se fait envelopper de langes et exige qu'on le dépose dans une étable : cela suffit pour qu'il se croie un Christ. Un juif de la Moldavie se choisit douze disciples et affecte de ne parler qu'en paraboles. Toutes les lubies ont des représentants. Ceux-ci, comme les millénaires, attendent la réapparition de Jésus à jour, à heure fixes, et le président Âgier, supputant d'après Isaïe, va jusqu'à fixer cet événement à la date de 1849. Ceux-là, rêvant l'unité du globe, le placent tout entier dans les mêmes mains, et Isidore Isolanis, précédant M. Bûchez, appelle Adrien VI le chef de la république humaine. Fialin , curé de Marsilly, proclame à son

tour la république du Christ et compte beaucoup , ainsi que les millénaires , sur la venue du prophète Élie. Ce second avènement du rédempteur doit être accompagné d'unegrande félicité terrestre, et comme Ta dit Saint-Simon après Papias, Lov?th et Bellamy, dé la réhabilitation de la chair.

Les tendances au panthéisme , inhérentes à la croyance saint - simonienne ^ revivent dans cette formule des templiers : c Dieu est tout ce qui « existe; tout est incréé. Dieu étant souverainement c intelligent, chacune des parties qui le constituent \

i est douée d'une portion de son intelligence. > Les doctrines du nivellement absolu, tel que le concevait Babeuf, respirent dans ce que disait Muncer, le fou- i

gueux anabaptiste : < Nous avons un père commun, fl Adam. D'où vient donc la différence des rangs et i des biens ? Pourquoi gémissons-nous dans la pauc vreté, tandis que d'autres nagent dans les délices ? • N'avons-nous pas droit au partage des biens qui , i par leur nature, sont faits pour être partagés sans < distinction entre tous ? Rendez-nous , riches du 4 siècle , rendez-nous ce que vous retenez injuste- I

4 ment, i Les préoccupations sur le sort des classes pauvres et l'organisation d'un travail moins léger pour les uns , moins lourd pour les autres , sont la base et le but de toutes les utopies demeurées à l'état spéculatif, et de toutes les associa tioos qui !

ont passé par les épreuves de la pratique. Le prin- I

cipe était écrit dans TÉvangile : il suffisait de Ten dégager. Les scrupules de M. Owen sur le droit qu'a la société de rendre Tindividu responsable de ses actes , défrayent les doctrines des antino-

méens (i), i\es pélagiens, des familistes, des nécessariens , des déterministes. Doctrine humiliante pour Thomme et que d'Âlembert a ruinée par une pensée aussi profonde que juste : < Quelques arguments, dit-il, c que Ton veuille opposer au sentiment , à la con-

< viction intérieure de la liberté, Tbomme agira

< toujours comme s'il était libre. »

Ainsi notre siècle n'a pas le privilège des théories aventureuses ; il ne fait que continuer un mouvement dont il est facile de pénétrer les origines et de fixer la généalogie. L'esprit humain, enfermé dans sa prison terrestre,. a de tous les temps cherché une issue et aspiré à des découvertes dans les champs de ridéal. De là ces analogies , ces similitudes. La continuité des mêmes efforts ne prouve qu'une chose , l'utilité de la poursuite et la grandeur de son objet. C'est le problème de la vie , pôle où tend la pensée , même quand elle désespère de l'atteindre. Sachons donc gré aux hommes qui se dévouent à la tâche de sonder les abîmes et de s'élancer vers ' l'inconnu ; respectons-les, même quand ils se trom-

(I) Les anlinoméens prétendent que rhommc est irresponsable de set actes parce que Jésus-Chrisl a, non-seulement expié le passé, mais encore acheté Pavenir.

peut ; jugeonS'Ies sans esprit de système , sans esprit de dénigrement, car il est possible que Fun d'eux rapporte enfin à nos sociétés flottantes , la branche d'olivier, le rameau de paix, gage d'allianee entre la terre et les cieux.

CHAPITRE II

Saint-Simon et les salntHilnionlemi.

Tant que le saint-simonisme est demeuré debout ayec ses prétentions exclusives et ses allures étranges, nul bon esprit, en dehors du noyau des adeptes, n^a pu avoir ni le désir, ni la pensée de s'occuper à fond de ses théories. Alors toute louange eût été prise en mauvaise part ; toute critique se serait trouvée en concurrence avec des poursuites judiciaires. L'école nouvelle était d'ailleurs si fière d'elle-même; elle se présentait avec un tel aplomb; elle avait une foi si robuste dans la supériorité de ses doctrines , qu'on n'osait pas se commettre au sein de ce

monde de féeries , encore moins verser des paroles de désenchantement sur ces jeunes et ardentes convictions. Ensuite, comment aurait-on posé les termes du débat? sur quel terrain aurait-on porté Fexamen ? Si Ton niait ou si Ton marchandait la prémisse saint-simonienne, on était récusé; on restait désarmé si on l'admettait. La discussion roulait ainsi dans un cercle vicieux.

Un autre obstacle existait. La religion fonction nait sans doute; elle avait ses prêtres, eUe avait même ses temples, comme on le verra , mais sa loi lui manquait. Le Moïse de cette révélation n'avait pas écrit ses tables. Il avouait lui-même ^ue la grande inconnue du problème social n'était pas dégagée, ne pouvait pas se dégager encore. 11 se disait Messie sans doute , mais Messie incomplet , obligé de chercher, en dehors de lui , ce qui manquait à sa formule synthétique de Thumanité. De leur côté , ses néophytes employaient leurs veilles à des études sérieuses et à de

grands travaux préparatoires. Lors donc qu'on voyait ces hommes si jeunes et presque tous si consciencieux , s'unir pour la recherche des grandes vérités morales, philosophiques et religieuses, s'embarquer sur l'océan orageux du doute , dans l'espoir d'aborder un jour à un monde nouveau ; quand on les voyait mettre en commun leurs pensées en même temps que leurs biens, chercher la lumière au milieu de ces théories

confases , on hésitait à condamner celle tentalive , on s'abstenait , on attendait. On savait que dans leurs réunions intimes, ces audacieux penseurs agitaient avec une grande liberté d'esprit les mystères éternels , écueil de Forgueii humain ; on doutait toujours, et avec quelque raison, que tant d'eïiorts, tant d'énergie , tant d'originalité vinssent aboutir seulement à des résultats négatifs. On se taisait, on devait se taire.

Aujourd'hui ces motifs de réserve n^existent plus, au même degré du moins.' La phase active et militante du saint-simonisme est complètement terminée; il a dit ù peu près ce qu'il pouvait dire, fait ce qu'il pouvait faire. Sa synthèse est complète en ce sens qu'elle compose la somme totale des forces mises en commun , et qu'elle a touché , dans ses dernières tentatives , à la limite de l'impuissance. Les diverses théories que la foi'nouveUe se sentait la mission d'enseigner ont été proclamées, les unes hardiment, les autres timidement. Elles ont eu le privilège de secouer d'un long sommeil la propriété et l'héritage, puissances inviolables jusqu'à ce jour, et il se peut qu'en faisant au travail une plus grande place, elles aient pressenti les tendances des civilisations futures.

Il est dans notre conviction que le saint-simonisme aura été plus profitable et plus fécond comme menace que comme appel.

S'il a rallié peu de sympa-

thîes en dehors de sa petite sphère d'adeptes , en revanche il a effrayé plusieurs pririléges qui s'étaient promis une marche calme et lente vers des envahissements ultérieurs. Voilà le service le plus réel qu'il ait rendu. Il a tout critiqué avee verve, avec esprit ; mais il s'est montré impuissant pour trouver une bonne formule d'organisation. Nous voulions indi* quer ce fait avant d'entrer dans son histoire. Noa« désirons constater aussi que l'heure actuelle est bien choisie pour un examen de ses travaux. Oa.doit aux morts la vérité tout entière.

« Levez- vous, monsieur le comte , vous avez de grandes choses à faire. » C'est avec ces mots que se faisait éveiller, à dix-sept ans, Saint-Simon, i^su, s'il faut l'en croire, de Charlemagne, et incontesta* blement porteur de l'un des plus beaux noms de notre histoire. Nulle vie ne fut, en effet, plus tourmentée que la sienne, plus originale , plus aventureuse. Soldat de l'indépendance américaine , il servait sous Washington et passa colonel à vingt-trois

ans. f La guerre , en elle-même , ne m'iniéressait c pas , dit-il , mais le seul but de la guerre m'in- < téressait vivement , et cet intérêt m*en faisait c supporter les travaux sans répugnance... Mavof cation n'était pas d'être soldat ; j'étais porté à un t genre d'activité bien différent , et je puis dire € contraire. Étudier la marche de l'esprit humain , 4 pour travailler ensuite au perfectionnement de la f civilisation, tel fut le but que je me proposai, i

La révolution française trouva Saint-Simon en Espagne (i). Revenu à Paris, et jaloux de se tenir à l'écart des affaires politiques, il tourna son activité vers des spéculations et trafiqua sur les domaines nationaux , en compagnie d'un Prussien , le comte de Rœdern. Saint-Simon déclare dans son autobiographie , et sa vie témoigne en faveur de ce fait, qu'il ne désirait pas la fortune comme but , mais seulement comme moyen, c Fonder une grande c école scientifique et un grand établissement c industriel , voilà quelle fut mon ambition, > écritil lui-même.

Sa première association ne fut ni longue ni heureuse. £n 1797, il se retira des affaires, ne prenant

(1) A rage de dix-neaf ans, Saint-Simon avait envoyé au viceroi do Mexique un mémoire sur la jonction des deux océans au travers de IMslhme de Panama. Six ans plostard il proposa au gouvernement espagnol un plan de canal qui devait établir une ligne navigable de Madrid i la mer. LMdée d'appliquer Tarmée aux travaux d''uti1ilé publique se trouve en germe dans ce projet.

pour sa part que 144,000 livres. Le reste , qu'il laissa au comte de Rœdern » fut perdu. Dès lors Saint-Simon s'interdit toute autre entreprise du même genre. La période commerciale de sa vie éfait close; il abordait la période scientifique et expérimentale. Pour s'iniiier aux rudiments de la science, il se fit écolier k la manière des grands seigneurs, en attirant les professeurs chez lui , au lieu d'aller chez eux. Logé d'abord en face de l'École Polytechnique , il reçut à sa table des physiciens pour apprendre la physique , des astronomes pour apprendre l'astronomie; il sema çà et là , dans tout le corps enseignant , des pièces d'or qu'on ou-

bliait de lui rendre. Quand il eut acquis de la sorte assez de notions mathématiques, il se rabattit sur les physiologistes , et déménagea pour s'établir près de l'École de Médecine. Ainsi , il étudia , non sans quelques frais, mais avec toutes ses aises, d'une part la science des corps bruis, d'autre part la science des corps animés.

L'expérience qui suivit fut celle des voyages. Saint-Simon parcourut l'Angleterre et l'Allemagne , ne rencontrant dans la première aucune idée capitale et neuve , surprenant l'autre au milieu de sa philosophie mystique , état d'enfance de la science générale. H ne rapporta rien de cette expérience , si ce n'est la preuve personnellement acquise d'une situation arriérée et confuse. C'est à l'époque de celte

toarnée européenne qiril faot rattacher la visite éirange que Saint-Simon fil à M"** de Staël , et sa proposiliou plus étrange encore. De passage à Genève, le philosophe demanda la faveur d'être reçu à Coppet ; et à peine entré : — c Madame c dit-il à la baronne, vous êtes la femme la plus f extraordinaire du monde, comme j'en suis Thomme c le plus extraordinaire : à nous deux, nous ferions € sans doute un enfant encore plu8 extraordinaire. » M"*^ de Staël eut Tesprit assez bien fait pour prendre la proposition en bonne part. Elle en rit.

De retour de ce pèlerinage, Saint-Simon se livra à une autre expérience ; il épousa M^" de Champgrand, aujourd'hui M"' de Bawr. c Je voulais user c du mariage, dit il lui-même , comme d'un moyen 4 pour étudier les savauts, chose qui me paraissait

< nécessaire pour l'exécution de mon entreprise ; f car pour améliorer l'organisation du système c scientifique , il ne suffit pas de bien connaître la (situation du savoir humain : il faut encore saisir c Tefiet que la culture de la science produit sur ceux

< qui s'y livrent ; il faut apprécier l'influence que « cette occupation exerce sur leurs passions , sur I leur esprit , sur l'ensemble de leur moral et sur c ses différentes parties. » Cette étude fut la plus coûteuse de celles que Saint-Simon avait réalisées juiMiuelà. En bals , en dîners, en soirées qu'il regardait comme une source féconde d'expériences , il

PO SA1NT-SI»oN!ENS

dévora tonte la somme qai lui restait de sa liquidalion avec M. de Rœdern. Ce fut une sorte de tourbillon qui dura douze mois. Calme au milieu de ce bruit , jugeant les autres sans en être jugé, essayant toutes choses, le mal et le bien, le jeu, Torgie, Tentretien décent , la discussion élevée , pour avoir Texpcrience de tous les caractères et de toutes les positions; gastronome, débauché, prodigue, mais par système plutôt que par instinct, Saint-Simon vécut en un an cinquante années ; il se précipita dans la vie au lieu d'y marcher, afin d'acquérir avant le temps la science du vieillard ; il usa et abusa de tout , pour pouvoir faire, un jour, tout entrer dans ses calculs ; il s'inocula les maladies du siècle , afin d'en fixer plus tard la physiologie complète. C'était une vie purement expérimentale; la juger au point de vue ordinaire eût été folie.

< Si je vois un homme , disait-il , qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale fréquenter les maisons de jeu et de

débauche , ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue , je dirai : Voilà un homme qui se perd : il n'est pas heureusement né ; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique ; si le but

de 868 recherches est de rectifier la ligne de dé* marcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises; s'il s'efforce de trouver les moyens de guérir ces maladies de Tintellîgence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu. I

Vertu on vice , Saint-Simon s'y ruina complètement , et alors , au lieu de pouvoir trancher du Mécène vis-à-vis de la science , ce fut au tour de la science de Taider et de venir à son secours. Elle s'y prit moins magnifiquement que lui , car elle destinait le philosophe à une dernière expérience , celle du besoin et de la misère. Pressentant cette épreuve du besoin, Saint-Simon avait déjà jeté le plan d'une rémunération populaire pour les savants et les hommes de génie , dans ses Lettres dun habitant de Genève à ses contemporctins y morceau bizarre qui trahissait le tour de ses idées, «c Ouvrez, disait-il, i ouvrez une souscription devant le tombeau de < Newton , souscrivez tous indistinctement pour la c somme que vous voudrez. — Que chaque sous- « cripteur nomme trois mathématiciens, trois phyf siciens, trois chimistes, trois physiologistes, trois c littérateurs, trois peintres , trois musiciens. —

< Renouvelez tous les ans la souscriiytion ; partagez * le produit de la souscription entre les trois matbé- « maliciens , les trois physiciens, etc., qui auront

< obtenu le plus de voix. — Les hommes de génie I jouiront alors d*une récompense digne d'eux et « de vous. I

Tel éiait le thème. Le développant dans une série de lettres , Saint-Simon partageait Thunianité en trois grandes catégories, cherchant à prouver à toutes, et avec des arguments appropriés à chacune, Texcellence de sa mélhode de rémunération ; puis il étahlitssâit la formule suivante : le pouvoir spirituel entre les mains des savants ; le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires ; le pouvoir de nommer les individus appelés à remplir les fonctions de grands chefs de Thumanilé entre les mains de tout k monde : pour salaire aux gouvernants , la considération. — Tout ceci , on le voit, a peu de valeur ; e'est do Plaion et du Morus à Téiat d'amalgame ; c'est un rêve après mille rêves, une innocente utopie qui se termine par une prosopopée : c Rome « renoncera à la prétention d'être le chef-lieu de (mon Église ; le pape, les cardinaux, les évéques et t les prêtres cesseront de parler en mon nom, etc.» Le seul fait qui résulte de cet opuscule , c'est la tendance du tbéosophe, déjà fortement accusée. Cette tendance se caractérisa mieux par la suite, lorsque ses travaux de philosophie et d*économie industrielle

semblèrent appeler la religion comme lear dernier corollaire.

Mais d'^aatres ouvrages devaient jalonner cette route. Le premier fut une réponse h un programme de Napoléon. Napoléon avait dità Tlostitut : c Ren- « dez-raor compte des progrès de la science depuis « i 789 ; diies-moi quel est son état naturel et quels i sont les moyens à employer pour lui faire faire

< des progrès. * Â cette question , Saint-Simon avait répondu d'abord par son Introduction aux tratauœ scientifiques du xix® siècle y vaste élude qu'il se sentit lui-même incapable d'aborder, et qu'il réduisit à des proportions plus académiques dans ses Lettres au bureau des longitudes. Là , comme on le pense, il n'accepta le programme de rinsthut que comme prétexte et comme cadre. Au lieu' d'y recevoir l'impulsion , il la donnait ; au lieu de régler le passé , il arrangeait l'avenir ; il faisait de la prophétie quand on lui demandait de la statistique. La pengée fondamentale du travail était toujours de pousser les savants vers une œuvre de réorganisation. Il disait : i Depuis le \^ siècle jusqu'à ce jour, l'in- 4 stitution qui unissait les nations européennes, qui (mettait un frein à l'ambition des peuples et des

< rois, s'est successivement affaiblie ; elle est com-

< pléiemenl détruite aujourd'hui, et une guerre « générale , une guerre effroyable , une guerre qui t s'avance comme devant dévorer toute la popula*

< tion européenne, existe depuis vingt ans et a * moissonné- plusieurs millions d'hommes. Vous seuls f pouvez réorganiser la société européenne. Le c temps presse , le sang coule ; hâtez-vous de pro-

< noncer. > Gomme gage d'union et de progrès , Saint-Simon concluait en demandant une sorte de magistrature intellectuelle , magistrature d'où est issue , comme dérivation logique , la hiérarchie des capacités , base de la famille saintsimonienne.

Ce travail n'est pas le seul qu^ait laissé Saint- Simon sur ces matières philosophiques. Les Lettres sur V Encyclopédie y les Mémoires sur la gravitation et sur la Science de rhomme^ se rapportent à cette époque et à cette série d'études.

Pendant que le réformateur poursuivait ainsi une tâche pénible et méconnue , de grands événements politiques agitaient la France et l'Europe. La restauration venait d'arriver, et avec elle se manifestait un retour vers les noms d'une importance historique. Saint-Simon , pauvre alors, vivant de secours, et simple copiste au mont-de-piélé , à raison de mille francs par an , eût sans doute été admis aux faveurs de la cour nouvelle , si la direction étrange <le ses idées n'eût éloigné de lui toutes les offres et toutes les avances (i). On ne fît rien, on ne pouvait rien faire

(1) Le seul homme qui vint alors au secours de Saint-Simon (fuiic manière efficace est un nommé Biard, autrefois sou employé. Cet ami dévoué obligea le philosophe à quitter sa place an moul-de-

pour un novateur pareil; il resta complètement oublié. Aussi , à peu d'années de là , en 1819 , publia- i-il une brochure sous le titre de : Parabole, dans laquelle les susceptibilités du grand seigneur froissé se laissent apercevoir. Rien de plus hardi , de plus bizarre, et de plus vrai au fond que ce pamphlet, expression d'une rancune plutôt que d'un système.

< Nous supposons, y est- il dit, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers poètes, etc., etc. (suit la nomencimure)^ en lout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

(Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs , ceux qui donnent les produits les plus imposants, ceux qui dirigent les travaux les plus uiiles à la nation , et qui la rendent productive dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française ; ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays , ceux qui lui procurent le plus de gloire , qui hâtent le plus sa civilisation et sa prospérité. 11 faudrait à la France au moins une génération entière pour repousser ce malheur ; car les hommes qui se

piélé, comme iiulifjnc de lui, le recnetUit dans sa maison, pourvut des lors à ses besoins et ût même imprimer à ses Trais les premiers ouvrages de son hôle.

distingoent dans les travaux d'une utilité positiye , sont de véritables anomalies , et la nature n*est pas prodigue d'anomalies , surtout de cette espèce.

c Passo«is aune autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences , dans les beaux-arts , et dans les arts et métiers; mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour. Monsieur» frère du roi , monseigneur le duc d'Angoulême , monseigneur le duc de Berry, monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le doc de Bourbon , madame la duchesse d'Ângouléme , madame la du-

chesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans , madame la duchesse de Bourbon et Mademoiselle de Condé.

« Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne , tous les ministres d'État , tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux , tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands vicaires et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela , les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

c Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce cp'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais celle perte de trenlc mille individus, réputés les plus importants de l'État, ne leur causerait de chagrina que sous un

SAINT'SIXONIENS. tll

rapport purement sentimental, car il n'en rcsullerail aucun mal pour TÉtat.

f D'abord par la raison qu'il serait très-facile de remplir les places qui seraient derenucs vacantes. Il existe nn grand nombre de Français en éiat d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur ; beaucoup sont capables d'accaparer les places des princes tout aussi convenablement que monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc d'Orléans , etc.

« Les antichambres du château sont pleines de coariîsans , prêts à occuper les places des grands officiers de la couronne ; Farmée possède une grahde quantité de militaires aussi bons capitaines que nos maréchaux actuels. Que de commis valent nos

ministres d'État ! Que d'administrateurs plus en état de bien gérer les affaires des départements que les préfets et sous-préfets présentement en activité ! Que d'avocats aussi bons jurisconsultes que nos juges ! Que de curés aussi capables que nos cardinaux , que nos archevêques, que nos évêqnes , que nos grands vicaires et que nos chanoines 1 Quant aux dix mille propriétaires , leurs héritiers n'auraient besoin d'anciiQ apprentissage pour faire les honneurs de leurs alons aussi bien qu'eux, t

Cette moquerie , si douce et si fine , fut prise en maaviite part. Les grands noms mis en seèue , et

troavés légers auprès des noms industriels et scientifiques , ne passèrent pas condamnation immédiate, et voulurent qu'un procès criminel décidât de leur importance, sociale. Ce fut étrange de voir alors le comte de Saint-Simon , le petit-fils du grand seigneur de la cour de Louis XIV, venir se défendre , devant des juges, d'à voir avancé que la mortdu comte d'Artois et celle du duc d'Angoulême feraient moins de vide en France que celle d'un habile manufacturier. Singulier procès dont un acquittement ne fit qu'accroître le scandale !

Du reste , cette Parabole , que nous venons de citer, ne fut aux yeux de Saint-Simon qu*une boutade spirituelle^ dont ses disciples ont toujours contesté l'à-propos et la valeur. Il acheva, vers ce temps, des travaux plus graves et plus complets : La Réorganisation de la société européenne, V Industrie, V Organisateur, le Politique, le Système industriel, le Catéchisme des industriels ^ les Opinions littéraires y philosophiques et industrielles. La publication de ces divers ouvrages, d'un débit difficile, n'eut lieu

qu'à la suite de démarches humiliantes et longues. Obscur alors , Saint-Simon se voyait presque toujours obligé d'aller quêier, de porte en porte , l'aumône d'un éditeur. Ces peines ne furent pas les seules. Plus d'une fois l'unique héritier d'un des plus beaux noms de France se vit réduit à l'ordinaire du pain et de l'eau ; plus d'une fois il se passa de feu

l'hiver pour arriver, à l'aide de privations personnelles , aux honneurs d'one coûteuse el ingrate publicité. Toutes ces douleurs , le philosophe les avait prévues : il ne recula devant aucune d'elles. Un jour pourtant , un seul jour, la tristesse le vainquit, el il chercha danslesuicide un abri contre la privation (f). Mais la balle n'ayant atteint aucune des parties organiques , il en fut quitte pour la perte d'un œil. S'il était mort de son fait , son autorité à venir en restait singulièrement compromise. D'ailleurs le com> plément de sa doctrine eût manqué à ses disciples ; le Nouveau Christianisme n'existait pas. Il survécut donc , valétudinaire et déiiguré.

On a vu Saint-Simon débuter par l'expérience personnelle pour arriver à l'enseignement par la voie de la presse , et d'homme du monde devenir ainsi publicisle. Voici maintenant qu'il quitte l'une et l'autre méthode pour le rôle d'évangéliste et de prophète. 11 déserte la pratique et la polémique pour

(1) Biard étant mort, Saint-Simon resta sans ressources. Voici oe qu^il a écrit clans ses Mémoires inédits sur cet instant de détresse :

« Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de Tcau ; je « traTaille sans feu et j''ai vendu jusqu^à mes liabits pour fiMir-

nir « aux frais des copies de mon travail. C^est la passion de la science « et du honlieiir public ; c^est le désir de trouver un moyen de « terminer, d^une manière douce, reflTroyable crise dans laquelle « toule la société européenne se trouve plongée , qui m'ont fait « tomber dans cet état de détresse. Ainsi c^est sans rougir que je « peux faire Paveu de ma misère et demander les secours néces- « saires pour me mettre en état de continuer mon oeuvre. »

recourir à la chaire : c En ailaquant le sysième reli- 4 gieux du moyen âge, disait-il à M. Oltnde Rodri- « guea aTant de mourir, on n*a réellemenl prouvé c qu*une chose : c'est qu il n'est plus en harmonie c avec les progrès des sciences positives ; mais on a

< tort d'en conclure que le sysième religieux devait c disparaître en entier , il doit seulement se mettre c d'accord avec les progrès des sciences. > Puis il ajoutait par une sorie de retour vers la réalité : < La

< dernière partie de nos travaux sera peut-être mal c comprise. »

Cette dernière partie des travaux de Saint-Simon, c'est le Nouveau Christianisme.

On a tant parlé de ce morceau, on Ta exalté avec tant d'affectation , qu'il nous semble utile de ramener les choses dans le vrai. La pensée de Saint- Simon , dans son évangile contemporain , n'est ni saillante ni neuve. 11 s'agit toujours d'un plan de réforme religieuse , basée sur cet argument à Tnsage des schismatiques de toutes les époques , depuis Ârius jusqu'à M. l'abbé Châtel, en pas-

sant par Luther : que le christianisme a été détourné de ses voies, et que la profanation est aujourd'hui flagrante dans toutes les Églises. L'auteur, après une foule d'autres, commence par établir une distinction entre la parole divine et la parole humaine, entre les révélations et les commentaires , entre le texte et la glose ; puis , ces prémisses posées, il en conclut que

It; chrislianisme , progressif de sa nature , n'aurait pas dû s^enchainer dans des liens canoniques; et qo'aa contraire, recevant autant d'impulsion qu'il en donnait , agissant sur le siècle comme le siècle agissait sur lui, il aurait dû se modifier suivant les moeurs, suivant le pays, suivant les peuples, suivant les âges , et ne conserver d'éternel que cette parole évidemment divine : «Aimez-vous les uns les autres, i Le Christ n^avait pas dit autrement.

Quand il arrive au développement de son idée , Saint-Simon rencontre sa plus belle formule , qui a lous les caractères d'une vérité hors d'atteinte. Du grand principe : Aimez-vous les uns les autres , il tire la conséquence* suivante : i La religion doit

< diriger la société vers le grand but de Taméliora-

< tion la plus rapide possible du sort de la classe

< la plus nombreuse et la plus pauvre (i). i Tout est là, selon le mattre. Unité religieuse, infaillibilité sacerdotale , durée du culte , moralité , influence du dogme. C'est le nouveau christianisme en trois lignes. S'agit-il en effet de trouver les prêtres du culte régénéré? Il va sans dire que ces prêtres seront forcément et natu-

rellement les hommes les plus capables de contribuer , par leurs travaux , à l'ac-

(1) La différence qai existe entre la tendance chrétienne et celle de Sainl-Simon, toutes les deux préoccupées du sort des pauvres, c^est que la première conclut à Tabnégalion et à la privation, la seconde i la satisfaction et à la jooissanoe.

croissemeni du bien-être de la classe la plus nombreuse el la plus pauvre. Seulement il resle à régler le choix et la hiérarchie des hommes les plus capables. Sur ce point , Saint-Simon n'avait rien fixé , rien prévu ; il posait sa doctrine à Tétat purement spéculatif. Dans la pratique , Torganisation hiérarchique des plus capables a été une difBculté presque insoluble. Saint-Simon tournait la difficulté «ans Taborder ; il faisait de la poésie et non de la logique, quand il chantait un hymne aux puissants, aux philosophes, aux savants, aux artistes en tout genre, pour qu'ils se missent à la té(e du culte régénéré, pour qu'ils le rendissent majestueux et beau , pour qu'ils le relevassent au moyen de tous les prestiges et de toutes les magnificences. Cette théorie péchait par les deux bases, car il fallait, tout à la fois que les privilégiés du génie voulussent commander , et que les autres se résignassent à obéir.

Si celle organisation indécise et vaporeuse laisse beaucoup à désirer , en revanche , toute la partie critique du Nouveau Chrislianisme est un travail d'une étude profonde et d'un beau caractère. S'atlaquant d'abord au catholicisme, Saint-Simon accuse le pape el son Église d'hérésie sur trois chefs: 1^ L'enseignement vicieux des laïques ; 2*^ la mauvaise direction donnée aux études

des séminaristes, et , par suite , l'ignorance el l'incapacité religieuse des desservants du culte ; 3<^ l'autorisation occulte

OU patente accordée à deux in8titation8 diamétralement opposées à Fesprit du christianisme, celles de rinquisition et des jésuites : trois erreurs , trois hérésies capitales du catholicisme , destructives du principe fondamental de la révélation chrétienne : c Aimez-vous les uns les autres ; » trois obstacles dirimanis à Tamélioralion du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Si le pape est hérétique, Luther ne Test pas moins. Luther, aux yeux de Saint-Simon, est hérétique au premier chef, pour avoir, quand il était maître de sa formdle , quand il avait table rase devant lui, proclamé une morale très-inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans Tétat actuel de leur civilisation ; il Test encore pour n'avoir pas, comme Jésus le disait , organisé Tespèce humaiifè dans Tintérét de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Au second chef, Luther esthérécique pour avoir adopté un mauvais culte, pour n'avoir point appelé, au secours de sa réforme, tous les arts qui charment la vie , la poésie , la musique , la sculpture ; pour avoir prosaîsé les sentiments chrétiens ; pour s'être privé de Tillusion sensuelle, de Témotion scénique, que le catholicisme avait si bien mises en jeu. Enfin, Luther est hérétique au troisième chef, parce qu'il ordonne de lire et de ne lire que la Bible , lecture exclusive, immorale souvent, féconde en révélations sur les turpitudes humaines , nommant de ces vices

doni Texistence même devrait être ignorée, lecture trop métapliysique d'ailleurs, et qui n'est pas Tune des causes les moins actives du dévergondage nébuleux des philosopliies allemandes. Donc, sur trois chefs , Luther est hérétique comme le pape Ta été sur d'autres chefs. L'un et l'autre ont dévié du grand axiome religieux, du but essentiel de toute loi et de tout dogme : l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Pour rétablir le christianisme dans ses voies , il fallait , toujours suivant Saint-Simon , *lui restituer un côté sensuel dont l'absence le frappe de stérilité dans son action sociale. Le mot de Jésus-Christ : Mon royaume fCesl pas de ce monde, mal compris et plus mal appliqué, avait déterminé, dans la religion romaine , une lutte éternelle et opiniâtre entre ia matière et l'intelligence, le corps et l'esprit. Cette lutte devait cesser ; le culte nouveau devait se produire comme un fait à la fois social et religieux , c'est-à-dire sensuel et spirituel.

Voilà ce qu'est je Nouveau Christianisme , dans lequel l'auteur a mérité qu'on dit de lui ce qu'il disait de Luther : Il a bien criUquéf mais pauvrement dociriné. De cet opuscule ont découlé , pour les disciples de Saint-Simon, d'abord les deux ou trois épigraphes de la foi nouvelle, puis l'appel aux capacités pour qu'elles eussent à concourir au grand

(Buvre de la rénovation religieuse et sociale ; puis encore cet apostolat, tout de persuasion et d'amour, cette nouyelle communion de martyrs à laquelle il n*a manqué que des bourreaux plus farouches ; enfin le principe vieux, mais oublié, de Taffeclion fra-

ternelle entre les hommes, base de la nouvelle organisation sociale qui devra remplacer la force militaire par Tunion pacifique , dissoudre Tarmée pour enrégimenter les travailleurs.

c Jésus-Christ a préparé la fraternité universelle, dirent les successeurs du philosophe ; Saint-Simon la réalise. L'Église vraiment universelle va paraître : le règne de César cesse. L'Église universelle gouverne le temporel comme le spirituel , le for extérieur comme le for intérieur. La science est sainte, rinduslrie est sainte. Des prêtres , des savants, des industriels , voilà toute la société. Les chefs des prêtres, les chefs des savants , les chefs des industriels, voilà tout le gouvernement. Et tout bien est bien d* Église , et toute profession est une fonction religieuse, un grade dans la hiérarchie sociale. —

A CHACUN SELON SA CAPACITÉ ; A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES OEUVRES

A côté du texte de Saint-Simon, telle est la glose sainl-simonienne.

Quand Saint-Simon eut écrit son Nouveau Christianisme, sa santé alla dépérissant chaque jour. Réduit à vivre d'emprunts , en proie au besoin et

accablé de dettes , il n'en conservait pas moins on calme et unesérénilé inaltérables. En 1825, le mal redoubla ; pendant deux mois il ne vécut que d'eau et de bouillon. Le corps s'en allait, mais la tète n'avait rien perdu de son activité. Malgré ses souffrances , Saint-Simon s'occupait alors de la fondation d'un jour-

nal qui devait continuer ses doctrines, et, prêchant son œuvre, la suivre dans ses développements. Ce journal était le Producteur que le moribond n'eut pas même la joie de saluer comme le vieillard du cantique. Le 19 mai, il mourut dans les bras de quelques disciples, entre autres M. Auguste Comte et M. Olinde!*Rodrigues.

On n'aurait rien su des détails de cette mort, si quelques témoins ne les eussent plus tard révélés. Leur pieuse affection n'a pas , on doit le croire , rapetissé le héros. Peut-être même a-t-on eu le soin de le draper pour mourir. Voici, au surplus ce qu'ils racontent. Saint-Simon, sentant la vie le fuir, rassembla autour de son lit les confidents de ses pensées, et leur dit :

t Depuis douzejours, je m'occupe, mes amis, delà combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise (h Producteur); depuis trois heures, malgré mes souffrances , je cherche à vous faire le résumé de ma pensée. Vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un ira-

mense résultat... La poire est mûre; vous pouvez la cueillir. La derbière partie de mes travaux > le Nouveau ChrùtianisfMy ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux de vait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé : la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne •fait que se transformer... Rodrigues, ne Toubliez pas! et souvenez- vous que, pour faire de grandes choses, il faut élre passionné... Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. I

Il se fit alors quelques minutes de silence, après lesquelles Tagonisant ajouta :

c Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : Tavenir est à nous. >

Ces mots dits , il porta la main à sa tète, et mourut.

Ainsi, pour résumer Saint-Simon, il faut le voir sous trois aspects bien distincts : comme praticien, comme publiciste, comme réformateur religieux.

Comme praticien, il partit de ce fait, que le seul moyen de pousser la philosophie dans des voies pro-

gressives était de se livrer à des expériences successives et personnelles. Cherchant, combinant des actions étranges et inouïes , ou de nouvelles séries d'actions, il s'abandonna sciemment à beaucoup d'épreuves folles ; il fut extravagant selon le monde, bizarre, immoral , mal famé ; choses qui lui impor* talent peu ,, car il rêvait une moralité nouvelle. Voici comment il définit lui-même cette phase expérimentale :

c i<> Mener, pendant tout le cours de la vigueur de Page , la vie la plus originale et la plus active possihle.

i go Prendre connaissance, avec soin, de toutes les théories et de toutes les pratiques.

« 3^ Parcourir toutes les classes de la société ,se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé.

< 4^ Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets de ses actions pour les autres et pour soi, et établir

des principes sur ces résumés, i

Dans la seconde période de sa vfe , Saint-Simon récapitula , comme publiciste , les impressions qu'il avait acquises dans sa vie expérimentale ; il chercha à les rendre profitables et pratiques pour le monde

SAINT-SIMONIENS. iO»

industriel , scientifique et politique ; il essaya , par lambeaux, son système de doctrine et d'application générales, dont la synthèse ne devait se trouver que plus tard dans le Nouveau Christianisme , altique de son monument.

Enfin , comme révélateur religieux , il couronna ses travaux antérieurs , travaux incomplets et pré paraloires , par la théorie d'une civilisation toute chrétienne; il donna la formule qui résumait, suivant lui , le seul principe révélé de TÉvangile , le sea article de foi qui fût d'inspiration divine : c La reli- 4 gion doit diriger la société vers le grand but de i Pamélioration la plus rapide possible du sort de c la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; » sentence de paix et de fraternité , d'amour et d'u» nion, qui vaut, à elle seule , tout un code de morale ; loi sociale déjà pressentie par le philosophe dans les Lettres d'un habitant de Genève et dans la Parabole ; mieux accusée plus tard par la Réorganisation de la société européenne , et par ses autres ouvrages d'économie industrielle; mais articulée seulement d'une manière formelle dans le Nouveau Christia-nitme, ce testament de Saint-Simon.

410 SAINT'SIHONIENS.

Première éi^oqae.

LB raODDCTIOll.

Le Producteur, on vient de le voir, fut fondé sar le lit de mort de Saint-Simon. Légataire de la pensée du maître, M. Olinde Rodrigues chercha à s'associer quelques esprits sympathiques : il trouva alors, et successivement , MM. Bazard (qui signait Saint-Amandy, Enfantin, Cerclet, Bûchez, et d'autres encore , qui ne suivirent pas ou abandonnèrent à mi-chemin Tœuvre de propagande saint-simonienne. Le Producteur ne pouvait pas , ne devait pas être une chaire exclusive pour la religion encore au berceau. Les disciples que Saint-Simon avait laissés n'étaient ni assez nombreux , ni assez riches pour pouvoir repousser une rédaction et une organisation étrangères. Une société en commandite se forma pour la publication. d'une feuille destinée en grande partie à des articles de technologie et de statistique industrielles. L'intention des principaux coopéra teurs était bien de fonder une école, mais le plus grand nombre se bornait à exprimer des sentiments individuels et des opinions isolées.

SAINT-SIHONIEMS. 111

G*était d'ailleurs à une époque où Ton avaii à se défendre sur un autre terrain que celui des idées spéculatives. Gomme la réaction politique devenait chaque jour plus intolérante et plus oppressive , la résistance des sentiments et des intérêts s'organisait à Tombre du libéralisme. Cette formule , dont on a reconnu plus tard le vague et Timpuissance, régnait alors et passionnait les esprits. L'un des chefs futurs du sainl-simonisme, celui qui devait prêter à la doctrine Tappui d'une dialectique vraiment vigoureuse* M. Bazard, était lui-même un chef de carbonari échappé comme par miracle à cette échauiïourée de Colmar et de Béfort,

où Lafayette joua si bravement sa tête. Les forces vives de la France étaient alors tendues de ce côté.

Placés de la sorte entre deux camps acharnés , les disciples de Saint-Simon auraient été mal .venus à faire entendre une parole toute pacifique. Enseigner le dogme du maître, prêcher l'autorilé à une époque où Ton abusait de l'autorité, parler d'un christianisme nouveau à des populations que fatiguaient les prêtres, déployer le drapeau d'un schisme en face des susceptibilités orthodoxes du moment, c'eût été se Touer à une prédication stérile et dangereuse. Le Producteur tournai Fécueil. Il réserva pour des temps meilleurs la doctrine sociale et religieuse , et ne s'occupa que du développement industriel et scientifique de riiumanité , d'après la théorie de Saint-

IIS SAINT-SIHONIENS.

Siinoo. Des plumes exercées , des talents pleins de jeunesse, des hommes d'éliie, pannî lesquels nous ne citerons qu'Armand Carrel , restèrent alors associés^ pour la rédaction de la feuille , au petit noyau de saint-simoniens primitifs, et ie succès qu'elle obtint parmi les esprits sérieux , résulta en grande partie de ce concours 4'intelligehces élevées.

Bientôt pourtant, un changement survenu dans le format et dans le mode de publicité ramena h Producteur à son unité originaire. De journal hebdomadaire il devint recueil mensuel. Ceux qui Pavaient fondé, puis transformé, le soutinrent pendant quelque temps encore , après quoi il s'éclipsa un beau jour, faute de 5,000 fr. annuellement nécessaires pour le continuer. Les apôtres n'étaient pas opulents, et les mains qui jusque-là avaient fait les avances, étaient lasses de donner. Le Proâueteur mourut.

Dans sa courte existence, bien que retenu par des craintes de saisies judiciaires, il avait posé, en face du gouvernement le plus ombrageux, une foule de questions hardies et radicales. Il avait parlé de l'affranchissement de l'industrie, quand régnaient dans toute leur gloire les théories de M. de Mayrinbac et les tarifs de M. de Saint-Gricq ; il avait convié el excité à une œuvre d'organisation nouvelle les savanls, les artistes, les financiers, ces puissances indépendantes que l'on craignait tant alors. Le Pro-

SAIBT-8oH>|IIB!IS. «IS

àntlemr awiit fait plus encore : il avait prêché ruûoD et Foabli à Topinion dominante, et hasardé des mots de réforme sociale, précoces et audacieux. (Tétait beaucoup que de se déclarer neatre en temps de goerre, qae de se mettre entre deux armées qoi se battaient, an risqae de se voir frappé par Tune et par Tanire, et avec la certitude d^étre impuissant à les pacifier. Ce dévouement opini9itre, cette patience à éclairer les questions de Tordre industriel, que compromettaient alors les tendances exelusives delà statistique; cette persévérance désintéressée dans une œuvre calomniée et méconnue, tout cela caractérise et honore les jeunes philosophes pour qui le Produeleur fut une espèce de prologue à Tapostolat. Leur tâche était d'autant plus méritoire que le succès ne les servait ni en raison de leur talent, ni en raison de leurs sacrifices.

tnUAHBHBBT BB LA KOB TAKAHIie. UfOSITlOIl DB LA DOCTBIRB

Quand le Producteur fut mort, on put croire que le saint-simonisme avait fini en même temps que lui. La presse philosophique le crut; elle sonna,

avec le zèle ei la grâce d'une rivale, les funérailles de la doctrine nouvelle. Mais il en est de la parole répandue dans le monde comme de ces semences que le vent promène d'une zone à Tautre, qui traversent les mers dans le bec de Toiseau, et vont germer loin de Tarbre qui les vit mûrir. La publicité du Producteur avait eu un rayonnement borné, mais choisi; un petit nombre de lecteurs attentifs s'était mis peu à peu dans le courant d'idées de la doctrine, et avait senti à son unisson. Des sympathies réelles étaient acquises aux principes; le désir de voir les hommes, de les connaître, d'apprendre de leur bouche le complément de la philosophie saini-simonienne tourmentait quelques têtes plus enthousiastes que les autres. On s'écrivit, on s'aboucha. Des correspondances s'organisèrent ; des réunions eurent lieu ; des centres de propagation se formèrent sur divers points. On procéda même dès lors à un système d'affiliations suivies et nombreuses. Quoique les écrivains de l'école eussent été obligés de renoncer à la presse, comme influence périodique, ils s'en servirent, par intervalles, pour consigner leurs idées dans des brochures et dans des livres. Ces ouvrages n'étaient point un cours complet de la philosophie de Saint-Simon, seulement des thèmes industriels ou scientifiques, développés d'après la méthode et selon le critérium de la doctrine.

Bientôt aussi un enseignement oral »^ouvrit dans une salle, rue Taranne, et M. Bazard y poursuivit, dans une longue suite de conférences, V Exposition eomplèle de la foi sainl-simonienne.

Alors les initiations allèrent chaque jour en augmentant. L*éco1e se recruta surtout parmi les hommes qui se payent le moins de rêveries , parmi les élèves de Técole polytechnique, ce foyer des sciences positives. Cest à cette date qu*îl faut reporter les affiliations de MM. Carnot, Michel Chevalier, Fournel, Dugied, Barrault, Charles Duveyrier, Talabot, et quelques autres qui, avec MM. Bazard, Enfantin et Rodrigues, composèrent le noyau de penseurs qui devaient plus tard constituer ce que Ton nomma le grand collège.

L'enseignement de la rue Taranne fît faire un grand pas à la doctrine. Les matières se préparaient en commun par MM. Bazard et Enfantin ; ce dernier pressant toujours Taulre, éveillant les questions une à une, et les livrant ensuite à la déduction nerveuse, à la sagacité didactique de son collègue. Après avoir parcouru et réglé dans le Producteur la série des faits industriels, les esprits impulsifs de Técole expliquèrent, dans VEœposilion orale, les autres phénomènes de Taclivité humaine et dirent la loi qui devait féconder son avenir. Ce n'était plus alors une démonstration étroite et partielle ; c'était la science générale qui allait dérouler ses magnificences.

SA1>T-61HoN1ENS

La première partie de cette Exposiiiwi de la docirine ne contenait que fort peu d'indications or-^ ganiques. La critique y dominait le reste ; elle s*y était fait une large part. On y plaçait le vieux monde en présence du nouveau ; l*un sur la sellette, fautre sur

un fauteuil de juge. Dans un débat ainsi posé, on devine quel devait être le vaincu.

UExposilion commence par déplorer la situa* tion douloureuse dans laquelle se trouve placée la société européenne. La lutte et Tantagonisme sont partout ; la cohésion et la concorde ne sont nulle part. Tous les liens se relâchent; le regret et la crainte, la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse prévalent aussi bien dans les relations générales que dans les rapports individuels. Ce désordre, cette anarchie, se retrouvent dans la politique qui nous divise au nom du pouvoir et de la liberté; dans les sciences que rien ne lie entre elles ; dans rindustrie que dévore la lèpre de la concurrence ; dans les beaux-arts qui languissent , privés d'inspirations fécondes.

Quand VExponlion a ainsi caractérisé, à son point de vue , les sociétés modernes , elle convie rhumanité à une autre nature de rapports; elle indique aux mortels divisés c un lien d'a£fection , de c doctrine et d'activité, qui doit les unir, les faire i marcher en paix , avec ordre , avec amour , vers c une commune destinée, et donner à la société, au

< gli^e loî-méme, aa monde tooi entier, un caracc tère d'anion, de sagesse et de beauté. »

Pour arriver à la démonstration de ce fait, VEx» position procède par la méthode historique; elle ouvre le livre des traditions et fait voir comment rhumanité a marché vers Saint-Simon par les périodes d'égoîsme et d'athéisme ; elle formule et fonde son système social sur la science de Fespèce humaine ; elle y trouve la justification d'une tendance irrésistible vers Tassociation univer-

selle , puis elle cherche à deviner quel sera le père de cette race future, quelle sera la ville initiatrice du genre hu* main, la ville du progrès moderne, comme Tont été, aux temps anciens, Jérusalem, la Rome impériale et la Rome chrétienne.

Passant à d'autres intérêts, VExposilion constate par quel abus du fait Thomme a été jusqu'ici, toujours et partout , exploité par l'homme : elle proclame le droit nouveau : c A chacun suivant sa c capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres ; » droit qui est appelé à détrôner les privilèges de la conquête ei ,de la naissance. Personne désormais n'aura recours à la force, car la force n'est utile que pour imposer un abus. D où il suit que l'ancienne organisation, militaire et oisive, fera place à l'organisation active et pacifique des travailleurs, classés selon la hiérarchie.

De cet appel aux travailleurs conviés à un droit

nouveau , VEœposiiion arrive à l'examen de la loi constitutive de la propriété. Ici la doctrine tranche dans le vif de la richesse actuelle : Jésus a dit : c Plus c d'esclavage ! > Saint-Simon s'écrie : < Plus d'héri* f tage ! » Après quoi comme la nature, qui moissonne des hommes chaque jour , e:|ige un système quelconque de snccessibililé , V Exposition y pourvoit et adjuge aux chefs de la doctrine le retour de tous les biens , devenus ainsi à la fois communs et mainmortables , à la charge seule , pour le suprême collège, de faire élever les enfants dans une directiou professionnelle , de les doter , de les surveiller , de leur tenir lieu de père et d'héritage/

Des vues de législation assez étranges, des critiques générales ou minutieuses sur Tétai actuel des sciences4iumaine8, complètent cette première partie de V Exposition, La seconde partie

est plus sérieuse, plus travaillée : elle aborde, quoique toujours dans des termes mystérieux et emphatiques, les problèmes de l'organisation future. C'est là que M. Bazard posa les bases réelles de la doctrine qui allait passer à l'état de religion. Le dogme, la morale, le culte, s'y. trouvent sinon formulés nettement , du moins indiqués de telle sorte, que plus tard cet écrit put fournir une longue série de thèmes aux enseignements du Globe, aux prédications de la salle Taitbout , et aux orageux débats de la famille de la rueMonsigny. Quand M. Bazard mettait en ordre ce lumineux tra-

Taîl, 8Î nourri de faiu et crétudes , il ne se doulait pas que le texte en serait plus lard invoqué contre lui« qu'au bout de cette longue iraiie» épuisé autant qu'épouvanté du chemin parcouru, il trouverait son collègue Enfantin qui lui crierait : c Marche! > quand il eût, pour sa part, fait si volontiers une halte.

C'est , du reste, ici le moment , à la veille de la transformation retentissante que va subir le saintsimonisme , de résumer sa foi telle qu'elle résulte de VExpoHlion et des œuvres qui en sont la glose. H faut seulement laisser à l'écart , comme réservées , les questions qui, dans la suite, soulevèrent des tempêtes.

Commençons par la léte du système : Dieu.

Voici le Dieu saint-simonien dans une. première définition :

f Dieu est un, Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui; tout est lui. Dieu , l'être infini , universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et

comme matière, ou, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté.

L'homme, représentation finie de l'être infini, est, comme lui , dans son unité active, amour ; et dans les modes, dans les aspects de sa manifestation»

ISO SAINT-S1HoNIBN8.

esprit et matière, intelligence et force ^ sagesse et beauté, i

Plus tard M. Enfantin, pour aider les mémoires paresseuses, abrégea cette longue et confuse définition. Voici la sienne :

c Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui.

c Nul de nous n'est hors de lui, mais aucun de nous n'est en lui.

c Chacun de nous vit de sa vie , et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. »

On le voit : ces formules sont du panthéisme formel, sans scrupule et sans voiles.

Après Dieu le Messie.

Saint-Simon était ce Messie. Il ne relevait que de sa mission divine. Comme Jésus, il avait été envoyé pour annoncer au monde une doctrine, doctrine plus complète toutefois, plus sympathique que le christianisme.

< Le monde attendait un sauveur... Saint-Simon a paru.

i Moïse» Orphée, Numa ont organisé les travaux matériels.

i Jésus-Christ a organisé les travaux ^irituels.

I Saint-Simon a organisé les travaux religieux.

SAIMT-SIHONIBNS. ISt

< Donc Saint-Simon a résumé Moïse et Jésusc Christ.

c Moïse serait dans l'avenir le chef da cuite, Jésus-Christ le chef du dogme; Saint-Simon serait le chef de la religion, le pape. »

Pour échiircir tant soit peu ce mythe, cette fusion da travail matériel et du travail spirituel, absorbés TuD et l'autre dans le travail religieux, il faut avoir la clef de ce que Ton a nommé, dans l'école, le dualisme catholique, le combat de l'esprit contre la chair , de P intelligence contre la matière. Au lieu d'adopter celte division consacrée jusqu'alors, le saint-simonisme s'annonça comme devant Tannuler, l'heure étant venue. Ces deux principes, éléments d'une luite éternelle, au lieu de se combattre, allaient désormais se combiner, recevoir une impulsion harmonique, se sanctifier l'un et l'autre, et l'un par l'autre. Avant notre époque, cette cause de conflit, introduite dans les diverses religions régnantes, les avait rendues , disait ('école , vicieuses et incomplètes. Le principe du bien et du mal proclamé par la Genèse, les dieux bons ou mauvais du paganisme grec et du fétichisme asiatique, avaient amené ce dualisme interminable, cet antagonisme qui se résumaient, pour l'humanité, en révolte des sens contre la raison, révolte funeste, qui tenait l'âme et le corps dans un état d'irritation et d'hostilité constantes, et

ISâ SAINT-SIMONIENS.

qui, passant de Tordre idéal dans Tordre positif, réagissait sur les lois, sur les mœurs, sur les habitudes, sur Torganisaiion so-

ciale et politique ; créant ainsi, d'une part, les haines entre individus, de Tautre les guerres entre nations.

Donc il fallait, pour que Thumanité arrivât à la complète harmonie de ses fonctions , que la chair et la matière fussent réhabilitées. Il fallait faire justice, dans une loi nouvelle , de toutes les abobi* nations et de toutes les erreurs de la loi ancienne ; des supplices volontaires du faquir indou , comme des macérations et des jeûnes du cénobite chrétien. Lesdevises catholiques : c Mortifiez-vous ; abstenezc vous, I devises négatives et vieillies, devaient se retirer devant celle-ci : < Sanctifiez- vous dans le < travail et dans le plaisir. »

Ce dualisme , admis une fois comme élément et comme forme, avait dû se glisser jadis et se répandre, par des fissures imperceptibles , dans l'organisation entière de Thumanité , s'insinuer dans les mœurs et dans les institutions , dans les coutumes des peuples et dans Tesprit des gouvernements. Ainsi la distinction entre la chair et Tesprit avait conduit à reconnaître deux directions. Tune temporelle, l'autre spirituelle ; à proclamer deux maîtres, un empereur et un pape , chacun avec sa hiérarchie et ses attributions distinctes. Les paroles : < Mon royaume 4 n'est pas de ce monde. — Rendez à César ce qui

c est à César, et à Dieu ce qui esta Dieu, i avaient établi pour le christianisme cetle prémisse orageuse, dont les conséquences se révélaient dans une guerre de dix-huit cents ans entre le temporel et le spirituel.

Le saint -simonisme ne tolérait pas ce duel ; il n'admettait pas que l'humanité dût être ainsi à tout jamais violentée , lirée à droite par la chair, tirée à gauche pr Tesprit, ne sachant que

croire ou de ses instincts ou de ses idées ; il n'admettait pas ces deux forces rivales s'annulant dans le choc, ces deux glaives toujours prêts à se croiser, ces deux principes obligés de vivre ensemble et de lutter toujours. Le prêtre de Saint-Simon devait relier, d'après son expression , la chair et l'esprit , et sanctifier l'un par l'autre.

Celte sanctification, cette réhabilitation de la chair n'était formulée toutefois dans l'œuvre de M. Bazard que d'une manière implicite ; mais M. Enfantin sut la dégager du fond même de la démonstration et se servir de celte arme contre celui qui l'avait forgée. Quand plus tard la controverse se fut engagée, entre les saint-simoniens, sur les questions de morale , on argua, pour battre les dissidents , de cette partie du dogme, qui n'avait eu d'abord , et dans la pensée même du fondateur, qu'une signification politique. Ce qu'on voulait en effet , vers ce temps , avant que la famille de la rueMonsigny eût été organisée.

c'était la constitution de rauiorité, et la règle de la hiérarchie. On entendait prouver Futili té d*un cumul, la nécessité d'une fusion entre deux pouvoirs jusqu'alors tiraillés et distincts. On voulait dire : c II D*y a plus un empereur et un pape ; il y a un Pèrb. » On méditait un régime qu'à défaut d'autre nom on peut appeler théocratique.

Cette théocratie ou association, comme on voudra, divisait l'humanité en trois classes : savants, artistes et industriels , hiérarchiquement soumis aux premiers industriels, aux premiers savants, aux premiers artistes. Ces chefs devaient administrer les intérêts matériels et intellectuels de la société saint-simonienne ,

dans les voies et selon l'esprit de la formule du maîtres c L'amélioration du sort moral, physique c et intellectuel de la classe la plus nombreuse et c la plus pauvre, i Ils devaient le faire suivant le mode de répartition fixé par la deuxième formule : c À chacun suivant sa capacité ; à chaque capacité c suivant ses œuvres, i

Ainsi par la foi nouvelle et à Taide de ses organes, la cité, comme le département, comme l'État, comme l'humanité, devait marcher vers un but unique, but immense et fécond ! Mais de quelles lois allait-on s'inspirer pour conduire les hommes vers cette terre promise , théâtre de l'harmonie universelle? Quelle allait être la règle fixe et reconnue des nouveaux rapports de l'humanité ? Le droit romain et français

périssant en un jour , qu'allaiuon consacrer à sa place ? Aux époques criliques, comme le sont toutes celles que le monde a traversées jusqu'ici, Thumanité pouvait et devait se contenter des lois écrites ; mais une époque organique , Tépoque saint-simonienne, appelait la loi vivante.

€ La loi vivante (i), — c'est M. Bazard qui parle , ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors la loi , c^est l'homme ; toujours elle a un nom , et ce nom est celui de son auteur. Et d'abord celle qui domine toutes les autres, celle qui a fondé la société, c'est , selon les temps , ou la loi de Numa , ou la loi de Moïse , on celle du Christ, comme, dans l'avenir, ce sera celle de Saint-Simon. Bien loin alors que la société s'efforce de mettre dans l'ombre le législateur suprême dont l'amour prophétique lui a donné naissance , elle s'empare de son nom , elle l'incarne en elle; c'est par ce nom qu'elle est, et c'est en lui qu'elle se glorifie

d'être. Toutes les lois qui , dans la suite des temps, se produisent comme l'interprélation , le développement ou le perfectionnement de la loi révélatrice, deviennent également inséparables de leurs auteurs.

t C'est toujours le législateur qu'on aime ; c'est a lui qu^on obéit... Dans l'avenir, toute loi est la

(I) Bjepositian , tome H.

déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales , fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses. >

Voilà donc le prêtre , non-seulement chef spirituel et temporel , mais législateur et juge. Il sera plus encore. Il sera le manutenteur et le distribuleur de la fortune sociale : il la recevra par voie d'héritage, pour la rendre à chacun et à tons en instruments de travail. Ainsi tout sera concentré dans les mêmes mains ; action impulsive , action coercltive ; tout marchera dans une pensée et vers une fin unique. Il y aura des millions de bras, il n*y aura qu'une tête. Un homme résumera rhumanilé. Toute lumière viendra converger en cet homme pour rayonner ensuite, hors de lui , plus vive , plus féconde, plus pure. Gel homme , ce pontife , ce sera le plus fort, te plus sympathique, le plus générah^ êateur des êtres vivants ; il embrassera dans son amour et Tamour du prêtre de la science et Tamour du prêtre de Tindustrie ; il reliera socialement les théoriciens et les praticiens. C'est lui, la loi vivante,

qui, d'un coup d'oeil et par une sorte d'intuition , se posera à sa place et réglera ensuite l'échelle des vocations et des aptitudes, la hiérarchie des capacités, et le tarif des salaires; c'est lui qui sera

Fangle lumineux de la création nouvelle , qui , abreuvé de l'amour de tons , «'épandra en lorrenU d'amour ; lui qui donnera de l'unité au travail général par la direction harmonique de tou8 les Iravaux.

Telle fut la préface du saint-simonisme ; tel fut son enseignement public avant l'heure de la prati* que. Ces travaux préparatoires portaient l'empreinte d'une conviction lentement et solidement formée. Obscurs souvent , parfois déclamatoires , ils se présentaient enveloppés d'études si fortes , qu'ils devaient provoquer de la part des critiques une attitude d'estime et de réserve. La chose se passait d'ailleurs dans un petit cercle d'esprits élevés, sans retentissement extérieur, sans éclat, sans scandale. Vers le milieu de 1850, ce théâtre parut trop étroit aux saint-simoniens. Il leur fallait une scène plus vaste et plus orageuse : ils avaient soif des bravos , peut-être des sifflets de la foule : ils voulaient se produire, attirer à eux, convertir, grandir en puissance, se faire aimer, réunir toutes les pensées en une pensée commune ; enseigner au monde l'amour, riiarmonie et la paix. Ce fut alors que l'école devint une famille, puis une Église.

Troisième époque.

I.VBGiIIISATBUK. FIHIILB DR Là KDB aOHSIOHT. -^ LB GLOBB

PBBDIC&TIORS POBLIQUBS.

Le premier retour à une propagande ouverte fut la fondation d'un organe spécial du saint-simonisme. L Organisateur parut avec une périodicité hebdomadaire, et cette fois rien d'étranger à Técole n'eut accès dans la feuille qui luiservaitd'inlerprète. LOrganisaleur fut une chaire purement saint-simonienne.

La fondation de la hiérarchie remonte aussi à la même époque. Dans Tordre des dates , M. Olinde Rodrigues , le disciple direct de Saint-Simon , aurait dû être le premier pontife de la religion. Mais la loi hiérarchique n'admettait ni droit d'héritage , ni priorité d'avénemênt ; elle ne saluait, ne reconnaissait, n'acclamait (ce fut le mot consacré) que la capacité. MM. Enfantin et Bazard se posèrent donc , en leur qualité de membres les plus sympathiques et les plus capables , comme les chefs de la doctrine. On les accepta comme tels. En effet , nul n'avait qualité pour leur disputer la tiare : la date de leur initiation , leurs travaux longs et gratuits, leurs belles et savantes facultés, tout les

portait à ce poste, à l'exclusion d'autres prétendants.

On a beaucoup disserté , dans le temps , sur le mérite comparatif de MM. Bazard et Enfantin, on a cherché quelles étaient , en eux , les facultés analogues, quelles étaient les facultés dissemblables. Pour notre part , il nous a semblé que la nature d^ leur esprit excluait , chez ces deux hommes , la pensée d'une longue

association , d'une solidarité durable. M. Bazard, élevé à l'école de nos luttes politiques , ayant souffert par elles et pour elles , aimait encore , malgré lui et à son insu , la cause révolutionnaire qu'il avait défendue longtemps. Plus d'une fois , pour juger la théorie saint-simonienne , il se mit au point de vue du monde profane dont il eût aimé la louange et dont il redoutait le sarcasme. Bon logicien d'ailleurs , penseur infatigable , vulgarisateur habile comme peu le sont, M. Bazard trouvait , sur un ihème donné, tout ce qu'il renfermait de déductions et de développements. Il aimait , il caressait , il épuisait ces besognes partielles et de détail ; il se reposait volontiers quand elles étaient accomplies , demandait du loisir pour en embrasser d'autres , par fatigue peut-être , peut-être aussi par sage calcul.

M. Enfantin était d'une nature tout à fait opposée à celle-là. S'étant tenu constamment à l'écart de la politique courante , il n'y rattachait aucun souvenir

de sympathie ou de haine , il assistait , neutre ou

indifférent , à ses péripéiies les plus éclatantes ; il ne songeait au inonde que pour l*atlirer à ses propres convictions, et non pour s'occuper des siennes; il ne tenait à lui que par les points de contact avec Favenir saint -simonien. Sa tète était en travail constant de transformations expérimentales. On eût dit un laboratoire d'idées d'où elles sortaient brutes pour passer au laminoir de M. Bazard. L'un était plus manipulateur, l'autre plus invenieur. (iClui-ci écrivait mieux qu'il ne parlait; celui-là parlait mieux qu'il n'écrivait. M. Enfantin créait la pensée, M. Bazard trouvait la formule.

Si l'on voulait approfondir ce parallèle , il serait facile d'en faire résulter ce regret , que ces deux espritsoriginaux ne soient pas demeurés dans un poste où ils s'aidaient , où il se tempéraient l'un l'autre. M. Enfantin harcelant M. Bazard chaque jour, à toute heure , pour qu'à un théorème démontré succédât un théorème nouveau; leprovoquantà des hardiesses successives et infinies ; lui disant sans cesse < en avant , i quand celui-ci voulait attendre et voir ; M. Enfantin, frappant coup sur coup, sans réserve et sans mesure, était la personnification d'un monde nouveau, pressé d'arriver, pressé de jouir, pressé de régner et de sinsialler dans une place prise. M. Bazard, cherchant des biais, critiquant beaucoup et doctrinant peu, était l'organe d'un procédé transitoire, une voix de conciliation entre l'ordre rêvé et

SAINTSiihONlENS. tSt

Tordre ancien. M. Ënfaniin se tenaii sur la voîe de rimagination et de la théorie, M. Bazard dans celle delà logique et de la pratique; Tun devait s'adresser au sentiment, I autre à la raison. Que M. Bazard se retirât , et M. Enfantin, livré à lui-même, devenait trop téméraire; que M. Enfantin fil le premier .sa retraite, et M. Bazard restait sans force devant ses doutes et ses hésitations : ce n'était plus un chef d'Église, maisseuleînentun philosophe dans Tacceplion la plus étendue de ce mot.

Quelques germes de division que continssent ces deux esprits opposés, au jour de l'organisation de la hiérarchie , ils semblaient n'avoir qu'une tête et un cœur. On fonda le collège dans lequel entrèrent les initiés de la première et de la seconde époque , les hommes du Producteur et ceux de VOrganisaleur Plus lard , te siège de la doctrine fut transféré dans la rue Monsigny , où , à quelques mois de là , devait se grouper et s'installer la famille.

Ceci se passait à la veille de la révolution de juillet. Quand la victoire eut émancipé les idées et les affiches, les saint-simoniens en profitèrent pour se donner une publicité de rues. Un étrange manifeste, signé Bazard-Enfantin , vint se déployer hardiment sur les murs de Paris , ù côté d'une proclamation de Lafayette et d'un appel à la branche d'Orléans. Le ,peuple en rit , mais la chambre des députés , qui était alors disposée à s'effrayer de tout , porta gra-

vement TafTaire à sa barre. MM. Dupin et Mauguia signalèrent , du haut de la tribune , une secte qui prêchait la communauié des biens et la communauté des femmes ; imputations auxquelles MM. Bazard ec Enfantin crurent devoir répondre le 1" octobre i 830, ' Voici comment ils le faisaient dans une brochure adressée à ta chambre des députés. Aux formes, aux prétentions assez modérées de cet écrit, il est facile de voir qu'il provenait plutôt de Timpulsion de M. Bazard que de celle de son collègue.

< Oui, sans doute, les saint-simoniens professent, sur Tavenir de la propriété et sur l'avenir des femmes, des idées qui leur sont particulières et qui se ratta. cheni à des vues, toutes paniculières aussi et toutes nouvelles , sur la religion , sur le pouvoir , sur U liberté , et enfin sur tous les grands problèmes qui s'agitent aujourd'hui dans toute l'Europe d^uoe manière si désordonnée et si violente ; mais il s'en faut de beaucoup que ces idées soient celles qu'on leur attribue.

c Le système de communauté des biens s'entend universellement du partage égal entre tous les membres de la société, soit

du fonds lui-même de ta production , soit du fruit du travail de tous.

c Les saint-simoniens repoussent ce partage égal de la propriété , qui constituerait à leurs yeux une violence plus grande , une injustice plus révoltante

que le partage inégal qui s'est effectué primitivement par la force des armes, par la conquête.

< Car ils croient à rinégalité naturelle des hommes, et regardent cette inégalité comme la base même de ^association , comme la condition indispensable de Tordre social.

< Ils repoussent le système de la communauté des biens , car celte communauté serait une violation manifeste de la première de toutes les lois morales qu'ils ont reçu mission d'enseigner, et qui veut qu'à l'avenir chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres.

c Mais en vertu de cette loi , ils demandent l'abolition de tous les privilèges de naissance , sans exception , et par conséquent la deslruction de Ihéritage , le plus grand de ces privilèges, celui qui les comprend tous aujourd'hui, et dont l'effet est de laisser au hasard la répartition des privilèges sociaux, parmi le petit nombre de ceux qui veulent y prétendre, et de condamner la classe la plus nombreuse à la dépravation, à l'ignorance, à la misère.

c Us demandent que tous les instruments de travail, les terres et les capitaux qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières , soient exploités par association et hiérarchiquement de manière à ce que la tâche de chacun soit

l'expr«8sion de sa capacité , et sa richesse la mesure de ses oeuvres.

I Les saint-simoniens ne viennent porter atteinte à la constitution de la propriété , qu'en tant qu'elle consacre pour quelques-uns le privilège impie de l'oisiveté , c'est-à-dire de vivre du travail d'autrui ; qu'en tant qu'elle abandonne au hasard de la naissance le classement social des individus.

< Le christianisme a tiré les femmes de la servitude ; mais il les a condamnées pourtant à la subalternité , et partout, dans l'Europe chrétienne , nous les voyons encore frappées d'interdiction religieuse, politique et civile.

c Les saint - simoniens viennent annoncer leur affranchissement déGnitif, leur complète émancipation, mais sans prétendre pour cela abolir la sainte loi du mariage, proclamée par le christianisme; ils viennent, au contraire, pour accomplir cette loi, pour lui donner une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et h l'inviolabilité de l'union qu'elle consacre. '

c Ils demandent, comme les chrétiens, qu'an seul homme soit uni à une seule femme ; mais ils enseignent que l'épouse doit devenir l'égale de l'époux, et que, selon la grâce particulière que Dieu a dévolue à son sexe, elle doit lui être associée dans Texercice de la triple fonction du temple, de l'État et de la famille ; de manière à ce que l'individu social, qui jusqu'à ce jour, a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme.

« La religion de Saint-Simon ne vient que pour mettre fin à ce trafic honteux, à cette prostitution légale, qui, sous le nom de mariage, consacre sî fréquemment aujourd'hui Funion monstrueuse du dévouement et de Fégolsme, des lumières et de rignorance, de la jeunesse et de la décrépitude.

c Telles sont les idées les plus générales des saint-simoniens sur les changements qu'ils appellent dans la constitution de la propriété et dans la condition sociale des femmes. »

(]ette profession do foi, assez explicite, estTacte le plus net et le plus précis que nous^ ait légué le saintrsimonîsme. Cet acte est d'autant plus précieux qu'il établit, à cette date, sur quel terrain et dans quelles limites les deux chefs de Técole entendaient circonscrire leurs débats avec le monde extérieur.

Cependant TÉglise était constituée, et, qui plus est, elle prospérait. Des apports d'argent avaient eu lieu, les membres du collège ayant donné l'exemple; on commençait à pratiquer la mise en commun des biens après l'avoir professée. C'est dans cette période ascendante que le saint-simonisme crut utile d'avoir de nouveau une feuille à sa dévotion ; feuille dans laquelle l'enseignement oral serait résumé à côté de lu prédication écrite et quotidienne. Le Globe s'offrit par l'intermédiaire d'un de ses pro-

priéuires, M. Pierre Leroux («), écrivain d'un talent élevé. Un acie de cession eut lieu le 18 janvier 1851 , et les jours suivants le Globe parut avec le sous-titre de Journal de la doctrine de Sainl-Simon, laquelle était résumée ainsi sur la première page :

ASSOCIATION UNIVERSELLE

€ Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but Tamélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

« Tous les privilèges de naissance, sans exception, sont abolis.

« A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. »

Un vif élan de prosélytisme suivit Tapparition du 6r206e des saintssimoniens. Les imaginations inquiètes et curieuses, les têtes rêveuses et enthousiastes allèrent vers eux. La religion recruta des poètes, des

(1) H. Pierre Leroux el M. Jean Reynaud refu Aèrent , comme on le verra tont i IMictire , de suivre le saint-si monisme sor le terrain où H. Enfantin voulait Tentrainer. Ils comprirentdes premiers tous les dangers d^nne réalisation aventureuse , et se renfermèrent dès lors dans une adhésion partielle et philosophique.

philosophes, des artistes, des industriels. A cette date se rattachent une foule d'iniliations, celles de MM. Reynaud, Hoart, Emile Péreire; de MM"^ Bazard et Saint-Hilaire, et successivement, à quelque distance les unes des autres, celles de MM. I^ambert, Saint-Chéron, Guéroult, Gharlon, Gazeaux, Dugueit et plus tard encore, Stéphane Mony. Nous ne citons que les noms de quelque inté^ rêt. En revanche, la religion . fit alors une perte, celle de M. Eugène Rodrigues, néophyte enthousiaste, qui venait de fournir la preuve d'un talent véritable dans ses Lettres à Bums

sur la politique et la religion. Comme, vers ce temps, les initiés étaient devenus trop nombreux pour qu'ils pusseni tous forcer à la fois les portes du collège supérieur, on établit, en manière de noviciat, deux collèges pré* paratoires du troisième et du second degré, se déversant Pun dans l'autre, et formant ainsi des pépinières oà se pourvoyait le grand et suprême collège. Celte phase de succès se résuma par la constitution définitive de la famille, et par son installation dans la rue Monsigny. Ainsi l'association était introduite dans la viè bourgeoise. On avait fondé le ménage à frais communs, la famille en grand pour le monde, la famille en petit pour Saint-Simon ; un spécimen de l'homanité future.

Au dehors pourtant la religion faisait du bruit et presque du scandale. Diverses voies avaient été

TOME I

simultanément ouvertes à l'apostolat. Prédications, missions , brochures , polémique quotidienne , tout s'organisait pour la propagande. Sous la direction de MM. Hippolyté Carnot et Dugied, renseignement avait été ouvert dans quatre locaux différents : à la salle Taiibout , à TÂthénée , dans la rue Taranne et dans la rue Monsigny. D'hebdomadaires, les prédications étaient devenues quotidiennes ; on les appropriait à rinlelligence de l'auditoire ; on visait à les rendre vulgaires et simples pour les ouvriers, poétiques et animées pour les artistes , sévères et précises pour les savants. Des centres d'action avaient été fondés par les soins de M. Henri Fournel dans les douze arrondissements de Paris ; en-

fin, cinq églises départementales, à Toulouse, à Montpellier, à Lyon , à Metz, à Dijon, s'étaient déjà mises en rapport avec l'établissement métropolitain.

De son côté , le Globe agissait comme un levier infatigable sur une masse de lecteurs que la curiosité conduisait parfois à l'examen , le sarcasme k la réflexion. Au nombre des travaux remarquables qui parurent dans cette feuille, il faut citer une Économie politique de M. Enfantin , qui entrait dans les questions courantes, et, sans les prendre au point de vue exclusif et absolu de la doctrine, les ramenait à un petit nombre de combinaisons pratiques. Le chefsaint-simonien descendit même alors jusqu'à

proposer, dans ForganisalioD économique, quelques réformes transitoires.

Il commençait par poser ce principe :

€ La société ne se compose que d'oisifs et de trayailleurs ; la politique doit avoir pour but Tamélioration morale, physique et intellectuelle du sort des travailleurs, et la déchéance progressive des oisifs. Les moyens sont, quant aux oisifs , la destruction de tous les privilèges de la naissance, et, quant aux travailleurs, le classement selon les capacités et la rétribution selon les œuvres, i

Ceci établi , M. Enfantin consentait à ne pas exiger tout d'un coup la réalisation rigoureuse et complète de cette théorie. 11 admettait des procédés de transition ; il les indiquait, il les développait.

Parmi les réformes proposées par le chef saintsimonien , la plus décisive était Fabolition des successions collatérales, prolé-

gomène évident de Tabotition de Thériiage. La succession collatérale , avec ses fractionnements multiples, avec son cortège de procès, plus ruineux encore pour la société que poui les individus, la société collatérale à douze degrés surtout, était, selon M. Enfantin, une loi civile d'un mérite fort contestable, qu'on pouvait modifier sans que la succession en fût ébranlée autrement qu'à la surface. Il y avait utilité et convenance à discuter

si cette saccesùon , appliquée en tout ou en partie nu dégrèvement de rimpôt, ne serait pas d'un emploi social beaucoup plus fécond qu'elle ne Test aujourd'hui dans sa répartition chanceuse ; à discuter encore si le respect pour les privilèges pécuniaires de la famille doit s'élendre si loin que Ton préfère à rintérét de tous, le droit de quelques parents éloignés y inconnus au défunt , souvent ses ennemis « n'ayant pas , pour combattre des désirs impies et avides^ l'affection qui fait patienter un héritier direct, l'amour filial plus fort qu'une pensée de survivance. Ce retour au trésor public de successions fractionnées les aurait empêchées d'ajouter, comme elles le font souvent, quelques cent mille francs de plus à l'épargne d'un oisif, et les aurait rendues profitables à la masse des citoyens comme réduction des taxes.

C'était donc là^ d'après M. Enfantin, une perception toute faite, une rentrée facile et variable seulement, comme le chiffre de la mortalité annuelle. Que si l'on trouvait un inconvénient et une occasion d'abus à ce que le gouvernement recueillit , gérât, administrât , vendit des propriétés particulières , il était facile d'imposer tel droit progressif et presque équivalent sur les successions, en les frappant d'une manière d'autant plus lourde

qu'elles résulteraient d'une prétention plus lointaine. La conséquence de la même réforme , son complément obligé devait

ôtrc une forle augmentation de droits sur rhérilage au premier degré. Cet impôt sur les successions , si considérable qu'il fût, avait, aux yeux de M. Enfantin , des avantages précieux* Il devait prendre la fortune là où elle se trouve, au moment où elle change de mains , où elle se déplace, souvent pour arracher à une occupation productive des hommes qu'elle voue désormais à une oisiveté ou partielle ou complète.

Après avoir indiqué ce nouveau mode de percep* Uon, M. Enfantin aime à en suivre les résultats et à en indiquer les emplois les plus fructueux. Grâce à Tabolition des successions collatérales et à Taug* meniatioQ des droits de succession en ligne directe, on pouvait supprimer , toujours d'après lui, Timpôt sur le sel, la loterie et les contributions indirectes, ou bien encore employer le fonds commun qui proviendrait de cette source à des destinations productives, comme rétablissement d'écoles publiques, Tamélioration des voies de transport , Tembellissemeut des villes » la propagation des bons procédés agricoles, etc.

Sur un autre terrain , l'économie politique du Globe rendit, en diverses circonstances, des services essentiels à la cause de Témancipation industrielle , que plusieurs écoles avaient déjà chaudement et utilement poursuivie. Les questions de ramortissement, de l'emprunt, de la dette publique,

de rimpôt, dont la presse et les chambres étaient alors saisies, trouvèrent d'intelligents appréciateurs dans la feuille sainl-simonienne. Si toutes les solalions qu'elle présentait n^étaiei\t pas acceptables, toutes ses critiques étaient justes, armées de chiffres et de preuves. Nulle part la mobilisation de la propriété et rinsiitution des banques ne trouvèrent des promoteurs plus zélés. Une banque, pour M. Enfantin, n'était pas une caisse d'escompte choisissant et classant son papier ; c'était une société commanditaire de l'industrie, chargée de distribuer les instruments du travail , de la manière la plus favorable aux producteurs et à la production.

Â côté du chef de la doctrine , d'autres publicistes, d'autres savants suivaient diverses thèses politiques et industrielles. Déjà M. Stéphane Mony poussait l'industrie vers des voies nouvelles et progressives. Doué d'une patience admirable, il éclairait tout à la manière de Franklin , en s'élevant de la recherche des faits aux combinaisons théoriques. M. Emile Péreire préludait aussi à cette réputation d'économiste qu'il échangea depuis contre les fonctions d'industriel ; l'un des premiers il vengeait la statistique, souvent profanée ; il en refaisait la langue , il en réhabilitait l'emploi ; il lui rendait sa conscience de chiffres et sa loyauté de déductions (i).

(1) Le n^ni d« M. Stéphane Mony et celai de M. Emile Péreire le

SAINT-SIIIONIENS. «4S

D^autres espriu dislingnés fondaient ausai la poésie, Péloquence de la philosophie saint-sinioniennes. M. fiairrauU évoquait l'orientalisme avec ses formes pompeuses et allégoriques.

M. Michel Chevalier tonnait sur le monde en périodes si sonores , il lui pré« disait une ère si pleine de gloires et de magnificences ; il lui donnait un soleil si beau , des moissons si dorées, des fruits si savoureux, des populations si épanouies, tant de canaux et tant de chemins de fer , tant de richesses et tant d'échanges, de telles grandeurs , de telles voluptés, de telles harmonies, que les plus indifférents s'enivraient de ces rêves prestigieux, se laissaient bercer par ces contes fantastiques , qu'on eût dit détachés des mille contes de Shéhérazade. Les philosophes et les moralistes ne demeuraient point en arrière. MM. Leroux, Jean Reynaud , Charles Duveyrier, attaquaient avec autorité le cercle éternel dans lequel roulent les métaphysiques ancienne et moderne. Dieu et l'homme; ils expliquaient l'un et l'autre par la théorie saintsimonienne; ils discutaient la loi de la croyance, la loi de la hiérarchie ; ils expliquaient l'humanité et

rattachent A l*exécntion du premier chemin de fer qai ait réont en Fraooe les conditions d^art et de traction nécessaire poory popolariser cette merveilleose découverte. Nous voulons parler du chemin de fer de Saiot-Germain à Paris. Ce nVst li en réalité qn^un embryon, mais que de patience, que d^études u^a-t-il pas fallu pour le réaliter, dans oo pays où la routine a tant de force d^inertie I

son histoire, 8a perfectibilité iofiiiiet ^Si progression lente, mais sûre , vers un avenir toujonrs meilleur. Nobles et consolants travaax, qui ont en eox de quoi payer ceux qui les abordent, même quand ils demeurent infructueux et méconnus !

Cette période d'harmonie et d'union marqua , quoi qu'on ait pu dire, Tapogée du saint^simonisme. Quand, au premier déchirement intérieur, l'anarchie éclata entre ceux qui s'en étaient fait un argument contre le monde, quand on les vit mal gardés par leur doctrine contre les faiblesses vulgaires ; lorsqu'on un mot, la fraternité universelle eut brusquement déchiré son programme, il y eut, parmi les profanes, un indéfinissable sentiment de défiance et un temps d'arrêt dans le prosélytisme d'ordre supérieur. Ce qui survint ensuite , en fait de progressions et de conquêtes, résultait de l'élan primitif: c'était presque l'accomplissement d'une loi dynamique.

CHAPITRE II

(Suite.]

> »■ U VàBIUI. — KRBAITB •■ HMlUiORTàlir. — LB UVBB BOUVBàU.

Depui« longtemps, les deux chefs du sainUsîm<H nisme étaient travaillés par des pensées divergentes. H. Bazard, tout en consenunt à passer de Téta t d'école à celui d*Église, avait arrêté, dans son plan, de s'abstenir d'éclats immédiats. Il voulait que les théories eussent pénétré dans les esprits avant d'en venir k la pratique: il désirait convaincre et non enthousiasmer; il s'adressait aux hommes de discus-

8ÎoD et d'examen. M. Enfantin ne se résignait pas à cette préparation lente et chanceuse. De toutes les façons par lesquelles

on agit sur les organisations humaines, il savait que la plus prompte, la plus décisive , la plus triomphante , c'est Tengouement. Il comptait sur le cœur plus que sur Tesprit , sur le sentiment plus que sur la raison ; il voulait passionner les artistes et les poètes. Que lui importait sa petite famille, à lui qui rêvait la famille universelle, à lui qui comptait réaliser de son vivant une suprématie éclatante et complète , une royauté politique et religieuse ? Aussi, dès qu'il vit que M. Bazard ne pouvait plus , ne voulait plus se mettre à son pas , il résolut de le laisser en route et de continuer seul.

Par quels moyens il resta le maître dans ce conflit d'autorité, cela s'explique, cela se conçoit. M. Enfantin , demeuré seul , avait encore un rôle à jouer; M. Bazard n'en avait plus. Poussé jusquelà dans des voies hardies, ce dernier n'avait pas même la décision nécessaire pour se maintenir au point où on l'avait conduit. Il eût reculé sans doute ; et reculer en rase campagne quand on a contre soi le nombre, quand en n'a pour soi que l'audace, «'est être vaincu. M. Enfantin devait donc détrôner, absorber son collègue ; c'était dans Tordre.

La rupture éclata au sujet de deux questions capitales, laffranchissement du prolétaire et l'affran*

cbissemeiit de la femme. L'affranchissement dn prolélaire pouvait se poursaivre et s'avouer en face de Tunivers. Seulement, il venait se briser contre l'article 291 du Code pénal , et comme vers ce temps les sociétés populaires fatiguaient le gouvernement et la bourgeoisie, il était possible que le parquet prit raffranchissement du prolétaire en mauvaise part. M. Bazard recula devant

cette expérience hasardeuse. Quant à Taffranchissement de la femme, non-seulement il présentait des dangers plus grands encore, mais, en outre, il froissait M. Bazard dans une corde personnelle. Soit que M. Enfantin laissât à la moralité future une latitude peu édifiante, soit qu'il dit trop ce qu'il voulait faire ou qu'il ne le dit point assez , toujours est-il que son collègue ne voulut pas encourir la solidarité d'un scandale probable. Après de vives discussions , qui prirent un caractère récriminatoire, M. Bazard se retira, pro* fondement navré de la lutte, souffrant dans ses affections, triste, blessé au cœur, devant mourir à peu de mois de là. .

Alors une scission eut lieu. La famille de la rue Monsigny se sépara en deux camps , l'un aux couleurs de M. Enfantin , ayant foi en lui , quoi qu'il advint; l'autre dévoué à M. Bazard, et prêt à le suivre dans sa retraite. Le 19 et le 21 novembre 1831, survinrent deux réunions générales de la famille , épisodes caractéristiques dans la vie saini-

simooienoe. M. Bazard refusa d'y assister ; il se résignait , il s'avouait vaincu. Dans la première séance , M. Enfantin parla d'abord. Il développa la théorie qui le divisait de M. Bazard , l'appel à la femme , conviée au sacerdoce en même temps que l'homme , et à titre égal ; il déclara d'une façon solennelle que le sàint-simonîsme ayant comhattu énergiquement et rayé de son Évangile l'exploitation de l'homme par l'homme, on ne pouvait ni admettre ni tolérer davantage l'exploitation de la femme par l'homme. Le christianisme, suivant lui, avait émancipé la femme , mais lavait tenue dans la subalter* nité; lesaint-simonisme devait affranchir la femme, et la poser comme l'égale de l'homme.

< L'homme et la femme , voilà l'individu social , disait M. Enfantin ; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle : il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent , tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi k la femme n'est pas saint-simonien , et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompéience à la juger, i

Passant de là à la théorie du couple-prêtre , de l'individu social, homme et femme , M. Enfantin ajoutait :

c La mission du prêtre est de sentir également les deux natures , de régulariser et de développer les appétits sensuels et les appétits charnels. Sa mission est encore de faciliter Tunion des êtres à affections profondes en les garantissant de la violence des êtres à affections vives, et de faciliter également Tunion et la vie des êtres à affections vives , en les garantissant du mépris des êtres à affections profondes. >

Et plus loin :

c Qu^elle sera belle la mission du prêtre-social, homme et femme ! qu'elle sera féconde ! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de rintelligence, on modérera les appétits déréglés des sens ; tantôt, au contraire , il réveillera rintelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis; car il devra reconnaître tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de Tabandon et de la volupté. >

Jusque-là Tauditoire, bien que remué par des sentiments divers, avait écouté en silence ; mais, à cette dernière définition, M.

Pierre Leroux, ne se contint plus : c Vous exposez là, dit-il à M. Enc fantin, une doctrine que le collège a unanimec ment reponssée ; je suis venu ici pour vous le, c dire ; je vais me retirer. > \ quoi M. Enfantin répondit : c La preuve de la vérité de mes paroles,

LRft ISPOKMATICUBSC— «T. 1. 13

«50 SAINT-SmONIENS.

« VOUS la voyez. Voilà Thomme (et il montrait • M. Pierre Leroux) qui représente le mieux la 4 vertu, telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent ; < et, vous en êtes témoins, la vertu de cet homme c ne peut pas comprendre ce qu'il y a d'universel I dans mes paroles. •

Nous le croyons certes bien.

La discussion continua ainsi dans la première séance, mêlée de récriminations et de paroles trèsvives, et suivie de la retraite des dissidents, parmi lesquels figuraient MM. Leroux, Reynaud, Cazeaux, Péreire et autres. Mais dans la seconde séance, M. Enfantin ne souffrit plus le débat. Après avoir congédié les protestants d'une façon assez brutale, il s'adressa aux fidèles qui lui restaient, et leur rnootra le fauteuil de M. Bazard, resté vide à ses côtés, comme le symbole de l'appel à la femme. M. Rodrigués se leva après lui, et fit un autre appel, l'appel à l'argent, dont il voulait, disait-il, inaugurer la puissance morale. Ce jour-là, la hiérarchie se modifia une fois encore : M. Enfantin fut déclaré, par M. Olinde Rodrigues, l'homme le plus moral de son temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion nouvelle ; puis, avec le même sérieux , M. Olinde Rodrigues se dési-

gna lui*môme comme le père de l'industrie et le chef du cuite sâint-simonien.

L'aspect de la religion se modifia en même temps

que la hiérarchie. Oo laîtsa de eèté le dogme, travail favori de M. Bazard, pour se tourner vers les questions de eulte et de morale. On passa de la spéculation à la réalisation. La chair fut solennellement réhabilitée : on sanctifia le travail, on sanctifia la table, on sanctifia les passions sensuelles, le tout en se servant de termes assez lestes, car on attendait que la femme fût venue donner h la religion le code de la délicatesse et de la pudeur. Cet appela la femme, celte attente d'un Messie de Pautre «exe fut le long rêve de la dernière période saintsimonienne. On ne pouvait pas marcher sans elle ; on rinvoquaît chaque jour ; on la voyait partout. La femme manquant, Je couple sacerdotal demeurait incomplet ; la religion cheminait boiteuse. Aussi , pour décider cette révélation nouvelle , employat-on tous les moyens à Taide desquels on agit sur rimagination et sur les sens. L'hiver de 1B33 fut une longue fêle dans la rue Munsigny. La religion se couronna de roses, elle se révéla aux fumées du punch et aux bruyantes harmonies de Torchesire ; elle convia tout Paris k ses fêles , bien sûre que Paris ne lui rendrait pas ses politesses. A ces réunions parurent quelques' femmes élégantes, jeunes, gracieuses, jolies, qui dansaient pour danser, folâtraient pour folâtrer, le tout d'une façon mon daine, et sans entrevoir le côté profondément religieux de ees danses et de ces plaisirs. Le saint-

simonisine y consuma ses dernières ressources, sans que la femme répondu à son appel.

Pour soutenir ce luxe, pour solder ces bals, pour mellre le culte sur un pied qui fût à la hauteur des projets nouveaux, il fallait de Targent, beaucoup d'argent. Le 6/06e, distribué gratis, absorbait une somme annuelle fort importante, et les apports avaient diminué depuis la rupture. MM. Alexis Petit, H. t^'ournel, d'Ëichlal, Olivier, Rigaud, Toché, Barrault, et M. Enfantin luirmême s'étaient peu à peu dépouillés pour la religion. En caisse, il ne restait rien, ou peu de chose; les propriétés qui formaient le solde du fonds commun n'étaient pas facilement réalisables. Le budget^ au 51 juillet 183! • présentait une balance presque parfaite entre l'actif et le passif : les dons en argent étaient de 21 8,000 fr.; les dépenses faites de 250,000. On se serait trouvé en déûcit si une somme de 600,000 francs environ, en titres d'immeubles, ne fût pas demeurée libre.

Voilà quelle était la situation financière du saintsimonisme quand M. Olinde Rodrigue» lança son appel à l'argent, c Rotschild, Aguado, Lafitte, dit- « il, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que fl je viens entreprendre. Tous ils sont venus, après i la guerre, donner au vaincu le crédit nécessaire « pour satisfaire le vainqueur. Leur mission périt c et la mienne commence. On escompte à la bourse

< de Paris, de Londres et de Berlin, l'avenir polî- « tique et 6nancier de Tassociation des travailleurs.

< J'entreprends de fonder le crédit saînt-simonien. > Un acte fut en effet passé devant M* Lehon, qui constituait la société col-

lective Benjamin-Olinde Rodrigues et compagnie, sous l'autorisation et avec Taide de M. Enfantin. Des actions et des coupons d!aclions furent émis au capital nominal de 1,000 fr. et au capital réel de ^50 francs, donnant droit à une rente annuelle de 50 francs. La spéculation financière réussit mal , malgré les belles perspectives qu'elle présentait aux preneurs. IJn petit nombi^e d*actions se plaça dans le cercle limiié des partisans de la doctrine ; mais cette émission partielle fut plus nuisible qu'utile, ear on changeait en une affaire de calcul ce qui avait été jusqu'alors une affaire de dévouement. Ceux qui avaient tant donné au sainlsimonisme n'avaient pas spéculé sur leurs dons. Le mobile changeait : on s'adressait à la cupidité humaine ; elle fut plus lente à répoudre que ne l'avait été le désintéressement.

L'organisa lion du travail social ne fut guère plus heureuse. M. Stéphane Mony était demeuré fidèle à la fortune de M. Enfantin , plutôt par affection que par conviction. 11 espérait toujours que la lumière morale pénétrerait , d'un jour à l'autre , au sein de celle nuit de doutes , et il s'était dévoué , en attendant, à une mission qui eût réussi par lui,

si elle avait eu ta moindre chance de réussite. Quatre mille ouvriers avaient été affiliés : ils travaillaient dans des maisons spéciales pour le compte de la communauté religieuse. Ces essais avortèrent. Ici la certitude du bien-être matériel rendait les ouvriers nonchalanls; là des divisions intérieures se glissaient parmi eux , et il fallait intervenir pour faire respecter la hiérarchie. La masse des saintsimoniens avait augmenté sans doute ; Tappel au prolétaire avait attiré quelqueshommes indigents : on se prête à tous les essais quand on souffre. Mais pour les retenir , pour en

augmenter le nombre , il eût fallu que Faméliorâtion promise se réalisât ; autrement les prolétaires s'en allaient un à un. La seule formule intelligible pour ces ouvriers, c'était d'être mieux. Elle leur manqua bientôt. Ainsi des deux parts, ce fut un tort et une inconséq '.ence d'avoir déplacé l'action saint-simonienne, d'avoir tenté une réalisation qui devait échouer, et qui , en échouant, laissait le reste de la doctrine sous la prévention d'impuissance.

Cette époque fut d'ailleurs féconde en disgrâces de tout genre. Au moment où la salle Taitbout répandait son plus vif éclat oratoire, au fort des réconciliations publiques et des confessions de M"* Julie Fanfernaut , quand la mise en scène la plus raffinée donnait à ces réunions un imprévu que n'offrent plus nos théâtres , une brusque mesure de police

vint cbasser les fidèles du temple , et les mettre à la discrétion des baïonnettes municipales. D^aulres poursuites simultanées avaient lieu dans la maison de la rue de Monsigny, où la saisie des papiers de la famille forma la base de plusieurs interrogatoires et d^une instruction criminelle. Ce n'est pas tout encore ; des dissensions étaient survenues enire M. Enfantin et M. Olinde Rodrigues , au sujet de la question morale. M. Rodrigues accusait M. Enfantin de promiscuité religieuse , et disait : < J'ai c affirmé que , dans la famille sainl-simonienne , « tout enfanr devait pouvoir connaître son père. € M. Enfantin a exprimé le vœu que la femme fût « seule appelée à s'expliquer sur cette grave quesi tion. I Lè-dtessus il se sépara en appelant les fidèles à lui , comme au seul disciple et à T héritier direct de Saint-Simon. La brutalité de la rupture , son inopportunité à la veille de persécutions judiciaires , laissèrent la sortie de M. Rodrigues sans contre-coup.

Seulement, avec lui s'en allèrent les dernières ressources. Sa retraite discréditait l'emprunt dont il était le titulaire contractant ; et , au lieu d'opérer des placements nouveaux , il fallut désintéresser ça et U, sur les 82,000 francs d'actions réalisées, quelques porteurs de coupons, moins résignés et plus turbulents que les autres. Faute de fonds suf^ tisanls , le Globe mourut d'abord , puis les ateliers

se fermèrent ; enfin la famille de la rue Honsigny fui dissoute.

Alors une dernière transformation eut lieu. A Ménilmontanl , au point culminant de la côte, M. Enfantin avait , comme propriélé patrimoniale , une vaste maison et un fort beau jardin. Il résolut d'en faire le dernier asile de la famille , son lieu de refuge contre le monde. Là on pouvait s'inspirer dans le recueillement et dans la retraite , attendre la venue de la femme, si lente à répondre, pratiquer en petit l'association contemplative et partielle «jusqu'à ce que Theure eût sonné pour l'association uni* verselle et laborieuse. Quoiqu'il fût étrange , après une suite de prédications contre les oisifs , de se vouer ainsi ù la vie stérile de raiiacborèle, cet état nouveau et purement transitoire avait aussi, disaiton , son aspect saint-simonien. 11 s'agissait d'abolir la domesticité , en faisant participer les natures les plus fières à la tâche du prolétariat ; il s'agissait de former à une discipline presque conventuelle et à une vie continente , quarante jeunes moines chez lesquels la vie débordait ; il s'agissait enfin d'éprouver s'ils soutiendraient jusqu'au bout la gageure, ei s'ils seraient aussi forts contre les huées de la foule qu'ils l'avaient été contre les sarcasmes des beaux esprits. Dans un factum net , clair, incisif, inti-

tulé : A tous; m. Enfantin donnait la clef de celte ex|>érience : < J'ai voulu , disait-il , appeler la femme

€ et le prolétaire à une destinée nouvelle. > Puis il expliquait comment sa parole , semée dans Paris, y continuerait son travail mystérieux, et comment il n'y aurait bientôt plus d'autre politique que la charte d'avenir qu'il avait fondée.

A Ménilmonlant, tout s'organisa ainsi qu'il l'avait dit. Quarante nouveaux Moraves se cloîtrèrent dans ce jardin , le bouleversèrent dans tous les sens , taillèrent les arbres , bêchèrent et sablèrent, nivelèrent, arrosèrent, éraondèrenl, échenillèrent , se firent indistinctement et à tour de rôle chefs d'office, cuisiniers, sommeillers, échansons. On organisa le travail par catégories ; on fit des groupes de pelleteurs, ûe bi'ouetteurs, de remblayeurs^ et pour que la besogne fût moins rude, on l'accompagna d'hymnes composés par un membre de la communauté.

Plus lard, quand le public eut ses petites entrées dans le jardin, on lui offrit des concerts de cette musique locale , puis , par une insigne et dernière faveur , on l'admit au spectacle du diner du Père, comme à celui d'un souverain. Tout ceci se faisait d'ailleurs avec les formes voulues et en costume. L'uniforme était simple et coquet : justaucorps bleu à courtes basques , ceinture de cuir verni , casquette rouge , pantalon de coutil blanc , mouchoir noué en sautoir autour du cou, cheveux tombant sur les épaules, peignés et lissés avec soin , moustaches et barbe à l'orientale.

Nous ne voulons pas prendre au sérieux celle phase de lexis-lence saint-simonienne. L'inauguralion du coslume au bruit de la canonnade de Sainu Méry , la lutte entre la famille qui appelait les visiteurs et la police qui faisait croiser devant eus la baïonnette ; les harangues en plein air; les synodes au milieu du préau ; les épisodes sans nombre issus de la curiosité et de Tincrédulité populaires , tout cela formerait un tableau bouffon qui n'est ni dans nos idées, ni dans notre cadre. Il vaut mieux rechercher si y en dehors de cette vie extérieure, arrangée pour la foule, Ménil-montant n'a pas eu une autre existence de travail recueilli. Celte existence, aucun document public ne Ta révélée ; mais il nous a été donné de la suivre par la communication d'un manuscrit où sont déposées les idées écloses dans la retraite (t). Toute la métaphysique du saint-simonisme, son Catéchisme et sa Genèse , se trouvent dans cet écrit , résumé de plusieurs conférences de la famille et intitulé : Le livre nouveau («) .

Dans la première séance, M. Enfantin ayant à sa droite MM. Barrault, Michel Chevalier, Lambert et

(1) Noos devons la commanication de ce docoment à Tobligeance de notre ami Duveyrier et à celle de M«« Marie Talon, qni en est dépositaire.

(2) Les obucnrité qui peuvent se trouver dans les passafes qoi soivcnl ne sont pas de noire fait. Noos avons cherché à exposer aussi clairement qoe possible des choses que souvent, il faut Tavoner avec franchise, nous ne comprenions pas nous-mêmes.

d^Eichtal ; à sa gauche MM. Fournel , Charles Du- ▼eyrier et Talabot , voit dans cet ordre et dansées grovpes un fait vivant, un

catéchisme ouvert sur deux feuillets , divisés chacun en deux colonnes; d*unepart, MM. Fournel etBarraull, de Fautre, MM. Michel et Charles.

c Dans le premier, ajoute M. Enfantin, Tinitiation à la vie se traduit en verbe. C'est une formule et un langage, c'est la précision algébrique et le texte rimé, c'est le chiffre el la lettre, la métaphysique et la poétique , la grammaire et la prosodie

c Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien; c'est la conception du verbe, et toutefois, avec la conquête de l'algèbre ; c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz.

(Cette feuille , c'est l'encyclopédie scientifique.

f C'est la formule abstraite et concrèle de la vie.

• Dans l'autre feuillet l'enseignement se produit par une forme et une peinture. C'est le tracé géométrique, le plan, le dessin, l'image animée, colorée, mobile, qui doivent frapper l'homme des sens <ie l'acte , le praticien , le théurgien , l'artisan du coite.

c Ce feuillet, c'est l'hiéroglyphe égyptien , mais enrichi du mouvement et de la couleur.

160 SAIKT-SIHONIENS.

€ C/esl Tencyclopédie industrielle et Inesthétique

nouvelle.

< C'est la forme composée de la vie, comme l'autre feuillet en était la formule abstraite et conerète. 9

De celte définition du Catéchisme vivant, le Livre nouveau passe aux éléments qui constituent la science générale , et il la trouve dans la formule ei la forme que Descartes avait déjà combinées dans Tapplicaiionde la géométrie à Falgèbre, àquoiajou* tant la morale, on trouve le nouveau dogme ternaire qui se compose du seniimenif de la formule et de la forme, . .

Tel est le côté malhématiqoe du Catéchisme. Plus loin , en assignant une place à Falgèbre dans la vie morale, et en annonçant que Tépoque infinitésimale, indiquée par Leibnilz , a commencé, le Limentmveau ajoute :

. € Dieu , que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement chassé de leur sanctuaire, et qui, toujours, pourtant , y est demeuré découvert ou caché sous le nom de Tinfini, ou sous le voile trompeur des limites. Dieu y reparaîtra plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans Tart en paroles et hors de Part en symboles ; le savant le traduira en formules , et Tindustriel en formes limi-

tées; verbe de poésie et d'amour, il se manifestera par la musique et par Tarchiteclure ; inspirateur diyîn , il engendrera Talgorythmie et Testhétique ; parole du prêtre , il enfantera la science et Tindustrie, le dogme et le culte, i

Le Catéchisme saintrsimonien a aussi son côté grammatical. Le langage et la philosophie se cor-' respondant, à son sens, d'une manière rigoureuse, le Livre nouveau établit Tordre suivant :

Pour le théoricien, le substanlif.

Pour le praticien, Tadjectif.

Pour le prêtre, le verbe.

Après quoi le Livre entre , après Leibnitz, dans Texamen de la langue de Tavenir , et il trouve que la langue française est celle qui fournira le plus d'éléments à ce nouvel idiome, empreint d'un grand caractère d'universalité. Suit un long cours de philologie et de littérature , où tous les dialectes anciens et modernes sont passés en revue et appréciés au point de vue euphonique, comparés entre eux , analysés dans leurs élémenls. Nous avons hâte de passer là-dessus pour en venir à la partie essentielle du Livre nouveau y la Genèse du saint-simonisme.

Ici se révèle sous une nouvelle forme cette tendance de la doctrine à pacifier la chair et l'esprit , el à les sanctifier l'un par l'autre. La guerre entre les deux principes n^existe pas seulement dans la

politique et dans la morale , elle se retronve encore dans la science, et la science doit être pacifiée comme le sera la politique. Elle le sera, prétend le Litrb , parce que les hommes d'amour qui sentent égale* ment la théorie et la pratique , la science et Tindus^ trie, la réalité et Tapparence , imprimeront une foi vivante dans Tharmonie constamment progressive de Tesprit et de la chair , du temps et de Tespace , du nombre et de retendue, de la formule et de la forme, de la pensée et de Tacte, de Tunité et de la multiplicité , de ridentiié et de la différence, de Tobservation et de Fexpérimentation , du passé et de l'avenir , de Fautorité et de la liberté , du moi et du non-moi, deThomme et de la femme, de l'humanité et du monde.

A la suite de ce long détail de choses qui se meuvent aujourd'-hui dans des conditions de lutte et d'antagonisme, le Livre nouveau prend le ton épique, pour épancher sur le monde ses plus mystérieai trésors (i).

c Voici , dit -il , la Genèse nouvelle , historique et prophétique , annonçant ce qui est détruit et ee qui doit être créé , ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

(I) Noas aTOfks lieu de croire que la rédaction de cette ^pop^c bihliqne appartient i M. Michel Citeralier.

SAIMT-8IM05IIBNS. IHS

c Ëeoiitex!

c J'ai TU dans la nuit des temps anciens des choses menreillenses.

c La terre disait à Dieu , au sein daquel elic cireolait :

c — Le bien-aimé viendra- t-il bientôt ? >

c Dieu lai disait : < Je ne le susciterai pas c encore, car tu n*as pas un arbre à Tombre duquel c il repose; pas un animal dont la chair ou le lait le c nourrisse. L'atmosphère qui te sert de tunique c est brûlante.

c Qu*a8-tu à lui donner pour le réjouir ? Il cherche c des sources fraîches où il puisse se désaltérer, et c je ne vois que des flaques d'une eau bourbeuse c et amère. Où sont les champs et les trésors qui € feraient sa dot ? i

f Et la terre tournait.

f Elle amoncela de gigantesques arbrisseaui , des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bèics marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés ; elle enfanta des millions et miU lions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les pluB magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et

elle allait combler les précipices effroyables et re$> treindre le domaine de la mer.

c Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu, et lui dit : f Yiendra-t-il bientôt ? »

i Dieu répondit : c Que viendrait-il faire avec i sa vie délicate et ambitieuse, au milieu de cette f vie grossière et pauvre que tu as répandue à ta i surface? i

c El la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première cbevelure ; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses , aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de scbiste, leur sable se cbangea en coucbes calcaires , Taimosphère se tempéra encore ; la terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres, qui se dressaient en montagnes, ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

I A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

c Et à chaque fois Dieu envoyait à la terre un messager dont rapproche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

c A chaque fois, c'étaient pour la terre d'immenses joies.

c Mais à chaque fois, c'étaient pour elle aussi de

SAIMT-SIHONIBNS. 168

grandes douleurs ; car, pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuiyre, Targent, Tantirooine, le platine, Tor, le fer, rétain, et tous les métaux, bouillonnaient dans ses yeines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se balançait, et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumants, c'était un spasme nerveux ; pendant que Tatmosphère se condensait en torrents, c'était une sueur, froide qui lui ruisselait sur le corps; pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'étaient les angoisses de l'enfantement.

c Et elle s'écria avec douleur : c Le bien-aimé ne viendra- t-il donc pas? >

c II viendra, dit le Seigneur ; car telle est ma pro- < messe. Mon dernier messager va partir, et il c restera auprès de toi comme témoin de ma parole ; f chaque jour il réjouira ta vue de l'aspect de sa € face au teint d'argent. En mémoire des ébrani le- ments que tu as ressentis à l'approche de mon c messager, il fera mollement balancer tes eaux, c et les enverra chaque jour lécher les pieds des c continents.

c Va, dit le Seigneur, achève ta parure. »

c Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux, par un présent magnifique, elle se déchira les flancs , les pétrit et les

lut SAUIT*SlllO»lfiHa.

étendit en plaine» riantes, couvertes d'arbres, de Oeors et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages ; elle tamisa les montagnes^ en sépara Vor des diamants, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

c Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle engloutit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géants, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profondeurs les paléoihériums et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

c Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit, qui, tous les jours, haletant, la suivait en tournant, comme une compa^^e fidèle , et qui , sans cesse fixant sur elle sa face argentée , semble épier ses mouvements , comme le chien caressant qui joue autour de son maître.

f Et un autre tableau se déroula devant moi*

c Je voyais dans les mers, au sein des abîmes et sur les flots, des objets prodigieux.

c J'apercevais des régions inconnues , je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

€ Les vieux continents tressaillirent comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

ff D'inoombrablos lies , jusque - là silencieuses , s^agitaient, et, comme si elles n'eussent pas achevé iear crue , s'assemblaient , s'élevaient au-dessus des eaux.

< L'homme étendait son domaine ; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur ; il gou- Temait les marées comme l'éclusier gouverne son canal ; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

f L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue ab«sence, et elle, fière de ses caresses , écartait de lui les bétes farouches et les animaux venimeux ; elle éteignait les feux des volcans , égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés , modérait les ouragans et étalait de nouveaux empires.

f Gloire à toi, Dieu bon l gloire à toi, Seigneur Dieu! qui as donné de si douces destinées à Thomme et au monde ! Gloire à celui qui est ton prédestiné et qui est notre père ! gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein sur le monde , et lui revient du monde , large et calme, comme le flot de l'Océan paisible ! Gloire k celui qui vit dans le monde ! en qui le monde vit et qui l'appelle la moitié de lui-même !

« Gloire à lui, car les battements de son cœur

lui montrent ce que veut rhumanité, ce que veut le monde.

c II a sept! que Thomme attendait une épouse nouvelle et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

c II sent que le monde veut renouer son lien avec rhumanité au moment où Tbomme renouvellera le sien avec la femme ; et il avertit Thumanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

c Un jour vient, où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à rbomme et qui voyait Tépoux passer en seigneur et maître sur Tépouse, et Tépouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le Christ , qui rompit Tunion, qui dit anatbème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds , couvrit Thumanité d'un ciliée , lui sema la chevelure de cendres , l'astreignit à la macération , et la poussant vers les glaces du Nord , renferma dans la cellule d'un monastère.

c Pendant dix-huit siècles, Tépouse se purifia; répoux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre Tun à Tautre. Cest pourquoi préparant Tépoux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient , il lui ouvrit, au delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, Tor, les pierreries et les riches

couleurs pour se parer ; où germèrent tout à coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d*abstinence.

c Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour Thomme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

< Grand Dieu ! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de rhumidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint TÂsie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent au-dessus des eaux par des files sans fin dlles et de récifs ?

c Quel est Favenir de ce continent sans. passé?

f Là où il y a de Teau , y aurait-il toujours de Teau, et la mer ne viendra- t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes?

c Grand Dieu ! ils Tout appelée la Nouvelle-Hollande ? serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre , sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses ?

c L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal , tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique ; Amérique du Nord et Amérique du Sud ; Asie et

Océanie; c*ett-à-dîre le commencemenl et la fin. c Et pendant qoe l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord TOnt appeler les trois épouses qui habitent le Midi et les attireront vers le lit nuptial qui sera, pour Tun la Méditer-

ranée, pour le second FArchipel des Antilles, pour le troisième les grandes baies de la Chine et de rinde. i

Voilà in exinuo la Genèse inédite du saint-simonisme et Tun des travaux les plus essentiels de Ménilmontant. Quand cette Genèse a déroulé ses périodes cosmogoniques à côté des austérités algébriques et grammaticales du Catéchisme , le Livre nouveau aborde ce que Saint-Simon appelle le Pie de la Pensée, le problème de la certitude, problème dans lequel Laplace, combinant Condorcet et Pas^ cal , a produit l'œuvre scientifique où la puissance rationnelle se produit avec le plus d'éclat. Mais le passé a cru au transport possible du fini dans Finfiiit, et réciproquement au transport de l'infini dans le fini. Telle n'est pas la croyance saini-simonienne.

La croyance saint-simonienne est celle-ci :

f Le problème de la certitude absolue se transforme en la foi au progrès, manifestée par deux on trois formes de développements également proba* blés ; et, dans la certitude relative, constitue le jeu

de rîRleUigence sans cesse occupée à déterminer, selon les variations de la loi du progrès , les termes de la loi du temps et ceux de la loi de Tespace. >

Ou autrement :

< Â chaque moment et en chaque li^u , Thomme Teut, et sa volonté progressive, mais limitée, modifie le moment et le lieu , ou est transformée par eux. Le sentiment qu'il éprouve de Tautorité et de Fobéissance, de sa volonté par rapport à ces deux

conditions de son être, temps et lieux, le maintient dans cette assurance et cette timidité religieuses que Dieu nous a donné mission d'inspirer à l'humanité nouvelle par nos leçons et par notre exemple , el qui différencient notre vie de toutes les existences du passé. Plus Thomme dispose en maître de son tempe , plus il doit mesurer l'espace avec défiance dans sa puissance finie , et plus il domine l'espace, plus il doit compter le temps ayec une scrupuleuse timidité; plus il se livre à son imagination^ plus il doit invoquer le secours de la pratique ; plus il obéit à son instinct, plus il doit recourir à sa raison. >

A la suite de ces formules nouvelles , ou plutôt de ce nouveau principe de la certitude^ M. Enfantin, l'un des auteurs essentiels du Livn , fonde une analogie qui lui semble merveilleuse entre sa langue

métaphysiqae et le calcul des probabilités. Cette analogie est le irinôme : probabilUé , logarithmes, asymptotes, c Quand j*eus trouvé ces mots, s'écriec t-il, je fus heureux, car j'avais trouvé la voie qui f me ramenait aux formules et aux formes. >

Le reste du Livre nouveau n'est plus qu'une longue équation dans laquelle les algébristes de la doctrine cherchent à dégager son inconnue. On ne peut y voir autre chose qu'un travail dans le genre de ceux de Yronski, qu'il faut renvoyer aux mathématiciens de l'Institut.

D'après ce qui précède, il est aisé d'apprécier le caractère du Livre nouveau, Coran mystérieux qui appelle un commentaire. A l'opposé de l'œuvre capitale de M. Bazard , V Exposition y qui demeurait en contact par une foule de points avec notre intelligence

et notre science profane , le Livre nouveau est la poésie et l'algèbre de la religion , sa démonstration en formules rigoureuses pour qui les pose, incompréhensibles pour qui les voudrait discuter. Jamais la métaphysique n'avait. été si compliquée de calcul différentiel ; jamais la religion n'était apparue sous une telle prétention de binôme. Et, ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'en acceptant tout ce travail, quantités et termes, on n'arriverait à aucune solution sérieusement applicable. Quand Newton trouva la marche des mondes , il en lira au moins des déductions astronomiques, des faits ma-

térieift, des lois physiques que la foule pouvait comprendre. Ici, au contraire, Texplicalion de Thuma- DÎté par la science des chiffres aboutit à des formules tellement idéales, que cent formules parallèles s'établiraient à côté de celles-ci, sans que Ton pût ni débattre ni prouver la prééminence des unes sur les autres.

La vie de Ménilmontant ne fut pas longtemps tran* quille. Depuis le mois de février 1832, une instruction avait été commencée contre les chefs de la famille saint-simonienne. Le 27 août, MM. Enfantin, Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault etRodrigues furent assignés à comparaître par-devant la cour d'assises. Ils descendirent de leur retraite , solennellement, processionnellement rangés en file, et marchèrent ainsi entre deux haies de curieux, jusqu'au palais de justice. Des témoins avaient été assignés; on les entendit; après quoi les plaidoyers commencèrent. Chacun voulut débiter le sien , et

peut-èlre mit-on trop d'emphase , trop d'apparat , dans cette défense à la fois individuelle et collective. M. Enfantin eut la prétention malheureuse de tooloir essayer si son regard , puissant sur les siens , exercerait une vertu de fascination sur les juges et les jurés. Les jurés et les juges s'en fâchèrent. M. Enfantin prit cela pour une victoire. < L'irrita* (tion, s'écria-t-il, est une preuve d'action. » Il dit ani jurés : c Je vous ai vaincus, i et après lui MM. Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault, Lambert et quelques-autres prouvèrent aux jurés cette défaite par les mathématiques, par l'histoire, par la poésie, par l'esthétique . Les jurés se le tinrent si bien pour dit , qu'ils condamnèrent , probablement pour le fait seul des plaidoiries , les principaux défenseurs de la doctrine saint-simonienne.

De ce jour data une période de décadence définitive. La disette frappant aux portes de la communauté , il fallut réduire le personnel et retrancher sur Tordinaire. On en vint aux expédients; des missions partirent pour Marseille, Toulon, Lyon et Rouen. On ne dédaigna plus les travaux profanes ; on accepta, on choisit les plus durs, les plus ingrats, les plus humbles. Quelques apôtres circulèrent dans les rues portant des malles sur leurs crochets, d'autres en vinrent à mettre la main aux vendanges de la côte, ne demandant pour cela d'autre salaire que leur part à la gamelle des journaliers ; ceux-ci se

firent canuts avec les [iyonnais , ceux-là tisserands avec les ouvriers de la Normandie. Par mesure d'économie, souvent alors, à Theure du dîner, la cornmanauté de Ménilmontant débordait sur les guinguettes voisines et se préparait aux privations de Tapostolat par des repas économiques.

L'emprisontiement de M. Enfantin fut le signal de la dispersion de la famille. Les uns rentrèrent dans le monde , avec la pensée d'y continuer une propagande jBOurde et inaperçue ; les autres se vouèrent plus ostensiblement à des travaux évangéliques , et s'embarquèrent , nouveaux Argonautes , à la recherche de la femme si vivement attendue. Une fois libre , M. Enfantin suivit cette portion de la famille. Après avoir échoué dans la grande entreprise du barrage du Nil , il revint en France pour y vivre dans la retraite. Il fait actuellement partie de la commission scientifique qui explore l'Algérie.

Aujourd'hui le saint-simonisme ne semble pas avoir renoncé complètement à la c onqué te du monde Seulement il y procède par un travail souterrain , et non plus par une révolte ouverte. Ceci est encore une illusion. Le saint-simonisme ne songe pas à un fait grave , c'est qu'il n'a compté dans ses rangs que des adolescents ou des hommes bien jeunes encore. En ne posant le système qu'à un seul point de vue, deux éléments lui manquaient, la maturité et la

yieillesse , c'esi-à-dire le calcul el reipériencc L*âge survenant , le personnel du saini-simonisme se modifiera de lui-même , par un simple travail d^ntérêis et de position. Cependant cette expérience de la jeunesse n'aura pas été perdue pour ses membres. Us y auront gagné de se tenir pendant quelque temps à Pécart du monde pour le juger, de se recueillir en des études graves et générales ; ils y auront gagné encore de s'inspirer Tun Tautre , d'agrandir Thorizon de leurs sentiments et de leurs pensées , de s'exalter par des discussions orageuses, de fouiller toutes les

questions , de les faire pivoter 40US tous leurs aspects. Gela peut s'appeler un bel apprentissage de la vie (i).

Quant au fond même de la doctrine , c'est , comme on a pu le voir, un composé d'éléments anciens , assimilés à l'aide d'un procédé d'amalgame. L'originalité n'est que sur l'épiderme : quand on pou8se jusqu'au vif , on trouve le plagiat. Au poini de vue religieux , cette réforme du christianisme , ou, si l'on veut, cette révélation nouvelle, interprétative de son axiome fondamental , n'est ni plus

(1) Ce qoe noas ^crWions s^est réalisé de tout point. Demeurés fidèles à leurs seules tendances philosophiques et industrielles , les saint-simoniens ont approprié leurs études au monde où nous mons et ils y figurent aujourd'hui avec quelque honneur. Le travail de classement s'est fait, el même , dans notre ordre social, il s'est fait, pour chacun , en raison de ses mérites.

sérieuse ni plus méritaDtè que le gros des réformes au petit pied , tentées de nos jours dans Tune et Tautre ÉgUse , dissidente ou orthodoxe. Ce n'est ni mieux ni plus mal que les essais bibliques ou évan géliques de Shaftessbury, de Woolston , de David Williams , de Connor, en Angleterre ; en France , de Jean Leclerc et de Toustaint ; en Allemagne , de Lessing, de Rasedow, de Jahn et de Glabach. Pour Féclat et le scandale , c'est même demeuré loin de la comédie théophilanthropique , jouée vers la fin du siècle passé, avec des acteurs qui se nommaient La Révellière, Bernardin, Haûy, Dupont de Nemours. Si grande qu'ait été l'imagination des nouveaux Messies, ils sont restés au-dessous de l'expédient du cabaliste Van Helmont , qui , pour mieux parodier Jé-

sus-Christ, se fit rouler dans des langes, et, ainsi emmailloté, voulut qu'on le déposât dans une étable , où il se prit à vagir. Dans les sphères du mysticisme et de l'illurainisme , ils copient , sans les vaincre , Saint-Martin et Swedenborg ; dans leur théogonie , ils touchent au panthéisme ancien ; dans leur théocratie , ils refont les hiérophantes , les brames , les mages , les druides , les scaldes en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres, mieux avisés, demandaient à la terreur. Leur morale , si étrange qu'elle soit , n'est guère plus neuve. C'est , pour les relations entre les sexes , de l'épicurisme , compliqué de polygamie*

OU de polyandrie , le tout agf^avé , au profit du prêtre , de quelque chose qui roMeroble à rancien droit du seigneur.

Entré dans la science avec la prétention de ter* miner le duel qui j subsisté entre la matière ei rintelligence , le saint-simonisine n'a guère fais que continuer Técole sensualiste , en développant Cabanis ù travers Locke et Condillac. Même avor* tement dans les matières politiques et sociales. Pour retrouver les premiers traits de la cosmogonie saintsimonienne, le gouvernement d'harmonie et d'amour codifié dans la loi vivante ; le procédé hiérarcliique si vague et si abusif, Tanathème sur Phéritage, la gestion par mainmorte , le monopole sacerdotal , réservoir immense d'où la propriété doit découler sur le monde par des millions de canaux ; pour retrouver tout cela , il suffit de feuilleter Platon , Diodore, tous les théosophes grées, l'abbé de Saint- Pierre , Thomas Morus , Daniel de Foé , Lantier et Colebrooke. Quant à ses plans confus d'association et de travail commun , le saint^simonisme est demeuré en arrière de Zinzendorf , de Robert Owen «.

de Rapp et de Charles Fourier, réalisateurs plu» explicites , plus positifs , plus vrais dans leurs raé* thodés sociétaires. Les sciences exactes ne lui doivent rien , si ce n'est l'intention , formellement accusée , de les renouveler plus tard de fond en comble. Enfin , l'économie politique , dont il assure

avoir chaogé la face , est encore , après lui , ce que Tont faite Quesnay, Turgot , Sinilh , Say, Rîcardo et Sisoiondi. A part quelques thèses d'ordre secondaire où il a plaidé , conséquent à sa foi , pour Tautorité contre la liberté industrielle , pour la mercuriale contre la concurrence , pour le tarif contre Taffranchissement fiscal, controverses de détail jetées au milieu des mille controverses qui partagent la science , il n'a réellement rien fait , rien dit , rien signalé , que les maîtres nVient signalé , dit et fait avant lui.

Maintenant , de ce que le saint-simonisme n*a pas eu , en réalité , autant d'importance qu'il a affecté de le dire , nous ne voulons pas conclure que son passage au travers de ce monde ait été un incident complètement inutile , et qui doive toujours rester infécond. Une foule de questions qui sommeillaient avant lui , ont été , par le fait seul de son avènement, éveillées d'une façon si brusque et si bruyante, que, placées désormais en relief, elles sont acquises à la curiosité générale, et livrées à cet esprit d'analyse , qui, tôt ou tard, agira sur elles par un travail de préparation. Le saint-simonisme sera à l'avenir social ce qu'est un ballon d'essai dans une expérience aréonautique. Le ballon d'essai s'enlève aux yeux de la foule étonnée , monte , s'amoindrit peu à peu, et se noie dans l'espace : après un rôle court et brillant , c'est fait de lui ; mais le grand aérostat y a

gagné du moins de connatire Tétat des zones atmosphériques , et les caprices des aires du vent qui Fattendent sur son chemin.

CHAPITRE III

Cluurloi Février ei amn éc«l« (1).

Depuis que les idées de réforme sociale onl été jetées dans la circulation , nous savons des prosélytes ardents qui s'éveillent chaque matin avec Tespoir d'assister , dans la journée , à leur avènement et à leur triomphe. Il nous en coûte de troubler ces rêves enthousiastes, et de ramener au vrai des es* prits qufse passionnent peut-être avec plus de chaleur que de connaissance de cause ; mais ce serait une direction fatale, à notre sens, que celle qui tendrait à livrer aux hasards de la polémique courante des questions mystérieuses encore, moins mûres

(1) Écrit eo 1837.

qu'on ne se plail à le croire, et qui atlendenl beaucoup de8 hommes et du temps ; des hommes une valeur d'application, du temps une consécration finale. Évitons donc , avant tout, de faire un objet d'engouement irréfléchi de ce qui doit être le but d'études longues et persévérantes.

On s'abuserait en outre d'une façon bien étrange, si l'on supposait que les révolutions se manifestent, dans Tordre social , sous une forme aussi vive et aussi rapide que dans l'ordre poli-

tique. Produit de la force matérielle, un mouvement politique s'illumine de tant d'éclat , pèse avec tant de vigueur , commande avec tant d'autorité , qu'il règne à Tinstant même , se légitime , se fait reconnaître, quoi qu'on en ait. Pourvu qu'il soit accepté ou souffert par le faisceau des volontés collectives, peu lui importe de rencontrer, au sein de quelques consciences^ des antipathies latentes et des désaveux secrets. Un mouvement social ne se produit point ainsi : résultat d^une action plus lente et plus douce , il intéresse moins la masse et davantage l'individu : pendant que le mouvement politique gronde seulement à la porte, il vient s'asseoir au foyer de la famille , s'adresse à la raison et au sentiment, dispute son terrain pied à pied, et lutte longtemps avant de pouvoir s'établir. Le mouvement politique s'impose en bloc ; le mouvement social se laisse marchander; l'un frappe; Taulre discute ; l'un a des baïonnettes pour se faire

obéir, Tautrc n*a que sa parole ; Tun penl se contenter d*un succès négatif, l'autre a besoin d'une adhésion complète et sincère.

Cette différence explique pourquoi , dans Thistoire do monde, nous voyons tant de conquérants qui réussissent , et tant de réformateurs qui échouent. Bien des changements ont eu lieu depuis rétablissement du chrisliani8me,dans la destinée des empires, sans que la constitution sociale , telle qu'elle a découlé de la révélation chrétienne, en ait été troublée autrement qu'à la stirface.Des réformes religieuses, des schismes retentissants, comme ceux de Luther et de Calvin, n^ont pu même établir entre les deux familles , orthodoxe et protestante, une différence telle qu'on puisse dire aujourd'hui que les deux soetélés se sont sépa-

rées , comme l'ont fait les deux églises. Il y a plus : entre la loi qui gouverne la civilisation actuelle et celle qui régissait les civilisations anciennes, il existe, comme on le sait, une foule de liens et d'analogies qui trahissent une filiation irré* cosable. Nos codes sont latins, nos.arts sont grecs ; nos usages et nos mœurs donnent la main aux mœurs et aux usages antiques. Partout où un code social est parvenu à s'enraciner, les mêmes symptômes de vitalité et d'énergie ont marqué son existence. Vingt siècles et six conquêtes successives n'ont pas entamé la loi indoue , ses sacrifices sanglants et ses inflexibles catégories : le contact journalier de l'Eu-

rope a glissé , sans pénétrer bien avant, sur Tislamisme et ses farouches défiances. Ainsi , de quel* que côté que Ton porte le regard,à quelque race que Ton s^adresse, on rencontre partout, dans Tétat social d'un peuple, une fixité ennemie du changement , an éloignement profond de tout ce qui ressemble à une expérience. Toute civilisation est une masse ; elle résiste par son poids.

Si les choses ont marché de la sorte, il ne faut pa» croire que cela provienne du manque de réformateurs. Non , les réformateurs n'ont jamais failli an monde; c'est le monde qui leur a fait défaut. A diverses époques se sont révélés des esprits inquiets , qui, prenant pour point de départ les vices inhérent» aux sociétés humaines, ont voulu en tirer la conclusion d'une réforme nécessaire et préparer les voies à un ordre meilleur. Sans parler des utopistes du second ordre dont les spéculations ne sont pasarrivées^ jusqu'à nous, combien d'hommes illustres dans la science ou dans les lettres n'ont-ils pas cherché à déplacer notre nailieu social, et à lui créer, dans les sphères d'une moralité plus pure ,

d'autres conditions de vie et d'équilibre ! Il ne serait pas nécessaire de remonter bien haut dans l'histoire des théories audacieuses, ni même de franchir le seuil du dixneuvième siècle, époque de témérité s*il en fut, pour trouver des hommes qui, malgré la réserve que commandaient les temps, ont rompu une lance contre

la cmlisation moderne , soit .à Taîde de fictions plus cruelles qu'un blâme direct, soit au moyen de pro* jets de réforme étudiés et méthodiques, soit enfin en mêlant la pratique à la théorie , Taction à la spéculation. Que sont Thomas Morus, Daniel de Foê, Zinzendorf, Fénelon , J.-J. Rousseau, Fontenelle, G. Penn, Tabbé de Saint-Pierre, si ce n'est des réformateurs qui se présentaient armés d'un système, ou original, ou^écho d'autres systèmes ? Eux aussi, ils avaient tu par combien de points la société est vulnérable, combien les relations y sont mêlées d'hypocrisie et d'intrigue, de perfidie et de mensonge, de haine et de corruption, de jalousie et de défiance ; combien les bonnes natures y sont livrées sans défense aux mauvaises, et à l'aspect de tant de misères, eux aussi, pris d*une sainte compassion, ils s'étaient demandé si , même en faisant sa part à la dépravation humaine, il n'était pas possible de réaliser quelque chose de plus lumineux que ce chaos, de plus harmonieux que cette discordance, de plus logique que cette anomalie. De là des essais dans lesquels ces esprits supérieurs ou ingénieux ont cherché pour l'humanité des combinaisons plus normales, tantôt dans une autre éducation, tantôt dans d'autres éléments de moralité ; de là des pages éloquentes, que l'univers a lues sans vouloir, sans pouvoir s'amender dans la di-

rection d'idées qu'il accueillait avec faveur , soit que ces idées fussent

inapplicables, soilque la force de la routifie remportât sur les velléités fogiiîves d'nne métamorphose. La Salinle de Fénelon avec sa magistrature àe vieillards , V Utopie de Thomas Moriis avec son roi cou-* ronné d'épis, furent impuissantes. Tune et Tantre, h déterminer un essai de réalisation dans les voies du modèle, l/exemple des établissements moraves^bien plus concluant encore, ne poussa point Tuniveredans les expériences du ménage commun et do travail sociétaire ; VÊmile n'eut guère plus d'influence sur réducalion du premier âge que le Contrat soei&l sur les institutions de Fâge viril; enfin, la fraternité, l'union entre les hommes, si oubliées depuis le Christ, se ressentirent aussi peu des colonisations religieuses de Guillaume Penn que des pacifiques conseils de l'abbé de Saint-Pierre. Et encore étaient* ce là, nous le répétons , ou de grands écrivains qui ne traversèrent point leur siècle obscurs et inaperçus, ou des esprits éminents qui s'étaient, à d'autres titres, emparés du respect et de Tattention des hommes.

À Dieu ne plaise que nous voulions verser un froid découragement sur ces organisations ardentes qui se passionnent pour l'inconnu et s'immolent â sa recherche! Autant que personne nous sentons le prix de ces dévouements opiniâtres et reconnaissons l'ascendant de ces vocations impérieuses. C'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de sea

faciiliés , et , dans une société où tout procède du olcul, il faut tenir un grand compte de ce qui se ûase sur le «acrifioe. Cette vie de révolte ouverte avec les idées reçues a, il est vrai, ses charmes igibrés de la Ibule, ses émotions, ses joies, ses compensations inespérées ; mais, en revanche, que de combats, que de méoomples , que d'amers et douloureux désappoiniements ! Oui, que les esprits nécessairement et faulemeot liés à des œuvres de pure spéculation , <ra vaillent pour Ta venir , sinon pour noire siècle , cela importe àThumanité, qui, plus tard, classera el contrôlera leurs théories. Même quand ils échouent, même quand ils s égarent dans de fausses routes, ces penseurs méconnus ont droit à la bienveillance, à la sympathie des générations. C'est une rude tàdieque celle de néformateur : leur couronne n^est pas exempte d'épines , et pour un qui réussit , mille iombent ignorés sur les chemins.

y|l ET TBATAVZ Bl pB&UU rOOlIll. SOU ICOLB.

Charles Fourier est Thomme d'une idée exclusive. On peut dire qu'il a traversé ce monde sans s'y mêler. Il a ignoré l'art de se faire deux existences , Tune dans le domaine de sa fiction / Tantre sur le iarraio de la réalité. Ëofont et adulte , deux faits le

frappèrent : Fun, à Tàge de cinq ans, fut une réprimande subie parce qu'il avait , dans le magasin de son père, marchand de draps à Besançon, contrarié un mensdRge de boutique par la révélation naïve de la venté; Tautre, à dix-neuf ans, fut une submersion volontaire de grains, à laquelle il dut assister à Maiv seille , en sa qualité de commis d'une maison de commerce. Ces deux faits, et il se plaisait à le rappeler souvent , lui ouvrirent les yeux sur la nature des relations humaines : d'une part , il vit le mensonge mposé à Penfance et dominant dans les transactions;

de Tautre , il vit le monopole fondant ses bénéfices sur l'anéantissement des produits. Double fausseté , double perfidie. Dès lors il pressentit qu'un ordre nouveau pouvait raisonnablement se baser sur la sincérité dans les rapports et l'harmonie dans les intérêts.

Ainsi prévenu dès ses premiers pas dans le monde, son rôle fut celui de l'observation et de l'isolement. Une répugnance instinctive, une défiance calculée ne lui permirent pas de s'engager tellement dans les habitudes sociales, qu elles devinssent pour lui, comme pour les autres, une seconde nature : il ne s y livra pas à ce point de perdre la force de les juger et l'énergie de les combattre. Fourier se fit alors une méthode qui fut celle de sa vie, la loi de sa pensée , la clef de sa découverte; il partit pour examiner ce qui se passait autour de lui et en dehors

de lui, du doute absolu et de l'écart absolu : ce sont «es termes. Redresseur soupçonneux, il put dès lors envisager les choses comme elles sont, et non comme elles paraissent à ceux qui s'abandonnent mollement , sans retour sur eux-mêmes , au courant des idées reçues. Aussi la civilisation actuelle ne se révélat-elle à lui que par ses non-sens et par ses désastres. H vit Tadultère installé à Tombre du mariage , la corruption à Tombre de la politique , la médiocrité k l'ombre de Tintrigue; il vit l'humanité usant ses forces en luttes vaines , s'agilant au milieu de destinées confuses, s'énervant dans des chocs éternels et sans résultats ; il vit tous nos travers , toutes nos dou* leurs , toutes nos misères , nos pauvres ambitions , nos fausses joies et noire rire mouillé de larmes. Convaincu de Ténormité du mal, il saisit alors deux flambeaux, Tun la douleur physique ou morale cumme signe d'erreur ; l'autre la satisfaction , le plaisir , comme signe de

vérité; puis, ainsi armé, il chercha l'idéal du bien, et, dans sa pensée du moins, il le trouva.

Les angoisses de l'humanité n'ont qu'une cause sérieuse , selon Fourier , réelle , enracinée , profonde : c'est de ne pas comprendre les voies de Dieu , qui n'a rien fait d'essentiellement mauvais, d'essentiellement inuiile. Si l'humanité ne fonctionne pas avec la même harmonie qui préside à la marche des mondes , c'est qu'on s'obstine à lui

donner uneimpuUîon contraire à rimpuUion divine. Entre le créateur el la créature, il y a eu cinq mille ans de malentendu. Jusqu'ici en effet tous les code« de philosophie et de morale ont prétendu distinguer deux sortes d'instincts chez Thomme, ceux-ci bons, ceux-là mauvais , et l'éducation a visé dès lors à développer les uns et à comprimer les autres. Or, à quoi a servi ce travail de compression appliqué depuis bien des siècles aux mauvais penchants , si ce n'est à prouver qu'ils étaient , comme les bons , de nature indélébile et d'origine supérieure ? Ceci établi , que reste-t-il à faire maintenant , sinon à essayer si ces penchants , si ces instincts que l'on qualifie de mauvais n'ont pas , dans l'harmonie générale des êtres, un emploi, une destination nécessaire; s'ils ne sont pas, en un mol, un bienfait au lieu d'être un fléau. Rendre les passions utiles et saines, leur assurer un libre et entier développement , de manière à ce que toutes servent et qu'aucune ne nuise ; associer les facultés et les forces , tels furent, comme on le verra bientôt avec plus de détails , le point d'appui de la théorie sociétaire, les bases de la création de Fourier.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation qu'il publia, dès 1808, un livre demeuré longtemps obscur, la Théorie des quatre mouvements , auxquels il devait plus lard ajouter un cinquième mouvement, le mouvement aromal, qui comprend les corps im-

pondérables , rélectriciié , le magnétisme , etc. La Théorie des quatre mouvements est déjà tout ie sys- 4ème : dàm ce que ce volume signale et dans ce qu'il 8ou8-eniend , se trouve la pensée entière de riiiveotear ; les autres livres ne seront plus que des développements et des commentaires. Déjà il s'agît d'abolir le ménage morcelé pour faire prévaloir le 4Déoage sociétaire , d'organiser l'humanité par phaianges et d*y faire régner une harmonie générale , résultai de Vatlraelion passionnée y termes qui expriment le jeu libre des passions dans l'ère nouvelle. Tout ce qui doit plus tard faire la force et la parure de la théorie se trouve pressenti, annoncé, exprimé. L*associalion agricole, le travail alterné, les courtes séances , les phases cosmogoniques du globe , l'or* ganisation par groupes et séries , la rémunération appliquée aux sciences , aux lettres et aux arts , le principe de l'analogie universelle, rien n'est omis, pas même la formule devenue célèbre : associer les hommes en capital, travail et talent. Cependant , malgré ses mérites , l'ouvrage est une composition bizarre et trop peu méthodique ; les formes de l'organisation y sont tellement enveloppées dans la critique , qu'elles ne s'en dégagent pas encore d'une manière suffisamment nette , suffisamment précise. Ce qui frappe le plus un lecteur ordinaire , dans ce livre comme dans tous les livres de Fourier, c^est la puissance des études et l'étendue des lec-

tures qa*ils supposent. Fourier touche à toutes les sciences , exactes ou naturelles , ayec autorité , avec supériorité ; il touche à la littérature par une foule de citations ingénieuses, à l'histoire par les preuves qu'il y puise , à Tindustrie par des observations pleines de portée et de sens , aux maihéma tiques par les déductions sévères qu'il leur emprunte, à la philosophie par un système d'agression constante qui témoigne clairement qu'il Fa interrogée soutf tous ses aspects. Et pourtant celui qui a ainsi parcouru , comme en se jouant , le cercle de nos con* naissances , pour s'en isoler ensuite et les déclarer stériles , ce penseur, cet inventeur, est un simple commis marchand qui n'ose pas signer son nom , et qui ne livre au publie que son prénom Charles , en se déclarant prêt à répondre à toutes les objections qu'on lui adressera. Hélas! peu d objections lui parvinrent. Charles n'eut que de rares lecteurs , et presque tous sans doute le prirent pour un visionnaire.

Fourier ne s'était pas fait illusion sur le sort de son œuvre : il connaissait les hommes , comme sa vie entière l'a prouvé ; mais sachant mieux qu'un autre que sa théorie glisserait sur les iutelligences ordinaires, il espérait que tôt ou lard elle frapperait l'attention d'un homme riche ou puissant, d'un banquier ou d'un grand seigneur, qui le sait? peut-ôtre d'un roi. Ce qu'il fallait à Fourier, c'étaient moins

des hommes sympathiques à ses idées, que les moyens de les réaliser : il ne visait plus à fonder une éeole ; ^ais il aspirait à une expérience. Il espérait que la magnificence des résultats, la beauté des solutions , leor ordonnance scientifique , la pompe des plans , leur grandeur , leur utilité, détermineraient en sa faveur, ou une intervention fastueuse, ou une grande coopération finan-

cière. Il patientait ainsi, faisant peu de bruit, parce qu*il se croyait tous les jours à la veille d'une épreuve décisive. Ce fut là une des illusions de Foorier. Ni Taristocratie de naissance, niTaristocraiied^argent, ne prirent garde aux merveilles semées dans son volume. Quel intérêt auraient-elles pu avoir , ces deux puissances , à changer le monde dans lequel on leur a fait une si belle part? Elles y régnent; que leur faut-il de plus?

Après la Théorie des quatre mouvements^ Charles Fourier se tut pendant de longues années, méditant sur sa découverte au milieu des occupations ingrates et mercenaires d'un comptoir, espérant toujours, attendant toujours. Cependant, en 1822, il reparut devant le public avec son Traiié de l'association domestique agricole , qu'il n'osa pas, à ce qu'il dit, intituler : Théorie de Vunité universelle. Cet ouvrage, annoncé en six volumes, n'en a eu que deux; mais ils suffisent aux plus nécessaires comme aux plus vastes développements de la théorie. Là Fourier

marque neliement et naïvement ^ place à côté de Newton. Newiona découvert l'attraction moi^'eile, liii, Fourier, a découvert l'attraction passionnée. A Tun la science de la vie planélaire, à Tautre la science de la vie humaine. L'analogie universelie» Tunité harmonieuse qui préside aux fonctions de Tunivers, étaient, selon Fourier, des faits incompatibles avec la destinée actuelle de l'homme, si incohérente et si misérable. Elles indiquaient suffisamment qu'il fallait rentrer dans les voies des créations normales et bien ordonnées. Ainsi toutes les passions devaient trouver leur place dans le système humain, comme les corps célestes trouvent la leur dans le système sidéral. Pour cela, il fallait les laisser obéir , les unes comme les autres , à leur loi d^impulsion

inhérente, et non leur opposer un système de compression qui tend à les jeter violemment hors de leurs sphères. Que si les conditions du milieu social s'opposaient au libre développement des passions, ce n'était pas les passions elles-mêmes qu'il fallait en accuser, car les passions, bonnes ou mauvaises, sont d'inspiration divine et par ceia même légitimes et inaltérables , mais bien le milieu social, création de l'homme, périssable comme lui, et pouvant se modifier à son gré.

Tout le livre de Charles Fourier et ceux qui le suivirent, le Nouveau monde industriel (i8â9) U pamphlet contre SainP-Simim et Owen, la Fausse

induêîriey enfin les articles du Phalaf%»tèrey ne sont plus que les corollaires d'ane théorie dès lors complète et assise. Ayant imaginé un monde dont le pivot était Tagriculture , et le mouvement Tassoeia* lion, Fourier tenait à en régler jusqu'aux plus imperceptibles détails, ce qui fentraine en des développements diffus, où il n'est ps toujours possible de le suivre. Ces développements curieux et, inouis, qui demandaient un grand effort de médiliition et une énergique puissance d'isolement , furent les seuls côtés par lesquels on consentit à envisager ses théories. Les parties sérieuses furent dédaignées, mais on s'arrêta sur des bizarreries de détail qui prétaieiH au sarcasme. On s'occupa de Fourier pour en rire ; mais ce fut là tout. Le rire est mortel en France. Il Ole la faculté et le désir d'aller au cœur des choses. Aussi l'inventeur du mécanisme sociétaire ne rencontra-t-il que des désappointements et des mécomptes , toutes les fois qu'il sollicita de la part des hommes qui dirigeaient alors lemouvemeni des idées, l'assistance de la plus modeste publicité. 1^8 philosophies rivales

ne furent ni plus obligeantes , ni plus justes. L'école officielle dédaigna un bommequi avait une doctrine etqui ne s'abandonnait point à toutes; le saint-simonisme ^ né à peine, et qni avait déjà les prétentions d'un parvenu , refusa son concours à un homme dont il s'appropriait indirectement les idées ; enfin Robert Owen , qui fon-

dait à la même heure , en Angleterre, ses sociéiés coopératives , répondit à quelques avances de Fourier par des fins de non-recevoir au moins dédaigneuses.

Repoussé de ce monde , il ne restait plus à Foa^ rier qu'à vivre dans celui qu'il s'était créé. Contraint jusqu'à l'âge de soixante ans à copier des lettres pour gagner le pain du jour, son seul bonheur, ses seules jouissances , étaient dans les rêves issus de sa découverte. 11 se promenait, glorieux, au milieu des populations libres et enthousiastes qui le saluaient comme un bienfaiteur et le couronnaient comme un roi ; il parlait à ces êtres, à ces enfants de ses rêves , une langue que seuls ils paraissaient comprendre , il bâtissait son Phalanstère , le peuplait , l'organisait , conduisait lui-même au travail des groupes d'Harmoniens , fondait une ville , une capitale, une métropole, unissait par le lien sociétaire rOrient à l'Occident, le Nord au Midi, voyait proclamer un empereur du globe , et posait de sa main , sur la tête d'un savant du premier ordre, le laurier décerné par deux millions de phalanges. Douces fêtes de l'imagination , vous étiez les seules joies permises à la fière et longue pauvreté de celui qui semait ainsi des perles sur un globe idéal !

Tant de travaux , tant d'efforts , ne pouvaient pas toutefois être per lus. k défaut de monarques qui lui tendissent la main , et de capitalistes qui le

comiM'isseDt , Fourier trouva des disciples qui allèrent yers lui sans qu*il fût allé vers eux. La réalisation lui échappait, mais il allait fonder une école. Déjà, en i8i4, il avait rallié à lui M. Just Muiron (i), qui , dès lors associé à son œuvre , avait vainement poursuivi Tune de ses applications dans la fondation d'un comptoir communal, pour lequel Facadémie de Besançon refusa son concours. Mais la propagande s'était arrêtée depuis longtemps à cette acquisition isolée , lorsqu'un jeune homme , plein d'énergie et de science, M. Victor Considérant, s'at* tacha , se voua aux idées de Charles Fourier , comme au seul avenir des destinées humaines. Élève de l'École Polytechnique » M. Considérant apportait à l'école cette raison calme et réfléchie , cette reciitude mathématique qui marchent toujours vers lecdté rigoureux des choses. Homme d'ardente exécution, il chercha à tirer sur-le-champ la doctrine sociétaire des voies spéculatives où elle se serait énervée et amortie. Charles Fourier , sûr de sa force , attendait que l'on vint à lui , et dans les relations ordinaires il apportait la forme absolue , tranchante , impérieuse de ses théories. M. Victor Considérant chercha à faire naître quelques occasions de contact entre ce génie boudeur retiré dans sa tente et un monde qui

(1) M. Jost Mniron est une intelligence d^on ordre éleTé. Le liTre qu'il a écrit sur la doctrine de Fourier est un beau morceau de morale et de métaphysique.

Pavait froissé, faute de le connaître. On essaya quelques moyens de propagation : des conférences furent ouvertes à Paris , dans lesquelles Fourier exposa quelques parlies isolées de son système ; puis on songea à la province , et M. Considérant ouvrit à Melz le premier cours public sur la théorie.

C'était alors le moment où, après avoir jeté quelque éclat, le saint-simonisme se dispersait dans les voies du doute et du découragement. Quelquesuns de ces novateurs , et entre autres deux hommes distingués, MM. Jules Lèche valier et Âbel Transon(i), passèrent sous les drapeaux de Charles Fourier, en proclamant sa supériorité. M. Jules Lechevalier ouvrit un cours à Paris et le publia ensuite par livraisons ; M. Abel Transon donna à la Revue Encyclopédique deux articles qui résumaient la loi sociétaire. D'au ires ouvrages fortifiaient cette propagande. M. Victor Considérant produisait tour à tour la Destinée sociale , les Considérations sur l'architectoni^ que y De Vun des trois discours à V hôtel de ville, et la Débâcle de la politique en France; M. Just Muiron , les Transactions de Virtomnius ; M"** Clarisse Vigoureux , les Paroles de la Providence ; M. Lemoyne , ingénieur , V Association par Pha* langes; M. Morize , les Dangers de la situation oeil) MM. Abel Transon et Jules Lechevalier ont récemineiit déclaré quMU étaient depuis longtemps étrangers à la propagation des idées de Charles Fourier.

tu$lle de la France; M. Paget» V Iniroduetion d V élude de la science sociale , Tan des meilleurs résumés émanés de Técole.

Peut-être aurait-on à reprocher à quelques-unes de ces publications un défaut commun ; à côté de belles qualités , ce serait celui de se préoccuper beaucoup trop de petits débats quotidiens qui devraient s^effacer toujours devant des questions de lointain avenir. Nous aimerions mieux aussi , dans la forme , plus d'onction et moins de nidesse « plus de ménagements surtout envers les hommes d'intelligence qui se dévouent au périlleux honneur de captiver , chaque matin , un public blasé et moins avancé qu'eux en toutes choses. Grâce à ce concours de publicistes et de penseurs , la propagation prit quelque essor , et Ton dut songer à lui créer un organe. Un journal , le Phalanstère, fut fondé par les soins de M"* Vigoureux et de MM. G.... et Baudet-Dolary , alors député. MM. Victor Considérant , César Daly , Blanc , Chambellant , Pecqueur , Paget , Morize et Pellarin concoururent à sa rédaction. Bientôt on alla plus loin : cette réalisation , si vainement attendue par Fourier, devint l'objet d'une tentative. MM. Baudet-Dulary et Devay frères mirent en commun , à Condé-sur-Vesgres , de vastes propriétés sur lesquelles devait se poursuivre rétablissement d'une Phalange. On commença en effet les travaux ; on mit en culture une partie des friches, quoique par

le procédé baoal ; on maintint en rapport les terres qui Tétaient; on construisit quelques b&iiments d*exp1oitalion rurale ; mais tout cela fut incomplé* tement fait et avec des fonds insuffisants pour la réussite. Plus tard même , les ressources manquèrent, et on s'arrêta. Il y avait eu avortement, il n*y avait pas eu essai.

Alors une chose demeura bien prouvée aux hommes d'exécution , c'est qu'il ne fallait reprendre l'expérience qu'avec des

moyens plus complets. La déconvenue de Condé-sur-Vesgres fut fatale à divers titres : non seulement elle se présenta dans le public sous la forme d'une entreprise malheureuse, mais elle réagit même sur les membres de l'école. 11 y eut hésitation et temps d'arrêt. Plusieurs se retirèrent pour chercher dans la politique un mobile plus immédiat, un aliment plus réel à leur activité. Le Phalanstère disparut; il se fit comme un silence autour de Charles Fourier.

Celui qui releva son drapeau fut encore M. Considérant ; il publia la Phalange et reprit les travaux de propagation. Mais, mûris par l'expérience , les disciples de Fourier ne semblent plus vouloir désor. mais s'isoler du monde : ils acceptent en pratique les conditions de la société actuelle, toutes réserves, d'ailleurs, faites pour l'avenir. Ce sont maintenant de simples ingénieurs qui désirent prouver à tous , et par un essai , la valeur d'un mécanisme sociétaire

renfermant en germe , assorent-ils , les pins beaux et les plus féconds résultats. Il y a plus : calculant avec justesse combien leur action sera lente et difficile sur des hommes rompus à d'autres habitudes , ils entendent opérer d'abord sur des enfants , et fonder un institut sociétaire où ils seront élevés selon la méthode de Fourier , et dans le sens de Véelonon des vocations (i).

Voilà où en était la méthode de Fourier , sur veillée par lui , appliquée sous ses yeux , quand la mort est venue le frapper à Tàge de soixante-six

(1) Dorant ces trois dernières années un mouvement assez remarquable semble s^élre opéré en faveur des idées de Charles Fourier. L'un de nos plus éminenls professeurs d'économie poli-

tique n'a pas craint d'en produire quelques-unes, des plus simples et des plus applic^les , devant un auditoire nombreux , en faisant ressortir toutefois sous quelles restrictions et à l'aide de quels tempéraments elles pourraient s'approprier à la société actuelle. Quant à l'école au sein de laquelle s'est perpétuée la tradition de la docirine et que dirige avec une supériorité réelle H. Victor Considérant, elle est, à ce qu'on assure, eu voie de progris quant au nombre et quant au choix. Des esprits distingués s'y sont ralliés franchement et ouvertement. La PAa/an^e, qui est son organe, a reçu des développements et acquis une périodicité plus fréqueute Des tentatives sérieuses d'exécution semblent aussi avoir élé reprises à Condé-sur-Vesgres. Deux hommes, an mérite et an caractère desquels nous aimons à rendre justice, NM. César Daly et Chambellanl, se sont rendus sur les lieux pour y jeter les bases d'un établissement agricole conçu et dirigé dans le sens des idées de Fourier. L'école sociétaire ne peut pas opposer de meilleure réponse aux critiques dont elle a été l'objet. Quand elle aura marché, il ne sera plus permis à pertonne de loi contester la faculté du mouvement.

%Q% CHâRLES FOURIER.

ans. DepuU huit mois, la maladie Tavait enveloppé de manière à ne laisser d'action qu^aux palliatifs. Pas plus à ses derniers moments que dans le courant de sa vie , ses amis n'ont fait défaut à sa glorieuse indigence. Il est mort pauvre, mais entouré de soins, comme aurait pu Tétre un riche.

Fourier était petit et maigre ; mais sa physionomie avait le plus beau caractère. Il portait dans le regard quelque chose de profond et d'amer, d'élevé et de malheuropi ; et sur son front

pouvait se lire le problème social dont il poursuivit si longtemps la solution au milieu de l'indifférence et du sarcasme.

COCr D'MII. GSBBBAt SOI LA TKEORIB.

Le grand tort de Charles Fourier a été celui-ci : né , pour ainsi dire , hors de nos sphères , il n'a jamais daigné comprendre qu'il fallait y vivre pour y acquérir quelque ascendant. Quand il se fut posé à lui-même, et dans l'assentiment de sa pensée , tous les termes d'une équation gigantesque , il les crut immédiatement acceptés par tout le monde. Plus il marcha dans sa découverte, plus cette prétention se fortifia en lui. Au début , mieux conseillé par le besoin d'un succès , quand il voulait parler à la foule , il se mettait à peu près à la hauteur de son oreille ;

CBARLE8 FOURIER. SOS

mais quand , plus tard , il ae fut enivré de sa spéculation , ces derniers ménagements cessèrent. Parce qu'il avait marché , il s'imagina qu'on l'avait suivi ; il parla de sa théorie comme d'un fait régnant d'un fait dominateur ; il en parla dans une langue qu'il avait créée pour elle , et que dès lors il regardait comme universellement admise. De la part d'un créateur , cet orgueil s'explique et se justifie. Pour l'artiste , la Galatée était complète ; il l'avait pétrie de sa main , il l'avait animée de soq souffle , et , glorieux de la voir sourire , il ne croyait pas que personne eût le droit de nier sa vie et sa beauté.

Cet état d^extase et d'isolement, d'idée fixe et souveraine , ne permit pas à Fourier de donner à ses révélations une forme qui en rehaussât la valeur, une forme attrayante pour les gens du monde , concluante pour les savants. Exact et méthodique dans ses idées , Fourier ne l'était pas dans leur exposition ; il manquait

d'ordre et d'enchaînement. Aussi, pendant que l'on aperçoit toujours le lien qui unit les combinaisons sociétaires , on est quelquefois à se demander pourquoi ces combinaisons ne se déduisent pas mieux , dans les livres de Fourier , les unes des autres , et ne s'engendrent pas , pour ainsi dire. Un monde où l'harmonie doit régner aurait pu être décrit et prouvé avec plus d'harmonie. C'est que Fourier possédait moins sa théorie qu'il n'était possédé par elle. Une fois sur le trépied , il se lais-

sait aller au souffle du dieu , obéissant à sa passion , ne sachant pas se contenir dans les bornes d*une dialectique pirécise et d'une tempérance sévère. Sans avoir voulu ni pu« peut-être , séparer des matières bien distinctes , il mêlait la critique à Torganisation, quittant Tordre harmonien pour Tordre civilisé, censurant d'un côté, louant de Tautre, tout cela au hasard , pêle-mêle , d'une manière verbeuse et diffuse , combattant sans cesse avec des armes non acceptées , celles de sa théorie , an lieu de se tenir, comme il Teût pu souvent, sur le terrain des faits incontestés et généraux. De là une confusion , une bizarrerie , une incohérence , qui ne disparaissent qu'après un long travail du lecteur sur luimôme et sur la pensée de Tauteur. Quand ce n'est pas la méthode qui rebute , c'est Texpression. S'exagérant peut-être les avantages d'une terminologie nouvelle pour un monde nouveau , Fourier a abusé du néologisme , systématiquement , et , disonsle , puérilement. Là , où la langue consacrée eût amplement suffi à Tévolution et à Texpression de ses idées , il a cru devoir continuer son rôle d'inventeur, et refaire le dictionnaire français en même temps que Téducation humaine. Ainsi quand il eût pu diviser ses matières par chapitres, sections , appendices , corollaires , pré-

faces , avant-propos , introductions , prologues , ce qui eût été légitime et compris , il nous offre , dans son idiome , des

Cis-légomènes , des Inier'liminaires , dt% Êpi^seelionSf des Ciier-logues y des Citrà-poses , ce qiiî est une prétention au moins oiseuse et qui touche presque au ridicule.

Un autre défaut de Fourier, c'est l'abondance; non pas Tabondanee qui féconde, mais celle qui noie. Infailliblement Tinventeur du monde sociétaire aurait trouvé beaucoup moins de personnes disposées à contester sa valeur scientifique , si , au lieu de jeter sa théorie dans un moule immense , il Teût, au contraire, concentrée dans un petit nombre de démonstrations et soumise à une exposition méthodique. Ce travail de résumé devait précéder le travail du développement : Tordonnance générale avant les détails, la synthèse avant l'analyse, ce sont là des vérités banales. Il est à regretter que Fourier leur ait désobéi. Cependant, si sévère que Ton veuille être vis-à-vis d'un esprit supérieur ,. on ne peut disconvenir que celte profusion de gracic^ix tableaux , que ce cercle confus et passionné de créations naïves , joyeuses , inattendues ; que ce désordre charmant , cette incohérence de surface , qui sont une faute chez le savant, ne deviennent un titre réel pour l'homme d'imagination et pour le poète. Les couleurs de ces paysages sont si fraîches et d'un effet si neuf , il y a tant d'éclat et tant de verve dans ces Géorgiques idéales, qu'on s'abandonne, malgré soi, au

flot descriptif, sans regretter l'appui moins fragile d'une démonstration sérieuse.

Un dernier reproche. Certes, il serait fôcheiix que la science parlât un langage mielleux ; mais il ne Test pas moins de donner un air rébarbatif aux Vérités que Ton enseigne. Un savant ne doit être ni un paysan du Danube, ni un élégant du grand monde; il ne doit tremper sa plume ni dans le vinaigre , ni dans les essences. Le ton d'un homme qui démontre et qui veut attirer à lui , est un ton doux , grave , persuasif; ne concédant rien quant au fond , mais prêt à se ployer à tous les tempéraments de forme. Peut-être Fourier aurait-il dû en cela résister un peu à ses élans de franchise et de rudesse ; peut-être aurait-il fondé plus sûrement son autorité sur les intelligences, si à l'originalité de sa doctrine il eût joint ce que le saint-simonisme avait de plus que lui, l'onction dans le style et la parfaite convenance dans le langage.

Ces prémisses posées, nous allpns, après avoir fait Thistorique etia critique des travaux de l'inventeur, entrer dans l'exposition de ses idées. Cette exposition aurait demandé de longs volumes , si nous ne lui eussions appliqué une méthode de rigoureuse sobriété. Notre intention n'a pas été, ne pouvait pas être d'initier nos lecteurs à tout le système de Fourier : ce serait impossible et inutile; la route serait trop longue , et ils ne nous y suivraient pas. Qu'ils

aient ane idée nette de Tensemble de la théorie et de ses principes génératifs , c'est loat ce que nous avons voulu. Pour leur rendre cette étude plus claire, nous avons évité , autant qu'il était en nous , d'en^ trer dans un vocabulaire dont il eût fallu , à chaque minute , leur donner la clef. La même vue de simplification nous a fait élaguer la partie critique. Que notre univers ne soit point parfait , c'est ce qui est admis pour tout le monde , et ce

qui a été victorieusement et surabondamment établi. Toute preuve de ce genre a facilement le tort de dégénérer en déclamation , et nous avons mieux aimé y renoncer que courir ce risque. Enfin , en parcourant la partie organique de la doctrine sociétaire , on verra que Dous Tavons dégagée des détails qui ont attiré sur rinventeur des plaisanteries devenues banales. On a tant abusé de cette méthode de facile appréciation, quM y a aujourd'hui , ce nous semble , quelque bon goût à s'en abstenir (i).

IV

COSHOOO9IB BT P8TCH060HIS.

On a fait de Charles Fourier un matérialiste , à cause de quelques mots hasardés sur la reproduction

(1) Poar compléter cette élude de Charles Fourier, et donner one idée du lonr bizarre et original de son esprit, on trouvera à la fin

infinie de la matière. Nous croyons qu^il y a ici un malentendu résultant du système toujours vicieux des analogies. Si Ton voulait trouver un nom dans récole philosophique qui répondit davantage à la loi sociétaire , Fourier serait un panthéiste à la façon des saint-simoniens , ou un sensualiste de fécole de Locke et de Condillac.

Charles Fourier n'a pas , il est vrai , abondé dans les idées métaphysiques à Texclusion des tendances sensuelles; mais c'est,

comme il Tavoue lui-même, parce qu'il voulait réorganiser le corps avant de réorganiser l'esprit, les instincts devant, dans l'ordre nouveau, être satisfaits comme tes passions , les besoins comme les sentiments. La lutte entre les deux principes, le bien et le mal, d'origine philosophique, n'avait , d'ailleurs . plus rien à faire dans un système qui prenait pour point de départ la légitimité , la nécessité de tous les élans de Tàme et de la chair.

Le sommet de la doctrine de Fourier, c'est Dieu; mais en appelant Dieu esprit , il ne se déclare pas pourtant exclusivement spiritualisie. Il semble admettre, au contraire, que Dieu, l'homme et l'univers, comme êtres absolus et infinis , peuvent , par de certains côtés, s'absorber et se confondre. Ce serait à peu près la formule saint-simonienne : c Dieu est

de ToiiTrage quelques citations extraites de la partie fantastique de ses livres.

tout ce qui est , • et un transport du fini dans Vinfini. Cependant , en d'autres passages, Fourier distingue le créateur de la créature, parle de Dieu comme d'un être existant de son fait , et du chris^ tianisme comme d'une croyance qui nous a ramenés à de saines notions religieuses. Dieu , d'après lui, doit être notre première étude ; c'est en cherchant en nous la révélation des instincts qu'il y a mis, leur application , leur utilité , leur sainteté , que nous devons trouver la clef des destinées futures de riiomme.

Insistant peu , d'ailleurs , sur ces données métaphysiques, Fourier fait de la nature trois principes éternels et indestructibles : Dieu , la matière , la justice ou les mathématiques. Ici, entre Fourier et les autres philosophies plus de rapprochement pos-

sible : il marche vers ses idées. Dans la toute-puissance de Dieu, il trouve la cause, et dans sa justice, la raison des destinées générales. Or la volonté universelle se manifeste et se témoigne par Vatlraetion universelle; attraction dans l'humanité, attraction dans l'animalité, attraction dans les corps inorganiques. C'est cette attraction qui, pivotant sur ellemême, incessamment produit, incessamment détniit, incessamment conserve. De là cinq mouvements : mouvement matériel, attraction du monde, devinée par Newton ; mouvement organiquey attraction emblématique dans les propriétés des substances ;

mouvement inlellecttiel y altraciion des passions et des instincts ; mouvement aromal , attraction des corps impondérables ; mouvement social, altraciion deThommevers ses destinées futures. De l'attraction universelle est née Tanalogie universelle, résultant, selon Fourier, d'une loi mathématique qu'il a accusée sans la justifier toutefois. Toutes les passions ont leur analogue dans la nature, depuis les atomes jusqu'aui astres. Ainsi , les propriétés de Tamitié seraient calquées sur celles du cercle , celles de Tamour sur celles de Tellipse, etc. N'insistons pas : ceci est plus ingénieux que vrai ; il y a là un pressentiment bizarre, mais point une conception sérieuse.

La cosmogonie de Fourier a aussi un caractère divinatoire et cette prétention à une seconde vue. Le monde , d'après lui , aura une durée de quatrevingt mille ans ; quarante mille de progrès, quarante mille de déclin. Dans ce nombre sont enveloppés huit mille ans d'apogée. Le monde est à peine adulte; il a sept mille

ans ; il n'a connu jusqu'ici que l'existence irrégulière, chétive, irraisonnable de l'enfance; il va passer dans sa période de jeunesse, puis 'dans la maturité, point culminant du bonheur, pour descendre ensuite vers la décrépitude. Ainsi le veut la loi d'analogie. Le monde, comme l'homme, comme l'animal , comme la plante, doit naître, grandir, se développer et périr : la seule différence est dans la

durée. Quant à ce qui est de la création , Dieu fit seize espèces d'hommes, neuf sur l'ancien continent, sept en Amérique , mais toutes soumises à la loi d*unité et d'analogie universelles. Néanmoins, en produisant le monde actuel, Dieu se réserva d'autres créations successives pour en changer la face. Ces créations iront à dix-huit. Toute création s'opère par la conjonction du fluide austral et du fluide boréal. Jusqu*ici, il n'y a eu qu'une seule de ces émissions; les autres attendent qu'on ait trouvé pour elles un autre milieu, un milieu viable, un milieu d'harmonie. Alors les hommes cultiveront le globe jusqu'au soixantième parallèle, et des orangers fleuriront dans la Sibérie : une couronne boréale, espèce d'anneau, semblable à celui de Saturne, se fixera sur le pôlenord , dissoudra les glaces et rendra ses mers navigables. En même temps, une décomposition subite dans les eaux de l'Océan en dégagera la partie saline, et en fera une boisson agréable et utile aux navigateurs. C'est à la suite de ces phénomènes que devront se produire les créations nouvelles, toutes plus parfaites que la nôtre. Comme on le voit, ceci n'implique encore aucune preuve , et ne vaut pas qu'on s'y arrête, si ce n'est par curiosité.

En psychologie , non -seulement Charles Fourier croit et professe l'immortalité de l'Âme, mais il laisse supposer qu'il admet

l'immortalité, ou tout au moins la reproduction infinie de la matière. Les âmes

élaient avant la vie, elles sont après la vie; mais, pour n'être point isolées des jouissances matérielles, elles rejoignent toujours la matière. Il y a emprunt ici. Nous sommes sur les traces de la transmigration indoue et de la métempsycose pythagoricienne. Seulement avec Fourier les âmes ne descendent point dans Téchelle des êtres ; les âmes humaines se transfusent toujours dans des corps humains , soit sur notre globe, soit dans d'autres. Avant la un de la carrière planétaire, elles auront alterné huit cent dix fois d'un monde à un autre c'e6t*à-dire qu'elles auront fourni mille six cent vingt-six existences , dont cinquante - quaire mille ans dans une autre planète et vingt-sept mille dans celleci. Quant aux planètes elle-mêmes, leur grande âme ne meurt pas , mais passe en d'autres planètes avec les âmes qu'elles portent , de manière â ce que ces dernières croissent en bonheur et en développement pendant plusieurs milliards d'années.

Si la théorie de Fourier n'eût rien produit de plus sérieux que celte Genèse , il serait demeuré , dans des données analogues , un peu au-dessous de Pythagore et de Fontenelle, et nous n'aurions point ici à nous occuper de lui. Ha, d'ailleurs, senti lui-même que celte portion de son travail paraîtrait, aux yeux du public, résulter moins d'une inspiration ealme que d'une hallucination , et averti par Taltitade de

son école , qui répugnait à le suivre sur ce terrain , il a écrit ces lignes :

< Mais qu'importent ces accessoires à l'affaire principale , qui est Part d'organiser Tindustrie combinée, d'où naîtront le quadruple produit, les bonnes DMEurs ; l'accord des trois classes , riche, moyenne et pauvre ; l'oubli des querelles de partis , la cessation des pestes, des révolutions, la pénurie 6scale, et l'unité universelle.

c Les détracteurs se dénoncent eux-mêmes en m'atiaquant sur des sciences nouvelles, cosmogonie, psycbogonie, analogie, qui sont en dehors de la théorie de l'indusirie combinée. Quand il serait vrai que ces nouvelles sciences fussent erronées , roma* nesqiies , il ne resterait pas moins certain que je suis le premier et le seul qui ait donné un procédé pour associer les inégalités et quadrupler le produit en employant les passions , caractères et instincts tels que la nature les donne. C'est le seul point sur lequel doit se fixer l'aitention , et non pas sur des sciences qui ne sont qu'annoncées.

< Étrange despotisme que de condamner toutes les productions d'un auteur, parce que quelques-unes sont défectueuses ! Newton a écrit des rêveries sur l'Apocalypse ; il a tenté de prouver que le pape était Tantechrist. Sans douie ce sont des folies scientifiques; mais ses théories sur l'attraction et les.

rayons lumineux n'en sont pas moins bonnes et admises. En jugeant tout savant ou artiste, on sépare le bon or du faux. Pourquoi suis-je le seul avec qui la critique ne veuille pas suivre cette règle? i

Quand un homme s'exécute ainsi , il ne reste plus rien à dire. On ne frappe pas sur une poitrine qui se découvre.

ATTBACTIOll Pik9SI051in. — ARALTSB DIS DODU PASSIOITS B4DiCA,lB8.

Nous voici à la clef, au pivot de la découverte.

Charles Fourier dit : c Le devoir vient des hommes , Tatiraclion vient de Dieu, i Le devoir vient tellement des hommes qu'il varie de peuple à peuple, et d'une époque à une autre. L'attraction , c'est-àdire la tendance des passions , est tellement un fait divin, que les passions sont les mômes chez tous les peuples , civilisés ou sauvages, dans tous les siècles, primitifs ou modernes. Dieu maintient dans ce sens la tendance des passions, malgré l'abus actuel qu'en fait l'homme, parce que les passions ainsi combinées doivent servir à l'avènement et au triomphe des destinées futures ; d'où il résulte que les passions s'agitent aujourd'hui, malheureuses et comprimées, dans un milieu provisoire, pour s'établir plus tard, heureuses et satisfaites, dans le milieu que Dieu leur

tts

î, UMte aiineikMi eu we ckose MUi« relie , légône. à bqaelle il esi ui|He de résister. L'aunctioa est h loi hamsine conae elle est la loi des mondes. Âmam de passions fondamenuks, aniaoi d'aiinctîoiis. t Les aitraclioiis sonl propor* tionnelles aax destinées , » ajonte Fonrîer. Céder à ces altraclioDS, Toilà oà est la Yraie sagesse, car les passions sont une boussole pennaDenle que Dieu a mise en nous* Anssi Foorier ne balanee-t-il pas entre b liberté et U compression, Fattraction et la morale. Et si le milieu dans lequel se meuvent les passions, ces impulsions divines , forme un obstacle à leur essor et à leur harmonie , c'est ce milieu , ce milieu humain qu'il faut modifier. D'où le réformateur con« clol à la

création d'un milieu nouveau , d'un monde sur d'autres bases. Dans ce monde, où toute latitude sera donnée au jeu des passions , cet équilibre harmonieux que leur compression n'a pu produire, naîtra de lui-même et spontanément; rstlractioD poussera vers le devoir par la satisfaction de toutes les volontés. L'homme alors cessera d'être anéanti* noniie vivante , placé qu'il est entre les impulsions de sa nature et les prescriptions de la sagesse actuelle; plus d'action comminatoire sur les élans de l'âme, sur les instincts du corps;' plus de justice répressive , plus de délits » plus de peines. La con-

traînle el rincohérence feront place à rbarmonie et à Tonilé ; le nouveau mécanisme social réalisera la loi mathématique qui doit employer toutes les forces, utiliser tous les penchants , accorder toutes les impulsions , unir toutes les volontés, agir en un mot , de manière à ce que Tintérêt personnel indépendant dans ses allures, se fonde, s'absorbe dans l'intérêt général , et concoure à son agrandissement.

Avant de déchaîner ainsi les passions sur le monde, il était utile peut-être de les récapituler toutes , de les saisir, de les distribuer, de les peser attentivement , de les combiner. C'est un travail que Fourier n'a voulu déléguer à personne : il a reconnu lui-même ou cru reconnaître en nous trois buts d'attraction : le besoin du luxe, la propension à se grouper, et la tendance à Yunité. Le luxe , divisé en luxe interne et externe , comprend au premier titre la santé, au second la richesse. Gomme les cinq sens sont du ressort de cette nature d'attraction , elle est, à cause de cela , subordonnée aux passions qui naissent de Pâme. La propension à se grouper embrasse les passions affectives, l'amour, l'amitié,

l'ambition , et une quatrième passion que l'inventeur nomme le familisme (lien de parenté.) Ces attractions de diverse nature et de puissance variable servent à lier entre eux et à grouper les individus. Mais au-dessus de ces passions , il en existe trois autres qui leur sont supérieures, passions r«c(rtc6«, comme

les nomme Fourier, mobiles des plus grandes actions humaines (i). Ces passions, llnventeur les désigne ainsi : la cabalisUy Valtemante el la compo^ site, La eabalisle est la fougue à la fois réfléchie et spéculative qui tend à diviser les impulsions afin de leur donner plus d'essor, à fixer les volontés pour une influence complexe. Dans notre monde on appellerait cette passion Tesprit d'intrigue. Ualternante, ou papillonne, est le besoin de variété irrésistible chez rhomme , la soif de situations contraires , de contrastes et de changements de scène. L'alternante se mêle à tout , elle va d'un groupe à l'autre, de série en série, engendre l'attrait par la mobilité , et éloigne la satiété par de rapides volte-faces. C'est elle qui répand le plus de bonheur sur le mécanisme sociétaire. Dans notre civilisation , celte passion se nommerait inconstance, goût du changement. Enfin la composite, ou fougue aveugle, est la passion qui produit les dévouements sublimes, l'inspiration dans les arts , l'éloquence de la chaire et de la tribune; c'est celle qui s'appuie sur le besoin de grandes émotions, sur le désir de mener à bien des tâches glorieuses ou pénibles. Cela équivaut à peu près à ce que nous nommons l'enthou-

(1) Il n^est pas sans intérêt de faire remarquer ici qae ce rôle snpérieur affecté aux passions de Tâine, indique que^ tout en légitimant les passions sensuelles, Fourier a entendu les maintenir dans nu état de subalfernité. •

siasme. Ces trois passions sont sapérieares aux quatre passions affectives , qui priment à leur tour les cinq passions sensuelles.

Ainsi rhumanité compte douze passions radicales , sept de Tâme , cinq de la chair, ressorts et pivots de fattraction; cinq passions sensitives tendant au luœe, quatre passions affectives tendant aux groupes f trois passions distributives ou rectrices tendant aux séries. Les premières ne touchent que rindividu , les secondes rayonnent dans un cercle d'intimité , les troisièmes intéressent la société entière. C'est le jeu libre et complet de ces douze passions , se tempérant Tune par Pautre, qui inspire à rhomme le sentiment religieux ou la passion de Tunité , laquelle résulte de la combinaison de toutes les passions , comme le blanc de la combinaison de toutes les couleurs. Et comme il y a des nuances de couleurs à Tinfini , il y a aussi une foule de passiona mixtes. Mais le nombre des passions proprement dites est rigoureusement de douze, et Fourier en trouve la preuve analogique , soit dans le système sidéral , soit dans la décomposition du prisme solaire , soit enfin dans la gamme musicale. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain : il a déclaré luimême avec trop de bonne grâce qu'il s'y sentait mal assis.

UBCAHiaiB SOaÎTilRI. — TU n^DV PBALillSTBRB.

La loi d'attraction une fois trouvée , il n'y avait plug qu'un pas à faire pour arriver au procédé sociétaire. Toutefois , avant d'opérer sur ce thème de réalisation , Fourier a voulu se justifier à luimême , par le tableau des relations actuelles, l'utilité et rur(>ence

d'une réforme. Habitué à ne rien voir en beau , il a un peu chargé les traits du modèle, et peint le monde sous des couleurs qui ne le flattent pas. Dans l'état agricole , morcellement fatal , exploitation égoïste et inexperte ; dans l'état industriel , déperdition effrayante de forces, travail répugnant, ingrat, mal rétribué , mensonge , guerre jQagrante , choc d'industries ou rivales ou parallèles; dans l'état social, lutte des diverses classes ; ici , richesse insolente , là , misère farouche , fourberie dans les relations , méfiance érigée en esprit de conduite , oppression de la masse au profit du petit nombre; enfin, impuissance à se défendre contre l'univers extérieur, contre les intempéries qui usent avant le temps la santé de l'homme , et contre les épidémies qui le foudroient ; voilà ce qu'il a vu , ce qu'il constate , et ce qui légitime com< plétement à ses yeux une aspiration vers des desti-

nées meilleures. De ces fléaux , il en est plusieurs que rassociation dans Tordre matériel peut faire disparaître ; mais il en est d'autres qui ne se retireront que lorsque Tassocialion aura été introduite dans Tordre moral. Pour arriver à Tharroonie de« forces humaines , il faut auparavant Télablir dans les facultés et dans les passions.

Maintenant, par quelles voies pourra-t-on h Tindigence faire succéder la richesse graduée, la vérité à la fourberie , les garanties mutuelles à Toppression, une climaiure régulière aux désordres atmosphériques , enfin à Tincohérence présente une marche de progrès pour la race humaine ; telle est a deuxième face de la question. Fourier en parcourt les dépendances ; il accorde un mot aux modes d*association imparfaite qui peuvent précéder le sien, examine ce qu'il nomme le garanlisme , le so-

ciantisme, la communauté , pour conclure de leurs vices à la supéHorité de Tassoci.ation composée ou harmonienne , qui est sa découverte.

Cette association , il veut la naturaliser d'abord dans Tagriculture. qu'il appelle uneinduslrie; grande et précieuse industrie en effet, autour de laquelle pivotent toutes les autres. Au lieu dévastes centres qui engloutissent les populations, au lieu de bourgs, de villages , de hameaux , fondés au hasard , mal construits , aussi incohérents dans leur distribution générale que dans leur organisation particulière ,

Fourier entend grouper Phumanité par communes ou phalanges , régulières pour le nombre des habi« tants, pour l'ordonnance intérieure et pour les conditions d'équilibre vis-à-vis d'autres phalanges ou communes , obéissant à des lois analogues. Il en serait de ces phalanges comme des corps célestes qui ont un mouvement sur eux-mêmes et un mouvement autour des corps roulant dans leur tour-billon. Le même phénomène se reproduirait au sein de la phalange f composée d'une infinité de petits centres ayant leur jeu propre, et leur jeu relatif à d'autres centres identiques. On va voir tout à l'heure le système à l'œuvre.

Le moteur de celte association est , nous l'avons dit , raltraclion passionnée, ce principe à mille iins. L'attraction vers le travail , c^est à cela que l'humanité pourra rçconnaltre qu elle entre dans ses destinées futures. Que voyons-nous aujourd'hui ? D'un côté le riche qui ne travaille pas, d'un autre côté le pauvre qui travaille avec dégoût , des deux parts répugnance. N'est-ce pas là , dit Fourier, un état anormal ? Quoi ! Dieu aurait imposé le travail

à l'homme comme une nécessité impérieuse, et en même temps il lui aurait mis dans le coeur une horreur instinctive pour le travail I Évidemment il y a confusion. La répugnance n'indique qu'une chose, c'est que Dieu ne veut pas que le monde emploie éternellement son énergie à des besognes in«;i'ales.

ije jotir où Une meilleure entente présidera à la distribiiiion da travail , les riclies oisifs disparaîtront ; ils envieront ce qui était Tattribut du peuple. Pour eela il faut que le travail soit une affaire d*option, un choix , un goût , une préférence , une passion en5n. Chacun s'adonnera à Toccupation qu'il aime, à vingt s'il en aime vingt. Une rivalité chariuante, un enthousiasme toujours nouveau , présideront aux travaux humains, quand, sous la loi de Faliraction , les mortels se seront associés ^ar groupes, dernière fraction sociétaire, par séries, qui sont l'association des groupes , et par phalanges , qui sont l'association des séries.

Le groupe est la sphère primitive de toute fonction; l'alvéole de la ruche sociale, le noyau de l'association. Un groupe , pour être normal , doit se composer de sept ou neuf personnes : au-dessous il serait insuffisant , au-dessus il courrait le risque de manquer d'harmonie. L'harmonie particulière d'un groupe résulte de l'amalgame des attractions tantôt divergentes, tantôt parallèles; l'harmonie générale entre les divers groupes résulte de leur caractère, soit identique, soit opposé. Dans la composition des groupes , toute passion est considérée comme ressort : ainsi tantôt c'est l'amitié , tantôt c'est l'intérêt, tantôt c'est l'amour,

tantôt c'est la gloire qui domine un groupe , et , dans son sein , l'essor de toute passion doit avoir lieu en identité et

eo contraste, Cbaqne groupe a des modes de ralliement distincts : dans les groupes d'amitié touss'en- Irainenl en confusion , c'est-à-dire se confondent , Tamitié supposant une égalité parfaite ; dans les groupes d'ambition, le supérieur entraîne Tinférienr, la loi de hiérarchie le voulant ainsi ; dans les groupes d'amour, les femmes entraînent les hommes, émancipation qui en vaut une autre; enfin, dans les groupes de famille , les inférieurs entraînent les su»périeurs , concession touchante faite à la faiblesse. Ces groupes se forment d'eux-mêmes au moyen de ces divers ressorts. Chaque foi^ que dans un groupe il y a lieu à conférer ou un titre ou un grade , on y procède par Télection. Tous les membres d'uu groupe ont voix délibérative : la majorité fait loi. Le même mode électif, les mêmes rouages d'organisation passionnée , sont appliqués aux séries , qui «ont l'association des groupes, aux pbahinges qui sont l'association des séries.

Après les groupes qui se composent de sept ou neuf personnes , viennent les séries (t), qui doivent

(1) Noos empruntons A Fourier odc défini lion de la série et du mécanisme sériaire , qui jouent un très-grand rôle dans son organisation sociale, industrielle et agricole. La citai ion qui suit emhrasM toot, pratique et théorie : cVst le système en action. Elle estcztraile de la Théorie des quatre mouvements et reproduilc dans la Destinée sociale de H. Considérant. On y verra au juste ce qu^est une série»

« One série m compose de personnes inégales en tout sens , âges, « fortaoM , caractères , lumières , etc. , etc . , formant contraste el

«14 CHARLES POUIIIER.

nvoir de vingt-quatre à trente-deux groupes, et qui, à leur tour, forment les phalanges. La phalange comprend environ dix huit cents personnes. La demeure d'une phalangese nommera un phalanstère. Un phalanstère devra être un édifice à la fois commode et

« gradation d^inégalilë. Plus les inégalités sont gradaées et contras- « lées, plus la série M^cnchatne an travail, produit de bénéfice et offre « d^harnionie sociale. <— On la divise en divers groupes dont l*or- « donnance est la même que celle d^une armée. Pour en donner le « tableau, je vais su|)pofler une niasse d^cnviron six cents personnes, c moitié hommes et moitié femmes, tous passionnes pour une même c branche d^ndustrie , comme une cullare de fleurs on de fruits. « Soit la série de la culture des poiriers : on subdivisera ces six « cents personnes en groupes qui se voueront i cultiver une on deux « espèces de poiriers. Ainsi on verra un groupe des sectaires du c beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera N enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (on peut être niemc bre de plusieurs) , il pourra se trouver une trentaine de groupe» c qui se distingueront par leurs bannières et ornements et ae formec ront en trois, on cinq , on sept divisions, par exemple :

SÉRIE DE LA CULTURE DES POIRIERS

COMPOSÉE DE 32 GBOOPBS.

DivùtOH Progrestion ç,^^^ ^^ euliurtt.

num^rt^ue

1 jivanUposte — 2 group. Coings et sortes bâtardes dures,

2 Aileron ascendant 4 — Poires dures à cuire

3 Aile ascendante 6 — Poires cassantes

4 Ceetbe de séeib 8 — Poibbs fouoahtis.

8 Aile descendante 6 — Poires compactes

6 Aileron descendant 4 — Poires farineuses

7 Arrière-poste. 2 — Nèfles et sortes bâtardes molles,

« Il n'importe que la série soit composée «Phommes ou de fem- « met oo d'enfants, on mi-partie, la diaposition est loujonra la

élégant , dans lequel rutilîté n'aura point été sacrifiée au luxe, ni rarchitecture aux exigences des distributions intérieures. Ce sera une vaste construction, de la plus belle symétrie, et accusant par sa grandeur les pompes de la vie nouvelle. De droite «t de gauclie se projetteront des ailes gracieuses re-

« méme.-^-l'a $érie prendnàpnipris cette distribution, soit poar

« le nombre des groupes, soit pour la distribution des travaux. Plus

« elle approchera de cette régularité en gradation, mieux elle s^har-

« monisera et s^entraîneraau travail. — Si la série est formée régnlièrt

« ment comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre

« les divisions correspondantes. Ainsi Taile ascendante et Taile des-

« cendante s^allieront contre le centre de série et s^entendront pour

« faire valoir leurs productions aux dépens de celles du centre : les

c deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour

« lutter avec les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que cha. « cnn des groupes produira â Tenvi des fruits magnifiques. — Les

« mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers groupes

« d^une division... — Viennent ensuite les intrigues de série à série

« et de canton à canton qui s^organisent de la même manière. On

« conçoit que la série des poiriers sera fortement rivale de la série c des pommiers; mais elle s^alliera avec la série des cerisiers, ces

« deux espèces d^arbres n^offrant aucun rapprochement qui puisse

« exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

■ yai dit que les séries ne peuvent pas toujours se classer aussi K régulièrement que je viens de Tindiquer ; mais on approche , « autant qu^on le peut , de cette méthode qui est Tordre naturel et « qui est la plus cflScace pour exalter les passions, les contre-balan- « cer et les entraîner au travail. LMndustrie devient un divertisse- « ment aussitôt que les industrieux sont formés en séries progrès- « sives. Ils travaillent alors moins par appAt du gain que par effet <t de rémolalion et des autres véhicules inhérents à Tespril de « série. »

(Nouveau Monde industriel.)

pliée8 sur elles-mêmes , en fer à cheval, là , loin du centre de la grande famille , doivent s'installer les métiers bruyants. Ce palais sera double dans son étendue, avec dés corps de bâtiment assez éloignés Tun de l'autre pour former des cours intérieures et ombragées, promenoirs des vieillards et des convalescents. An milieu du bâtiment principal s'élèvera la tour d'ordre , siège du télégraphe , de Phorloge , et des signaux chargés de transmettre les instructions nécessaires aux travailleurs dtssémhiés dans la campagne. Le théâtre et la bourse trouveront leur place dans la même enceinte. A la hauteur du prer mier étage, et dans tout le pourtour de Tédifice , régnera une rue-galerie , chauffée en hiver , aérée en été , et offrant, d'un atelier à l'autre , une communica-

tion facile et à l'abri de toutes les intempéries. Au besoin cette rue-galerie servira encore de salle d'exposition aux objets d*art et aux produits indu^ triels de toute espèce.

Dans uu phalanstère, tout sera organisé pour une vie attrayante et libre, une vie au goût de chacun : commune, si Ton veut ; solitaire , si on le préfère. On y poursuivra deux objets : la commodité générale et le bien-être individuel. Les logements , les salles de réunion , les réfectoires , les ateliers , les cuisines, les caves, les greqiers, les offices, tout y sera disposé de manière à assurer des rapports prompts et faciles, des distractions variées , un scr-

vice économique et intelligent. Chaque famille trouvera k se loger suivant sa fortune et suivant ses besoins, saus qu'il en résulte jamais pour elle une humiliation dans le contraste si elle est pauvre, un motif d'orgueil si elle est riche.

Maintenant , à ceux qui s'effrayeraient de la mise de fonds nécessaire pour assurer tant d'aisance et réaliser tant de merveilles , Fourier répond qu'un phalanstère de dix-huit cents âmes ne coûtera guère plus à construire que les quatre centô chaumières d^une commune française égale en population. Encore le phalanstère, une fois établi avec grandeur et solidité , sera , pendant plus d'un siècle , à l'abri des grosses réparations , tandis que , dans le même intervalle, on aura rebâti sept ou huit fois les ma* sures de la commune française. Puis , la fondation achevée, il y a un autre compte à dresser, celui des économies du ménage sociétaire. Ainsi une immense cave remplacera quatre cents caves, une vaste gre-> nier quatre cents greniers, une cuisine avec un per^

sonnel réduit, quatre cents cuisines avec les quatre cents femmes qu'elles absorbent sans les occuper, enfin une gigantesque blanchisserie, quatre cents blanchisseries. Tout ces ateliers d'usage commun marcheront à l'aide d'une machine à vapeur qui fournira , en outre , de l'eau chaude dans tous les appartements du phalanstère.

Cependant , au dehors de l'édifice, la campagne

a changé d'aspect : les haies, les fossés, ces emblèmes de servitude et de défiance , ont disparu ; les chemins ont été combinés de manière à ménager Tespacé. En échange de leurs terres , les propriétaires du sol ont reçu des actions transmissibles qui représentent la valeur de l'apport, et désormais celte vaste plaine pourra être exploitée comme si elle appartenait à un seul homme. Ainsi doivent disparaître , par le fait seul de l'association , tous les inconvénients de la culture morcelée et la propriété parcellaire. Une seule gestion , appuyée sur de grands capitaux, préside au mouvement de la richesse générale , et réalise la plus grande somme possible de produits. Il en est de même des ateliers industriels. Au lieu de ces échoppes multipliées à rinfini , tristes , solitaires , sales et incommodes , voici des ateliers immenses et joyeux , aérés , salubres , où les machines viennent en aide aux forces de l'homme , et rendent le travail à la fois moins dur et plus régulier.

A ces avantages se joindront encore, dans un phalanstère , ceux qui résultent d'une meilleure organisation du travail , Le travail , en mécanisme sociétaire, sera à la fois plus attrayant et plus parfait : plus attrayant, car il n'aura lieu que par courtes

séances, et au milieu des passions enthousiastes qui doivent naître de la rivalité des individus dans les groupes, des groupes dans les séries, des séries dans

les phalanges ; plus parfait , car on Inî appliquera le système de division , déjà pratiqué avec succès dans nos grandes usines. Chaque industrie, ou agricole ou manufaclurière , sera divisée en autant de parcelles de travail que cela sera jugé nécessaire pour un confectionnement irréprochable , et un groupe spécial sera affecté à Pexéculion de chaque parcelle. Confiées de la sorte aux mains les plus capables, tous les détails du travail humain arriveront sur-le-champ à une supériorité dont il serait difficile aujourd'hui de fixer la limite. On réunirait ensuite ces éléments épars dans les divers groupes pour former une variété industrielle et la résumer en série. En agriculture , par exemple, étant donnée la culture du poirier, une série ou deux séries y seraient affectées, avec des groupes spécialement voués au soin de chaque espère. En industrie manufacturière, même division, même répartition parmi les diverses aptitudes. Voici d*ailleurs la formule scientifique de Fourier pour de semblables formations : < Chaque espèce d'industrie donne lieu à autant de groupes qu'elle offre de variétés , et chaque groupe se divise en autant de sous-groupes que la division de son industrie fournit de fonctions. » De cette division infinie du travail, de cet état des travailleurs toujours en présence les uns des autres, toujours en rivalité , soit pour la perfection , soit pour la rapidité d'exécution, doivent naturellement

et nécessaîremeot soriir, assure Foorier, des résaltats ignorés jusqu'à nous, des œuvres pins belles et plus vivement accomplies. Du reste le membre d*an groupe ne lui est pas tellement identifié , qu'il ne puisse pas faire partie d'autres groupes, et par coii«séquentse mêler à d'autres travaux ; d'où il suit que chaque industrie compte un grand nombre de sec* taires éparpillés dans la phalange , et peut , de la sorte, combiner à Tinfini ses rivalités. Ce change^ ment, cette mobilité heureuse ont en outre un grand avantage qui est d^engrener entre eux, par des rona-* ges volontaires et fortuits, tous les groupes et toutes les séries.

Ainsi voilà le travail réalisé avec facilité , avec ardeur, avec enthousiasme : chaque individu, chaque groupe, chaque série y a concouru. L'œuvre y a porté ses fruits: des bénéfices sont acquis, quadru* pies , à ce que prétend Fourier , de ceux que Ton obtient par les procédés actuels. 11 s'agit maintenant de les distribuer d'après le mode sociétaire, c'està-dire en raison du capital, du travail et du taleiit. Pour cela, un lot sera fait à chacun de ces agents de production ; et la loi de l'intérêt commun conseillera, plus qu'on ne pense, une répartition équitable. En effet , les capitalistes , ne, pouvant espérer de beaux dividendes qu'à l'aide de bons ouvriers et de bons projets, voudront que les lots de talent et de travail soient sincèrementet convenablement établis.

el leê non-capiialistes, ne pouvant employer les procédés avancés qu'à Taide de capitaux, chercheront à les attirer en les rétribuant d'une manière gêné* reuse. D'où Ton peut augurer qu'au lieu de s'attribuer la part du lion , chacun des intérêts associés tendra plutôt à se dépouiller en faveur des autres (i).

Quand trois lots auront été faits , l'un pour le capital , l'autre pour le travail , le troisième pour le talent, viendra le tour de la répartition par individus. A l'égard des capitalistes, le mode ne fait pas question ; le bénéfice sera en raison de l'apport. Mais pour le travail et le talent, une difficulté se présente , c'est d'avoir l'échelle du talent et la mesure de l'importance du travail. Ici Fourier s'écarte hardiment des routes battues ; ce n'est pas le travail brillant qui aura le pas sur les autres , mais le travail nécessaire. Il fait la part du pauvre avant celle du riche, la part des bras avant celle de rintelltgence. La masse le préoccupe beaucoup plus que l'individu, et il juge l'œuvre dans son influence sur les besoins collectifs, il classe donc les travaux en travaux de nécessité, travaux d'utilité, travaux de

(1) Voici la (tiftlribalion que propose Fourier « eii la déclarant Misceplible de modifications :

4 douzièmes au capital , ta douzièmes au travail , douzièmes au talent.

simple agrément. Les travaux d'agrément seront les moins rétribués, les travaux utiles le seront davan* lage , les travaux nécessaires plus que les deux antres. Sous le régime actuel , c'est à peu près Finverse. Fourier, calculant que les travaux nécessaires sont presque tous d'une nature répugnante , a dû, pour y introduire l'attraction , les rendre beaucoup plus lucratifs que les autres, et en revanche, il n*a attaché qu'une bien moindre prime aux travaux attrayants par eux-mêmes. Cette combinaison est une des plus séduisantes théories d'équilibre qui se soient faites ; elle conclut entièrement à l'avantage de ce qu'on nomme au-

jourd'hui la classe pauvre. Les travaux nécessaires, durs et pénibles, étant presque tout le lot du peuple , le peuple, dans le mécanisme sociétaire , serait tout à coup placé nonseulement hors des voies du besoin , mais encore sur le chemin de la richesse. Cette nouvelle justice distributive déterminerait en outre une rotation perpétuelle, un renouvellement incessant dans le perbonnel des classes , et y détruirait le germe des rivalités haineuses qui les déchirent aujourd'hui. L'harmonie universelle y trouverait un gage de plus. Ce qui la garantirait mieux encore, c'est l'absence de toute misère réelle dans ce monde idéal. 11 n'y a plus de pauvres dans un phalanstère ; le pauvre y est aboli. Tout sociétaire est forcément, malgré lui, à Tabri du besoin. Sa présence dans la communauté

lui donne droit à un minimum en toute chose:

nourriture, logement, vêtements, ustensiles. Ce mtmmumluiestdû, c'est la clause formelle de Passociatîon. De son côté, il doit , il est vrai , son travail, mais sous une loi qui affecte une haute paye aux besognes les plus rudes, il lui faut peu d'efforts pour s'acquitter d'abord, et capitaliser ensuite.

Quant à la distribution des lots du talent , elle serait des plus simples, car on aurait pour bases les litres ou les grades des individus , et comme les grades et les titres se confèrent, ainsi qu'on l'a vu, par la voie élective , les bénéfices seraient, en définitive, en raison des mérites déjà couronnés et d'un ascendant acquis. En dehors de cette loi applicable aux intelligences de second ordre , se trouveraient néanmoins les grands artistes , les industriels célèbres et les savants illustres. De tels hommes n'appartiendraient

ni aux groupes , ni aux séries, ni aux phalanges , mais à l'humanité entière. Le globe se chargerait de leur rémunération. Dans le mécanisme sociétaire, ces hommes d'élite sont placés en dehors des autres, quant aux conditions de travail. Seulement, lorsqu'après un long repos ils ont produit leur œuvre , un jury s'assemble dans la métropole du monde pour leur voler une récompense. Qu'on se figure, par exemple, Jacquart ou Watt, Newton ou Corneille , se présentant devant ce tribunal souverain ; Jacquart avec son métier , Watt avec sa ma-

chine à vapenr. Newton aTec sa théorie de Pattrac* tion. Corneille aTec sa plos belle tragédie. A rinaunt même et aTAnt toute gloire chanceose, il serait voté à ces grands hommes une rémnnération à prélever sur chaque phalange. Supposez cinq francs par pha- . lange , ei cinq cent mille phalanges dans le globe; le jury aura décerné à rinvenleurdeui millions cinq cent mille francs. Jacquarl ne mourra plus dans un étal voisin de Findigence, après avoir enrichi Tunivers.

Tout basé qu'il est sur une parfaite égalité de rapports et une complète liberté de mouvements , le mécanisme sociétaire reconnaît des hiéarchies de diverses sortes : hiérarchie de passions , hiérarchie de caractères, hiérarchie d'âges, hiérarchie de fonclions, hiérarchie de travailleurs , hiérarchie de souveraineté. Quand Fouriern'eiprime pas directement ces distinctions ni ces nuances, il les sous-entend. Ainsi , parmi les passions , les trois passions rectrices, ou, comme il dit, mécaniêanîeiy priment les passions affectives , qui , à leur tour, commandent aux passions sensilives. Il en est de même des caractères dont Fourier fait une sorte de clavier humain, susceptible d'autant de combinaisons

que peutTétre Pharnionie musicale. La hiérarchie des âges se présente sous un autre aspect : Tâge mûr en est le centre ; les deux ailes , Tune ascendante , l'autre descendante, sont , d'un côté , les années internée-

diairet de l*eafance à la virilité ; de l'autre, celles de la virilité à la décrépitude. Pour la hiérarchie des fonctions, il n'y a rien à expliquer, c'est rélectioo qui les confère ; mais la hiérarchie du corps de travailleurs, qu*on a vu dans ses alvéoles, le groupe, la série et la phalange , se développe dans la sphère supérieure , et forme , successivement , la ville , la province, la capitale, la métropole continentale , la métropole universelle» enûn les armées industrielles. La phalange est un type d'association, un type étroit, mais complet; c'est le reflet de la vie humaine. Cependant une phalange isolée n'aurait pas toutes ses conditions d'avenir, si elle n'attirait pas dans son tourbillon d'autres phalanges, qui, avec leur mouvement propre, auraient aussi un mouvement autour d'elle et par rapport à elle. Entre phalanges , les combinaisons sont les mêmes, les liens sont les mêmes qu'entre les groupes et les séries. Les phalanges sont sollicitées à une association par des sympathies , par des intérêts , par des objets d'utilité commuue, tels que des ponts, des canaux, des routes, à l'exécution desquels toutes et chacune ont concouru. Bientôt, en dehors des phalanges, se créeront de grands entrepôts , de grands établissements scienliHques , de grandes manufactures, des bourses , des foires , des théâtres , des monuments d'art. Puis viendra la petite ville , centre général des phalanges , plus habitée l'hiver que l'été ; puis

encore la ville provinciale, ou capitale de province, assise de manière à commander un vas&e rayon intérieur, ou un bassin mariiime , ensuite la capitale d'un empire , enfin la métropole universelle , dont Fourier fixe remplacement sur le Bosphore. L*un des liens les plus puissants de cette grandiose hiérarchie serait les armées industrielles, autorités nomades et pacifiques , se portant sur tous les points où les appelleraient Tutilité et la gloire communes. Une armée industrielle devra se composer , selon Fourier, de tous ceux qui excellent dans les beaux-arts, dans les sciences , dans l'industrie ; elle sera donc une réunion spontanée et libre , où chacun s'entretiendra à ses frais. Le but sera souvent d agrément* mais, tlans plusieurs cas, Tarmée industrielle devra concourir aux grands travaux du globe, à Tamélioration des climatures, aux lignes mportanles de com-» munication , à la construction de vastes édifices, à la prompte réparation des calamités publiques, comme les inondations et les incendies.

Vient ensuite la hiérarchie de souveraineté. Dans Fourier, cette souveraineté est multiple; elle demande des titulaires à tous les instincts, à toutes les facultés, à toutes les aptitudes, à toutes les passions ; elle est en outre alternée , périodique, mobile; capricieuse ; elle ne pèse point, elle n'ofl*usque point. La souveraineté est, dans certains cas, héréditaire; mais elle n'emporte aucune attribution formelle ; la

loi éleclive a réglé les fondions el les grades. Les titres de souveraineté s'échelonnent depuis Vunarque, qui commande à une phalange, jusqu'à Vomniarque, qui est Tempereur du globe. Il y a un duarque pour quatre phalanges, un Iriarque pour douze, un iélrarque pour quarante-huit , et ainsi de suite ; le douzarque

règne sur un million de phalanges. L'omniarque vient au-dessus; c'est le treizième grade ascendant de la hiérarchie. •

Le cercle dans lequel se meut le pouvoir de ces chefs a été si minutieusement tracé, qu'il équivaut à peine à un patriarcat dévolu aux plus anciennes familles. L'élection universelle dans toutes les fonc* lions, et une liberté illimitée acquise désormais aux passions de l'homme, comme loi sociale et absolue, font de la souveraineté un titre presque honorifique, un titre de luxe, d'apparat. Autour des chefs plus de gardes, plus de bourreau à leurs ordres, plus de tribunaux sous leurs mains. La liberté est complète, puisque tous les penchants sont légitimes, régalilé ne Test pas moins, puisque, dans les pha* langes, l'éducation est la même pour tous, les fonctions accessibles à tous, les voies de fortune et de grandeur ouvertes à tous, et aux mêmes titres. Quel rôle reste-t-il à un pouvoir dans une société ainsi faite? Il s'agit seulement de savoir si cette société pourrait fonctionner.

Cette liberté dont on vient de parler, Fourier

Tattribue en do8e égale aux deux sexes; il fait mieux, il ne distingue pas. Si, chez lui, la femme ne joue pas le rôle important et exagéré qu^a voula lui attribuer le saint-simonisme, du moins lui restet-il une part assez belle pour qu*elle ne crie pas à Toppression et au sacrifice. Dans le mécanisme so* ciétaire Thomme domine, il est vrai, la femme dans les rapports d'ambition, mais la femme y domine Thomme dans les relations d'amour et de famille. Voilà donc que la femme est déjà le pivot du ménage ; mais Fourier ne prétend pas Ty tenir dans le séquestre et dans Tisolement. c L'Harmonie, ditil, ne commettra pas, comme nous, la

sottise d'ex* dure les femmes de la médecine, de l'enseignement, de les réduire à la coulure et au pol-au-feu. Elle saura que la nature distribue aux deux sexes, par égales portions, l'aptitude aux sciences et aux beaux-arts, sauf la répartition des genres, le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes et celui des arts plus spécialement aux femmes. »

L'une des plus vives, des plus touchantes sollicitudes de Fourier, c'est l'éducation de l'enfance et l'éclosion de ses vocations. On voit qu'il parle de l'enfance avec amour, avec bonheur ; un père n'est pas plus prévoyant et plus tendre. Il est vrai que là était tout son espoir, toute sa chance à venir. Les hommes qui ont vécu sont de fer aux idées

nouvelles ; Tenfance est une cire molle qui reçoit et garde toutes les empreintes. Aussi il faut voir avec quel soin Fourier classe ses élèves en six tribus, en leur donnant des noms distincts et familiers; comment il s'élève contre notre système d'éducation, qui tend à les laisser sous la direction paternelle, toujours imprévoyante, d'après lui , et imparfaite, surtout quand il faut que Tenfant choisisse la direction la plus conforme à ses instincts et à son aptitude.

Opérer le plein développement de toutes les facultés matérielles et intellectuelles , afin de les appliquer à Tindustrie productive, tel est le système d'éducation de Fourier. Il le divise en cinq phases. L'une, de première enfance, est celle où les nourrissons reçoivent dans un dortoir ou sérislère commun les soins d'hbmrocs, de femmes et d'enfants, formés en groupe pour ce travail. Ainsi , ces soins donnés à l'enfance ne sont plus un ser-

vice banal, mais une vocation, une fonction sociale. Le rôle de nourrice a, lui-même, son importance. Fourier veut qu'une nourrice soit belle, qu'elle soit robuste, et même qu'elle ne fausse pas en chantant. Cette exigence s'explique dans un monde harmonien. L'enfant dort sur des hamacs et lihre de langes; on ne gêne pas plus ses mouvements que, plus tard, on ne gênera ses instincts. Dès qu'il peut marcher, son éducation commence. Alors il faut

8onger à pressentir la vocation, à la solliciter, à la faire éclore ; il faut surveiller les élans de ces natures naïves, bien remarquer leur vice de choix, si c*est le furetage^ si c'est la gourmandise, si c'est la singerie, si c'est Tamour du bruit, si c'est la malpropreté. Dans chacun de ces faits, il y a une révélation : selon qu'il manifestera telle disposition ou telle autre, telle préférence, telle manie, l'enfani sera ouvrier, ou artiste, ou industriel, ou gastronome, ou agriculteur. Â cinq ans Fheure sonne pour un autre ordre d'exercices. Il s'agit d'agrandir autant que possible les passions sensitives et de pousser au développement du tact, de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. Les cinq sens ont besoin d'une éducation, comme le corps d'une gymnastique: faute de J6u et de ressort, ils s'aiïecient avant Tàge et perdent toute leur subtilité De là liant de surdités et de myopies. L'éducation des sens doit, selon Fourier, restituer à la nature humaine l'énergie de ses organes, et le luxe des facultés physiques aide plus qu'on ne le suppose à la richesse des facultés morales. De neuf à quinze ans vient le tour de la vie active, de la vie sociétaire : c'est la période où les passions se manifestent par la voie de l'attraction, où les facultés se révèlent, où les vocations se trahissent. Â seize ans

le cercle de l'éducation est parcouru : l'enfant finit» l'homme commence.

CHAnLES FOlIRtBR. S H

Vif

COHCLOSIOII.

La théorie de Fonrier peut se résumer en quelques mois. Émanciper et combiner les passions, associer les facullés et les intérêts, faire prévaloir dans le monde physique et moral rallraclion sur la répugnance, trouver dans le spectacle de Tunivers la voie analogique de nos destinées, voilà ce qn^il veut ; et pourtant, si courte qu^elle soît, cette formule n^est rien moins que le renouvellement entier du globe. Gela tient à une merveilleuse sagacité de rinventeur, qui, en faisant pivoter une idée, y trouve mille facettes brillantes, originales et inattendues.

Si Ton voulait maintenant établir un parallèle entre sa conception et celle des écoles rivales, on pourrait se convaincre combien elle les* laisse en arrière. La théorie de Fourier, complète dès 1808, a défrayé longtemps des théories qui le désavouaient en le dépouillant. Fourier ne copiait personne ; le saint-simonisme, pour ne citer que lui, s*est souvent borné à traduire Fourier. Seulement Fourier, plus sage et plus retenu, ménnge-t-il, dans son association, une pince au capital, c'est-à-dire à la propriété individuelle, que les disciples de Saint- Simon n'ont pas su respecter. Toujours grand sei-

gneur, mêmeqaand il bouleversait le inonde, Saint- Simon était d'ailleurs dominé par des idées d'autorité et de hiérarchie ; homme du peuple, Foorier obéissait à un besoin d'émancipation et d'affranchissement. Ainsi, Fourier a pour lui la date et la supériorité relative des idées : évidemment Favantage lui reste.

Entendons-nous dire pour cela que la découverte de ce dernier soit réalisable? bien s'en faut. Seulement il est plus facile de la nier que de la discuter. Elle transporte la critique sur un terrain où les points d'appui manquent; elle argumente dans l'inconnu. Objecterons-nous, par exemple, que l'émancipation des passions, idée très-peu neuvo d'ailleurs en théorie, peut déterminer des résultats contraires à ceux que Fourier en attend ; que l'état sauvage, entre autres, celui où les instincts sont le moins refrénés, n'est pas, à beaucoup près, un état social qtre l'on puisse présenter comme type et comme modèle? A cela, Fourier nous répondra que son système emporte non-seulement le libre essor des passions, mais aussi leur satisfaction plénière, ce qui est loin d'exister dans l'état sauvage, condition de misère, de privation et d'abrutissement. Objecterons-nous encore que, pour certaines passions sensuelles, l'expérience d'une liberté sans frein est faite depuis longtemps, et que ces passions, la gourmandise, par exemple, vont toujours au delà

des satisfactions permises et raisoiuiables? Fourier nous répondra que les passions,dans leur incohérence et leur servitude actuelles, ont un jeu faussé qui disparaîtra dès que l'équilibre et Tharinonie régneront parmi elles , et que , daus Tordre sociétaire , il ne resterade la gourmandise, invoquée comme obstacle, que ce qui sera juste et nécessaire pour Tamélioratîon des produits

gastronomiques. Si nous persistons en demandant où pourra être Futiliié de la paresse , il nous sera répliqué que la paresse , fille du travail répugnant, n'est pas une passion radicale, mais seulement un vice de notre civilisation, vice annulé dans le travail attrayant, organisé par courtes séances. Ainsi du reste : le monde nouveau fournit solution à tout, et quand la controverse s'agite dans une éternelle pétition de principes , il n'y a plus qu'à se taire.

On peut néanmoins établir, dans les idées de Fourier, une ligne de démarcation entre celles qui touchent aux passions et celles qui ne traitent que des intérêts. Sur ce dernier point, plusieurs de seis combinaisons séduisent par leur originalité , et l'épreuve pourrait en être tentée sans péril. La division du sol en petites parcelles a incontestablement ses livantages : elle multiplie les propriétaires et donne de profondes racines à l'esprit de conservation ; elle protège la société contre un partage violent. Mais divers inconvénients sont attachés à ses excès. Là uù

le soi s'émielte à l'infini, la petite coliiire domine et les bénéfices (les grandes exploitations disparaissent. Bien des forces se perdent ainsi par le fractionnement ei s'usent dans le délail.A ce point de vne, Fonrier a eu raison de désirer une alliance entre les intérêts humains, qui aujourd'hui se séparant ou se combattent. Le but est donc louable ; les moyens sont-ils également heureux? c'est ce dont on peut douter jusqu^à preuve du contraire. Fourîer compte beaucoup sur l'attraction dans le travail, et il s'est donné un mai infini pour trouver la formule de ce problème. Ce qu'il a écrit là-dessus fait honneur à son imagination : on ne saurait être plus ingénieux qu'il ne l'a été dans, l'organisation de ces groupes

industriels , exécutant la besogne par courtes séances et comme à l'envi. Malheureusement ce n'est là qu'un rêve. Le travarl ici-bas est issu du devoir : son mobile n'est pas l'attrait, mais le besoin. Le novateur et ses disciples ont beau multiplier les exemples à l'appui de leur donnée, citer l'ardeur qu'apporte la jeunesse au bal, rappeler une foule d'occasions où l'on accepte la fatigue comme un plaisir. Ces faits ne prooTcnt qir'une chose, c'est que toute diversion, dans la vie humaine , est une joie et toute exception une jouissance. Le travail est pénible, parce qu'il est continu, obligatoire. Que le bal devienne une nécessité journalière, il cessera d'être un divertissement : c'est le conte du pâté d'anguilles.. Le travail par groupes

serait peut-être cbarmani le premier jour ; le second jour il; paratlrail moins agréable et , au bout de six mois, il aurait quitté ses allures de fêle. Foarier^ qui a tant étudié le cœur bumain, a dû remarquer sans doute qu'il dédaigne ce qu'il a pour aspirer à d'autres, conquêtes. Cet instinct détruit tout son système. En vain espère-t-il captiver Tbomme par la variété, le promener, comme un sultan blasé, au milieu de surprises toujours nèuvelles.Cette variété deviendrait bientôt un tourment, une lassitude. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de nous pourrencontrer de ces. mortels à qui le sort a tout départi, et qui n'ont d'autre peine en ce monde que celle d'être accablés de leur bonbéur.

Fourier suppose également que l'une des tenr dances les plus énergiques dé l'homme est le bruits le mouvement en commun, l'agitation : il ne fait pas une part assez grande au liesoin d'isolement, et de concentration. Le sentiment qui pousse à l'amour du ehez'soi, qui fait que l'on se clôt, même sans nécessité, qui donne tant de prix à un jardin, à un champ, à une maison , à une chau-

mière que l'on possède, ce sentiment, tout personnel qu il est, a de profondes racines dans le cœur humain, et Fourier n'en a pas suflBsamment tenu compte. L'intérêt que l'on prend aux choses est proportionné au droit qu'on y a^ et souvent au souci qu'elles donnent. Il est certain que ce sont là des penchants étroits qu'une

cîvilÎMtion élevée doit combaUre ; maïs la compree»aion n'étaat |KIs admise par Fourier, il ne peut se dérober aux conséquences de celle passion universelle que Ton nomme Tégoîsme. Le culte de riniérèi solitaire n'est pas, comme on pourrait le supposer « un produit factice de Télat social, mais bien un in* stinct profond, persévérant de notre nature. Quand rÉvangile conseillait au chrétien le détachement, il voulait lutter contre le démoule plus actif de Tàme. Fourier espère tromper celle passion et en faire un instrument de bonheur ; c'est une illusion. Il n'a pas suffisamment étudié Tégoîsme , ses bizarreries , ses exigences, son despotisme. Que de gens ici-bas aimentmieux être malheureux à leur manière qu'heureux à la manière des autres !

. En étudiant l'organisation du travail, telle que la oonçott Fourier, on y trouve encore une contiadic* iion, au moins apparente. H admet la division comme moyen de perfectionnement, mais il supprime la continuité qui engendre le dégoût. Ainsi un groupe exécutera une besogne , par courtes séances, et la quittera après l'avoir effleurée. Nous douions que cette mobilité ait pour les travailleurs tout l'attrait qu'on lui prête. Le plut rude instant d'un travail est précisément la première heure; il faut se fMUre, comme l'on dit, entrain; la facilité n'arrive qu'à la longue.On aurait donc à essuyer la phase la pluspénible d'une tâche qu'il faudrait laisser, au meilleur mo-

ment , ponr aUer recommencer ailleurs et sur d'autres frais une iniiialion nouvelle. Évidemment c'est là un attrait fort peu attrayant. Si le travailleur n'a rien à y gagner, on peut craindre que le travail ne •'en trouve pas mieux. Jusqu'ici le perfectionnement d'un ouvrage manuel tenait à sa division en parcelles confiées à plusieurs mains. Chaque détail, ainsi traité, acquérait, comme on le devine , une plus grande valeur, le même ouvrier exécutant constamment la même chose et avec une habileté toujours croissante. Fourier maintient ce principe qui lui parait fécond, mais il l'anéantit dans une combinaison contradictoire. Il divise le travail^ mais il le livre à des mains successives. Un groupe phalanslérien aura dix, quinze, vingt parcelles de travail à exécuter : il voltigera d'un atelier à l'autre, il ne sera pas obstinément attaché à une seule nature de production. Soii; mais alors les avantages d'une pratique incessante, sur un point donné, disparaissent. Cette exécution à la légère est incompatible , ce semble , avec la supériorité du travail.Un groupe qui fait tout, qui est propre à tout , ne peut pas tout faire avec l'habileté de Fonvrier qui n'exécute qu'une seule chosOy qu'un seul détail. Pour concevoir d'autres résultats, il faut apporter, dans la question , cette foi particulière qui animait Fourier, à propos des merveilles de son monde imaginaire.

Cependant,quelque incomplètes qu'elles soient, les

combinaisons industrielles n'en demeurent pas moins la partie la plus séduisante, la plus originale 41e sa théorie. L'association agricole est une idée féconde qui se réalisera tôt ou tard,

quand le fractionnement du sol aura porté tous ses fruits. Les moyens de Fourier n'auront peut-él re jamais les honneurs d'une application vjraimenl sérieuse, mais on lui emprun-^ tera certainement son (irincipe. Ainsi, quant à l'organisation des intérêts, le novateur aura laissé quel« ques traces de sou passage , et le bruit qui se fait autour de son nom n'aura pas été vain. En revanche le mécanisme auquel Fourier veut soumettre les passions, sera moins heureux. C'est une prétention très-grande que d'aspirer à les faire concourir toutes au bonheur des sociétés, et cette prétention aurait besoin de s'appuyer sur une base plus solide que ne l'est la loi d'équilibre imaginée par Fourier. Voilà Je côté faible de ses idées : c'est pourtant celui que l'on défend avec le plus de chaleur. On a voulu relèvera la hauteur d'une démonstration ma thématique^ et en faire le point de départ d'une science exacte. Par un procédé d'analogie, plus ingénieux que fondée Fourier a traité les passions comme uA musicien traite les notes de la gamme , comme un physicien traite les couleurs du prisme. Rien n'est plus déce* vaut que cette méthode. Le monde moral ne saurait être l'objet d'une science positive ; il est trop mobile , trop divers , pour que Tintelligence humaine

poisse le dominer dans son entier. Bien des passions ont échappé à Fourier dans cette analyse, et si son monde de fantaisie pouvait se réaliser; il y naîtrait sans doute des passions nouvelles qui tromperaient et déjoueraient ses calculs. Sa loi iériaire ne doit donc être regardée que comme un jeu d*esprit qui ne manque ni deiiouveauté ni de grâce. L'imagination peut la revendiquer : la science n'a rien à y voir.

Ainsi c'est par les détails seulement, et par un petit nombre de détails, que la doctrine de Fourier a quelque chance de pénétrer dans notre monde , rebelle aux expériences. Elle est pourtant Tobjet des espérances les plus vastes ; on la croit destinée à gouverner un jour les sociétés humaines. Ce sont là des chimères. Quand on aspire à réformer l'humanité tout d'une pièce, il y a trop de combats à livrer ; c'est vingt sièges dans un siège : un préjugé s'est à peine rendu qu'un autre se révolte. On a contre soi les intérêts qui s'inquiètent, les positions qui se défendent, les routines qui s'effarouchent. Un esprit spéculatif se transporte facilement dans les sphères de l'idéal ; mais un peuple ne l'y suit pas. L'humanité est comme ces malades qui aiment mieux endurer une douleur familière et connue que s'abandonner aux hasards d'une opération héroïque. Tout au plus subit-elle de loin en loin quelques progrès timides, lentement essayés, lentement consentis. Cet instinct des sociétés, s'il a ses écueils , a atissi ses

avantages : il reèule peuuèire le mouvement du progrès , mais il oppose une barrière utile à l'empirisme.

CHAPITRE IV

Robert Owen (1).

Si nous ne concluons pas Irop légèremeni d'une tendance particulière à une tendance générale , il nous semble, à de certains symptômes, que le XIX* siècle s'est mis en marche vers une grande conquête, celle de la science du bien-être, jusqu'à présent

plutôt pressentie que fondée. Cette science, créée par les économistes, aurait dépéri sans doute sur un terrain purement industriel, si des esprits plus vastes et plus résolus n'eussent agrandi son horizon, au point d'en faire la science même de la société.

(I) Écril en 1838.

Cétail peu, en effet, que d^avoir songé h rendre les hommes plus heureux, si Ton ne cherchait pas en même temps le procédé qui doit les rendre meilleurs; si, en fécondant la ruche du travail, on ne la défendait pas contre les frelons qui en dévastent les alvéoles ; si , en faisant jaillir du sol de noavclles sources de richesses, on n'en laissait pas approcher lés bouches les plus altérées et les lèvres les plus arides. Ainsi comprise , cette science manquait de justification et de moralité. Sa venue ici-has n'empêchait rien, ne réparait rien : elle n'apportait aucune irêve à l'interminable combat que se livrent la fortune et Tindigence, la force et la faiblesse, l'habileté et la droiture ; aucun remède à celle maladie de langueur qui attaque l'humanité dans les sources mêmes de la vie; elle laissait l'empire où il est, entre les mains des plus audacieux et des plus adroits.

Qu'on ait accusé, dans ce point de vue, la science du bien-être d'aboutir à un matérialisme sans grandeur , à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complètement , il fallait sortir de ces perspcclivesétroites.Touicscienceralaiiveàrhomme est double comme lui : elle ne peut pas intéresser la chair, qu'elle n'intéresse aussi Tesprit. C est la condition de notre existence. Comme le

géant de la Fable, l'homme doit, de tcmpsà aiMlre, toucher à b terre pour se fortifier dans son ébq. vers le ciel, el

"*"* qne /Vw!.?^"*'» Tie 0,,.,.?' """""-

s 5a ROBERT OWfiN.

C'était peu, en effet, que d'avoir songé à rendre les hommes plus heureux, si Ton ne cherchait pas en même temps le procédé qui doit les rendre meilleurs; si, en fécondant la ruche du travail, on ne la défendait pas contré les frelons qui en dévastent les alvéoles ; si , en faisant jaillir du sol de nouvelles sources de richesses, on n'en laissait pas approcher lés bouches les plus altérées et les lèvres les plus arides. Ainsi comprise , cette science manquait de justification et de moralité. Sa venue ici- bas n'empêchait rien, ne réparait rien : elle n'apportait aucune trêve à l'interminable combat que se livrent la fortune et l'indigence, la force et la faiblesse, l'habileté et la droiture ; aucun remède à cette maladie de langueur qui attaque l'humanité dans les sources mêmes de la vie; elle laissait l'empire où il est, entre les mains des plus audacieux et des plus adroits.

Qu'on ait accusé, dans ce point de vue, la science du bien-être d'aboutir à un matérialisme sans grandeur, à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complètement , il fallait sortir de ces perspectives étroi tes.Tou te science rela i i ve à l'homme est double comme lui : elle ne peut pas intéresser la chair, qu'elle n'intéresse aussi l'esprit. C'est la condition de notre existence. Comme le géant de la Fable, l'homme doit, de temps à autre, toucher à la terre pour se fortifier dans son élan vers le ciel, et

cette oscillation incessante entre un spiritualisme et un sensualisme toujours perfectibles et toujours progressifs, constitue la vie du monde comme elle est la vie de chaque individu. Que le corps s^affaisse trop vers notre limon , Pâme à Tinstant se révolte et le contient ; que Tâme aspire trop vite à Tinfini, le corps à son tour résiste et la modère. Telle est la loihumaine« et par conséquent celle de toute science humaine.

Les hommes auront donc beau faire , ils ne parviendront pas à séparer ce que Dieu a joint , et de même que l'idéalité pure frappera Tair comme un vain son, quand on voudra Tisoler des réalités de la vie, de même aussi la réalité la plus éclatante aura toujours besoin , pour se féconder , de quelques rayons dérobés à Tidéal. Qu'on ouvre le livre du monde, on y trouvera cette histoire écrite sur chacune de ses pages ; on y verra Tascétisme chrétien dominant le sensualisme païen , et dominé , à son tour, par d'irrésistibles désirs de satisfaction terrestre ; on y saisira sur le fait les deux éléments de notre nature, marchant par un sentier commun, vers des affranchissements successifs et parallèles. En effet , si Ton étudie leurs phases , les servitudes de Tesprit ont été brisées en même temps que les servitudes du corps. Dans Tordre intellectuel , la servitude de Tanimalité a dû tomber devant la révélation évangélique ; fille des philosophies anciennes ;

la servitude de la Foi aveugle devanl la liberté d*exa* inen : en6n la servitude du doute et de rtncrédolité, ce joug fatal de notre époque, tombe et t^efface peu à peu devant le pressentiment confus d'un spiritualisme raisonné et d'une foi intelligente.

Dans Tordre matériel, la progression est la même : la servitude de la personne a été abolie avec Tesclavage ; la servitude du travail ou de la fonction, avec les privilèges féodaux; enfin la servitude du besoin, cette torture actuelle, doit s'abolir prochainement par une meilleure distribution des richesses et une plus heureuse combinaison des forces sociales. Ainsi, pourTesprit et pour le corps, voilà trois affranchissements successifs, trois affranchissements parallèles.

Maintenant, si Ton interroge Thumanité sous ce double aspect, il est facile d'entrevoir sa marche vers une moralité nouvelle et un bien-être nouveau. Peut-être semblera-t-il , au premier coup d'oeil , qu'une science dont les racines sont dans le cœur même de la réalité, doit moins précéder que suivre la régénération d'une spiritualité vieillie. Mais c'est là, nous le craignons, une des mille erreurs sur lesquelles vivent, depuis longtemps, les écoles de métaphysique pure. Qu'on ne couronne pas la matière, soit ; mais qu'on ne la nie pas. Aujourd'hui , par exemple, l'âme souffre et doute, l'àgie s'engourdit, s'abdique presque : déshéritée de la foi naive de nos pères, elle n'a pas trouvé encore cette foi sérieuse

et raisonnée promise à l'avenir. Qui la retient donc« cette àme immortelle? déaerierait-elle ainsi ses destinéi'S? Non, mais au moment où, fatiguée d'une longue nuit, elle va battre Pair de ses ailes éperdues, pour voirai la lumière point et de quel c6ié, le corps, en despote qui veut être obéi , pèse sur ses élans divins et Tencbaine au service d'une nécessité gros* «ière. Ainsi les misères de la chair engendrent Us misères de Tesprit; ainsi une incrédulité, toute d'inertie , est la compagne du malheur comme la

faim est la mère du blasphème. Le plus beau triomphe de la science du bien-être sera ce dernier affranchissement de Tàme ; et c'est en cela que sa mission sera grande , religieuse et sainte. Par une distribution mieux entendue des choses nécessaires, par 1 initiation de tous aux loisirs de la richesse, elle répandra sur le sol les semences d'une sociabilité plus féconde, elle rétablira l'équilibre entre les droits delà matière et ceux de l'intelligence, réglera les rapports de cette coexistence et les conditions de cette vie , donnera sa nourriture au corps , sa nourriture à l'esprit, modérera le travail des bras, aân que le travail s'établisse aussi , non-seulement dans quelques pensées , mais dans toutes les pensées.

Peur ordonner cet avenir» la science du bienêtre n'aura guère de nouveaux éléments à créer. Ce^ éléments existent : la Providence envoie à point

nommé sur la terre ce qui importe au bonheur de l*bomme. Dans quelle autre vue en effet auraient paru au milieu de nous ces merveilleuses puissances mécaniques dont les facultés nous confondent, sou* verainetés industrielles dont nous saluions hier Tavénement? À quoi pourraient-ils servir, ces instruments admirables , si ce n'est à relever Thomme dbral en soulageant Phomme physique? D'un côté, par le fait qu'elles surpassent et humilient nos forces et nos aptitudes corporelles, ces puissances mécaniques semblent nous avertir de ne pas placer notre orgueil en des conquêtes fragiles que des moteurs inintelligents peuvent réaliser mieux que nous ; de l'autre, en créant les produits avec plus de facilité et d'abondance, elles semblent dire : —Nous venons payer au corps la rançon de l'esprit , a6n que ce dernier

puisse se retremper aux sources de sa grandeur originelle. Tel est le rôle des machines : telle . sera leur fonction dans l'économie de nos destinées. Mais voici ce qui est arrivé à leur suite , comme phénomène contradictoire. Tout bienfait d'en haut devant tourner à mal pour le monde jusqu'à ce qu'il ait été compris et appliqué selon les vues divines, il s'est trouvé que les puissances mécaniques , au lieu de fonder le bien-être, n'ont jusqu'ici enfanté que des ferments nouveaux de collision et de haine, aggravés encore par les désordres inséparables d'un vaste déplacement. À cela , quelques économistes ,

portés à prendre des symptômes superficiels poar des causes profondes, ont répondu en imputant aux macliinesles torts de la civilisation au sein de laquelle elles fonctionnent. Us ne pouvaient s'expliquer autrement pourquoi des agents, dont la faculté évidente est de centupler la production , laissaient , dénués des produits les plus nécessaires, les hommes qui en ont le plus besoin. Pour compléter les termes du problème, et s'éclairer sur ses résultats , il y avait néanmoins bien peu de chose à faire ; il suffisait de se dire que si les puissances mécaniques créent les produits , ce sont les hommes qui les distribuent. Une distribution meilleure, c'est toujours là que Ton vient aboutir, et c'est ce que prétend régler la science du bien-être.

Qu'il demeure donc bien entendu que les machines ont paru au milieu de nous pour se résoudre , non pas en profit pour quelques-uns, mais en allégement de travail pour tous ; qu'elles doivent être, mieux comprises, non pas un élément de discorde, mais un élément d'union , d'harmonie et de pais ; enfin qu'en affranchissant le corps de sa dernière servitude , elles seront les agents les plus directs d'un spiritualisme régénéré. Grâce aux loi-

sirs qu'elles nous préparent , le plus humble membre de la famille humaine pourra bientôt, dans la mesure de son intelligence et de ses forces, s'élever à une aspiration vers Dieu et à une vue raisonnée de son

œuvre. Delà naitra, nous Tespérons, une foi sérieuse el profonde qui s^adressera beaucoup plus à la conviciion qu'à l'enthousiasme. Ce spiritualisme» complet dans ses vues, ne procédera ni par un re* noncement à la terre , ni par un renoncement au ciel ; il guérira le monde de ces élans désordonné» vers rinfini , qui jettent un voile sombre sur nos. jouissances mondaines, et de ces attachements eiclusiFs pour le fini , qui avilissent nos facultés im* mortelles. Ensuite , dérobant à la source de tonte lumière un de ses rayons les plus chauds et les plus doux, soit qu'on appelle ce rayon divin : amour ou afTectioii, charité ou fraternité, attraction ou bienveillance, union ou association; quels que soient son nom et sa forme , il l'appliquera à l'économie des sociétés humaines et aux rapports des hommes entre eux , réalisant ainsi , dans une harmonieuse unité , à l'aide d'un seul et même principe , la spiritualité et la moralité de la vie.

Parmi les esprits qui se préoccupent de cette régénération à venir, il en est de plus calmes et de plus patients , qui , satisfaits de voir le monde marcher sous le doigt de Dieu, dans ses voies de métamorphoses graduelles, se résignent à une initiation lente et ne cherchent pas à devancer les temps. Pourvu que la colonne lumineuse éclaire toujours la nuit de leur désert, peu leur importe que la grande caravane arrive plus tôt ou plus lard à la

terre promise. Mais il en esi d*autres plus ardents qai ne subisseni pas avec le même sang-froid les dures conditions du voyage , et qui , pour exciter les pèlerins paresseux , se prennent à célébrer les merveilles qui les attendent au bout du chemin. Ceux-ci se- substituent au rôle que remplirent les prophètes des premiers âges ; ils entonnent le cantique de Tavenir, et présageant la ruine des cités maudites , ils chantent les splendeurs de la Jérusalem nouvelle.

Nous avons exposé les travaux et raconté la vie de deux de ces hommes , Saint-Simon et Charles Fourier. Il nous reste à parler d'un troisième, moins célèbre de ce côte du détroit , mais tout aussi digne de fixer Tattention ; génie moins original sans doute que les deux autres, mais plus évangélique , plus touchant comme personnalité ; réformateur sorti d'un atelier, et conduit de la pratique du travail à la perception d'une doctrine : c'est M. Robert Owen.

VII IT TIAVAOZ DK M. OWKS. ISSAl Dl HIW-LAIIAU. MIMlilU

TBinrATIVIS UB MOPàOABDB DAM LB BOTAOHB-VIll.

Si Ton en excepte un petit nombre d'esprits qui s'intéressent aux sciences spéculatives , peu de personnes soupçonnent , en France, tout le bruit qui

s'ost fail , chez nog voisins , autour de M. Owen et de son système. Pour ia date des idées , c'est pourtant un contemporain de Fourier et de Saint-Simon, car bien que la manifestation première de ses vues ne remonte qu'à 181i et à un discours public

prononcé à Glascow dès avant cette époque, M. Owen avait énoncé des théories d'une hardiesse incontestable et réalisé des faits d'une importance plus décisive encore.

Né en 1771 à Newton, dans le Montgomeryshire, M. Owen fut livré de très-bonne heure à un apprentissage commercial , qui ne laissa arriver jusqu'à lui que d'une manière incomplète les bienfaits de l'éducation lettrée. Il fut donc ainsi, dans la carrière de la science, le fils de ses œuvres, et si quelques ellipses accusent celte insuffisance d'études, le ton général de ses écrits et les recherches qu'ils supposent , attestent avec quelle patiente ardeur il chercha à combler cette lacune fondamentale. Peu d'auteurs le frappèrent, mais quand il en eut ren« contré de sympathiques à ses vues, il s'en nourrit tellement, qu'il parvint à se les assimiler. C'est ainsi que l'on retrouve çà et là , dans ses travaux , des pages entières dérobées au Contrat social; c'est ainsi qu'il exhuma et fît revivre un écrivain oublié du seizième siècle, John Béliers, économiste anglais , auquel il emprunta quelques éléments de sa théorie. Comme complément à ses lectures , il

adopta les ouvrages qui lui semblaient le plus profondément empreints de celte onction touchante et de celle inaltérable bonté qui sont Tessence même de son caractère.

C'était à New-Lanark que cette belle âme devait faire la première épreuve de ses facultés bienveillantes et douces. Mais auparavant M. Ov?en avait eu à parcourir les divers échelons de la hiérarchie industrielle. Simple commis à Londres, à Stamfort dans le Lincotnshire et à Nortwitch , il était devenu plus tard, à Manchester, Tassocié de riches filateurs, avec lesquels il entreprit

cette grande spéculation de New-Lanark , qui devait donner de beaux et positifs résultats. New-Lanark est un village manufacturier que M. Dale, depuis beau-père de M. Owen, avait créé, dès USA, dans un comté écossais, sur les bords romantiques de la.-Clyde. Â tout prendre, le pays offrait peu d'avantages pour une fondation pareille : le territoire était pauvre et mal cultivé , la population rare et misérable , les voies de communication clair-semées et horriblement entretenues. La seule raison qui détermina M. Dale fut une magnifique chute d'eau que présente sur ce point la rivière écossaise. La découverte de Walt n'avait pas encore complété celle d'Ârkwright, et les puissances hydrauliques constituaient alors un inappréciable élément de richesse. M. Dale bâtit donc un village â New-Lanark et y installa les métiers de sa filature.

Au moment où la cession en fut faite à M. Owen , rétablissement, malgré Favantage de ses moteurs naturels, était loin d'être prospère. Quoiqu'on edt élevé de vastes constructions et offert aux travailleurs des logements gratuits , les bras manquaient k la manufacture , et la disette d'hommes avait empêché de se montrer difficile sur le choix. Comme élé* ment viril , New-Lanark ne comptait donc que le rebut de la population des trois royaumes, cl les enfants que Ton tirait des hospices d'Edimbourg étaient si faibles et si jeunes, qu*à moins de les éner- * Ter avant l'âge , il était impossible de les employer. Produit d'agrégats vicieux ou hétérogènes, la colonie de New-Lanark ne fut bientôt qu'un théâtre de plus ouvert aux débauches et aux misères qui déshonorent les grands centres manufacturiers. La paresse et la pauvreté , l'ignorance et Tivrognerie , les dis* sensions religieuses, le

vol, les querelles s'y établirent à demeure, et le travail dut se ressentir de la moralité des individus qui y concouraient. Ainsi , tout excellent qu'il pût être, M. Dale n'avait réussi à fonder ni un village heureux , ni une manufacture floris* santé.

Ce fut dans cet état que M. Owen prit New-Lanark. Aux yeux des ouvriers indigènes il avait à expier sa qualité d'Anglais, peu pardonnée en Ecosse ; il avait à lutter contre des habitudes prises et de mauvais penchants enracinés ; il avait à la fois à refaire Tordre

moral d*ane colonie et à réhabiliter une spéculation. Il se dévoua noblement à cette double tâche , à la première avec son cœur, à la seconde avec sa léte. Les maîtres ne comprennent pas assez combien la moralisation de leurs ouvriers est à la fois une bonne œuvre et un bon calcul. Doué d'un sens droit et profond, M. Owen Tentrevit. Dès le jour de son installation , New-Lanark devint une famille de deux mille âmes , ramenée presque au droit naturel et gouvernée par un patriarche. Quatre ans suffirent pour faire d'une société déréglée et misérable une société heureuse et exemplaire. Tous les vices dont elle était infectée furent étudiés un à un, traités en détail et attentivement , guéris sans châtiment , réprimés sans violence. Ainsi , pour combattre le vol et le recel , on ne se prit poini à punir les voleurs et les receleurs ; mais on leur apprit , ce qui vaut mieux , à rougir d'eux-mêmes ; on les prêcha par la parole et par l'exemple, on les 6t entourer d'ouvriers vertueux, dont la surveillance les contenait et dont la conduite était pour eux uu perpétuel reproche. £n fait d'expiation , la peine infligée |)ar un supérieur n'est rien pour le coupable ; ce qui lui est intolérable , c'est le mépris de ses égaux. Tout le code répressif de New-Lanark était renfermé dans cette pensée.

Quelques contre-maîtres , hommes sages et probes , formés sous les yeux et par les soins de M. Owen , lui servirent d'instruments : ils composé-

rent dans la colonie une hiérarchie împereflptible qui, «'inspirant da chef, pénétrait ensuite jusque dans les moindres ménages d'ouvriers pour y féconder les germes d'ordre , de bonté et de vertu. La police de New-Lanark se faisait ainsi de travailleur à travailleur, sans dureté , sans bassesse , sans espionnage , et la moralité étant devenue la règle , le vice dut dépérir peu à peu dans l'abandon et dans l'isolement. Le coupable , au milieu de cette société normale , devenait, on le devine, une sorte de paria, un être déclassé , qui , ne sachant où rattacher ses mauvais desseins , était conduit nécessairement de l'impuissance au repentir. Aucun instinct dépravé ne se déroba à ce traitement doux et rationnel : la manie des disputes céda comme avait cédé le vol ; les dissensions religieuses, les liaisons irrégulières entre les deux sexes s'effacèrent aussi peu à peu et quittèrent New-Lanark. L'ivrognerie seule résista plus longtemps , les cabareliers combattant pour elle au moins autant que les buveurs. Toute mesure de rigueur et d'autorité répugnant à M. Owen, il prit le parti d'entrer en lice avec les débitants de spiritutsux. Il ouvrit pour son compte , un magasin de détail où le wiskey se vendait à trente pour cent au-dessous du cours , et il demeura de la sorte , en fort peu de temps, maître du monopole de la consommation. Dès lors l'ivrognerie fut surveillée, mise à l'index de la population sobre, et, quand le mépris vint la frap-

per, à son tour elle périt. Ainsi , sans moyens coercUifs , sans prison , sans juges , sans consiables , M. Owen avait , comme par

magie , improvisé une société que maintenait dans la ligne du devoir le seul lien d'un contentement et d'une confiance réciproques, le désir de vivre en harmonie avec un milieu juste et moral , enfin les joies pures qui résultent de la seule pratique du bien .

Une réforme aussi clairvoyante dans son but , aussi décisive dans son action , ne provenait pas uniquement du grand sens expérimental de M. Owen : elle avait pris sa source dans un système complet qui peut s'appeler le gouvernement par le cœur et par la raison, c L'homme est bon, sortant des mains de Dieu , » s'était dit Jean-Ja(^ques. < L'homme n'est ni bon« ni mauvais en naissant, se dit M. Owen : il est le jouet des circonstances dont on l'entoure : il devient mauvais , si elles sont mauvaises , bon si elles sont bonnes. > Une bienveillance absolue , sans restrictions et sans limites , une égalité tolérante , une grande liberté de mouvements , un retour vers les vérités éternelles dont l'homme porte le germe en lui , tels furent les premiers mobiles qu'il traduisit en modes d'action pour l'amélioration et la réforme de New-Lanark. Ne pouvant y associer les intérêts, il résolut du moins d'y associer les moralités et les sentiments. Son but principal était de prouver par les résultats issus d'une vie régulière , combien la

TOMI I

vertu porte de récompenses en elle-même , et par quels invincibles attraits elle captive ceui qui Font une fois connue. Rendre le travail et la sagesse aimables , les habitudes d'ordre inhérentes

à Tindividu , toute la discipline de M. Owen est là. 11 veut qu'habitué à des tableaux gracieux et doux , Fœt! de rhomme ne puisse pas en regretter, en désirer d'autres. C'est vers la réalisation de cette idylle so* ciale qu'il conduisait New-Lanark ; c'est ce qu'il commentait en instructions confidentielles données à ses agents ; c'est ce qu'il enseignait aux ouvriers avec une persévérance et une sagacité nïervei lieuses. Les voyageurs qui le virent à l'œuvre ont épuisé , à ce sujet, toutes les formules de l'admiration, et l'un d'eux , le major Torrens , disait à son retour : i Cet homme est le patriarche de la raison. » A voir ce qui s'est passé depuis lors , n'y a-t-il pa« lieu de drre sur-le-champ que l'homme en effet valait mieux que la méthode?

Cependant New-Lanark, régénéré, marchait vers une situation chaque jour plus prospère. Comme spéculation , c'était devenu un magnifique succès ; comme société , un modèle. Bientôt les deux mille quatre cents habitants du bourg, non -seulement se trouvèrent à l'abri du besoin, mais furent initiés à quelques jouissances de luxe. Les ménages avaient tous leur jardin ; la culture et les promenades dans la campagne remplissaient les loisirs de l'ouvrier.

Dirigée par M. Owen , la spéculation industrielle avait ceaaé de fonder ses bénéfices sur la santé de rhoffline : elle usait de Tindividu sans Tabrutir. La mesure du travail était réglée à dix heures par jour : les enfants n'étaient pas admis à la besogne avant ïkge de dix ans. Les ateliers étaient vastes, salubres, aérés, munis de ventilateurs qui en écartaient la poussière. Tout avait été calculé un peu dans Tin* téréi du travail, mais beaucoup dans Tintérét du travailleur. Dès le point du jour tous ces métiers

s'ébranlaient à la fois, et luttaient entre eux d'activité<, de précision et d'adresse.Cette émulation spontanée était la seule garantie d'ordre et de dévouement sur laquelle pût compter M. Owen : il avait supprimé les autres ; les récompenses et les peines étaient inconnues à New-Lanark.Quand nous disons les peines , nous devons en excepter une seule qui . constitue presque une dérogation au système du novateur. Dans la filature, sur la tète même de chaque ouvrier , était placé un indicateur à quatre faces : blanche, jaune, bleue et noire, qui voulaient dire : bien, atux bien, médioeremenly mal. Or, au rapport des visiteurs , il était rare que tous les indicateurs ne fussent pas tournés du côté de la marque blanche : à peine en apercevait-on quelques-unes de jaunes, moins encore de bleues, de noires point. Ce fut \k tout le règlement disciplinaire de New-Lanark, bien opposé au système d'amendes et de réductions de

SOS ROBERT O^TEN

salaires en vigueur dans presque tous nos ateliers. M. Owen avait du reste fait cette expérience qu^en prenant le contre-pied absolu de ce qui se pratique ailleurs , il arrivait nécessairement à de meilleurs résultats que les autres. Aussi non-seulement il se piquait, dans ses produits manufacturéSfd'une bonne foi et d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, mais encore il savait, en face de ses correspondants, abdiquer son propre intérêt pour défendre le leur d'une manière chevaleresque, que le gros des marchands regarderait comme insensée. Une forte commande lui arrivait-elle quand les cotons se trouvaient sur la pente d'une baisse, il conseillait à son correspondant d'attendre des prix plus

réduits ; une hausse menaçait -elle au contraire ses articles, à l'instant même, il en prévenait toutes les maisons qui se trouvaient avec lui en relations d'affaires , afin qu'elles eussent à presser leurs approvisionnements. Au point de vue ordinaire du commerce, de semblables procédés sembleraient devoir, dans leur désintéressement puéril, conduire une manufacture à sa ruine : New-Lanark a pourtant enrichi tous ses propriétaires ; le bilan de ses bénéfices s'est élevé à plusieurs millions. C'est qu'un pareil système lui avait acquis un bien inestimable , la confiance, et la confiance change en or tout ce qu'elle touche.

New-Lanark, dans son organisation industrielle , ne comportait pas l'action du directeur sur la fortune

de l'ouvrier, simple salarié d'une manufacture , et non membre d'une associalion. Cependant M. Owen parvint à s'immiscer, d'une manière efficace et bienfaisante, dans l'emploi des deniers de ses travailleurs. Il leur donna l'idée d'une réserve et y aida de ses fonds ; il suivit le mouvement des consommations dans lesquelles allaient s'absorber les salaires , et parvint à les rendre moins coûteuses et meilleures. Ainsi, économisant aux colons de New-Lanark les privations qui résultent des bénéûces du détail , il créa des dépôts en tout genre, où les objets les plus nécessaires à la vie , achetés en gros et dans les centres de production, étaient cédés à l'ouvrier au prix coûtant. Le plus religieux scrupule présidait à ces ventes, dont le but était de ne pas spéculer sur le pauvre. Les denrées s'y obtenaient à un tiers meilleur marché qu'au Vieux-Lanark, bourgade la plus voisine. Ce sont là des preuves de bienveillance que comprennent les hommes les plus simples, parce qu elles touchent aux besoins les plus immédiats et les plus ordinaires de la vie. Chaque ouvrier , ayant un

crédit ouvert à la direction, recevait en échange de son travail , soit des effets, soit des denrées , ou de l'argent s'il le préférait ; quelquefois, et surtout dans le cas de maladie , on lui faisait des avances. Réalisant même d'une façon partielle le système de la communauté, M. Owen avait fait établir, pour les ouvriers non mariés, une vaste cuisine avec un ré-

fectoire attenant, où ils pouvaient jouir de tons les avantages qui résultent de la préparation des aliments sur une grande échelle : variété, choix, abondance, économie. Ainsi, à Tombre d'un patronage éclairé,celte population, sans être plus riche eo argent que celle des autres centres industriels , se trouvait être, par le fait , beaucoup plus ric>*p en jouissances.

Inspirés par M. Owen , les propriétaires de la manufacture comprirent bientôt qu'ils ne pouvaient plus se regarder à New-Lanark comme de simples spéculateurs , mais bien comme les chefs responsables d'une société ouvrière. De vastes constructions s'élevèrent dans un seul but d'utilité publique : Tune d elles était l'infirmerie; l'autre, l'école des enfants. Cette dernière fondation a été l'un des faits les plus concluants de New-Lanark , et , nous le croyons , celui qui inspira à M. Owen la foi la plus active dans la vertu de son système. Depuis longtemps il caressait cette idée, que les châtiments et les récompenses, qui composent la loi d'équilibre de ce monde » comme ils sont notre perspective dans l'autre , entraient pour beaucoup dans les misères qui nous accablent et dans les jalousies qui nous divisent ; qu'en exaltant les uns et en abaissant les autres,elle8 créaient ici-bas l'inégalité des rangs , la hiérarchie des familles et Tinfériorité des races. D'après lui, tout le bagage de nos vieilles vanités, de nos dis-

tinclion8 subUles, des oppressions brutales ou raffinées qui régnent d'individu à individu, de caste à caste, de fortune à fortune, de mérite à mérite , de caractère à caractère, de titre à titre, ne provient que de la valeur d'appréciation arbitrairement attribuée aux personnes ou aux actes, et surtout de la tendance fâcheuse des sociétés vers un besoin impérieux de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment. Il lui semblait donc souverainement utile d'essayer sur une troupe de jeunes enfants si une méthode dépourvue à la fois d'encouragements et de reproches, de couronnes et de férules, déterminerait des résultats assez beaux pour qu'on pût s'en armer victorieusement contre les expédients contraires. Ce fut dans cet esprit qu'il organisa son institution de jeunes élèves, et s'il ne fallait pas, ici encore, tenir plutôt compte de la puissance de l'homme que de la vertu du procédé , on pourrait ajouter que l'expérience a conclu en faveur de son idée. Il ne semble pas , en effet , que pour n'être point récompensés, les élèves de New-Lanark se soient montrés moins ardents à l'étude, ni moins retenus, pour n'être pas punis. Les voyageurs qui ont vu les écoles de M. Oweu ne tarissent pas en éloges sur les manières gracieuses et charmantes, sur la politesse, la gaieté, l'intelligence de ces aimables enfants. Jamais de querelles parmi eux, jamais de voies de fait; l'union la plus touchante présidait à leurs amuse-

menu et à leurs études. Par son mouvement intérieur, par la nature de son enseignement, par ses modes d'influence et d'action, 1 institution de New- Ltnark ofi'rait des analogies frappantes avec ce qui se remarque aujourd'hui dans les salles d'asile

, devenues si nombreuses en Angleterre, en Suisse , et en France. Ainsi, pour être juste, il faudrait restituer, en partie du moins, à M. Owen le mérite d'une création que Ton a attribuée jusqu'ici au vénérable pasteur Oberlin , de Ban de la Roche. A New-Lanark, les élèves étaient distribués en diverses classes, qui formaient une échelle d'&ges et de leçons , depuis les éléments de la lecture et de l'écriture, tâche des plus jeunes, jusqu'aux notions les plus élevées du calcul, étude de leurs ainés.Cette éducation s'arrêtait, il est vrai , à la dixièmeannéedes enfants, époque de leur entrée dans les ateliers ; mais elle était si spéciale et si bien appliquée,qu'ils avaient eu le temps d'acquérir des connaissances assez étendues en géométrie,eQ sciences mécaniques et en histoire naturelle. La méthode d'enseignement était à la fois simple et féconde; presque toujours, à la démonstration abstraite on alliait la méthode concrète, de manière à ce que la pensée de l'enfant pût s'appuyer sur une forme saisissable, et suivre dans sa représentation réelle l'objet dont on lui détaillait les propriétés. Ensuite ces études ne s'offraient pas à lui d'une manière aride et austère ; il apprenait l'histoire naturelle en se pro-

menant dans la campagne, la géographie autour d^une vaste mappemonde sur laquelle il voyageait en compagnie de son moniteur; Thisioire, à l'aide de planches synchroniques qui en résumaient la substance; le calcul , sur un vaste tableau auquel cent yeux semblaient demander à la fois la solution du même problème. Moins exclusif que ne le sont d'ordinaire les inventeurs, M. Owen sut faire aussi des emprunts utiles aux systèmes d'éducation alors en vogue , et c'est ainsi qu'il naturalisa à New-Lanark , en les combinant, Bell, Lancasier et Pestalozzi. Quant aux

jeunes filles , leur éducation embrassait , comme on le devine, de moins vastes sphères : l'écriture, la lecture, la couture surtout, tel était pour elles le cercle decet enseignement, toujours facile et semé d'attraits. Comme local, l'école de New-Lanark élait un beau bâtiment, avec des salles pour quatre cents élèves , et une grande galerie iniérieure où douze cents personnes pouvaient s'asseoir. Dévastes cours, des jardins, des vergers , enfin la campagne environnante étaient le théâtre où les deux sexes, souvent confondus, se livraient à des récréations bruyantes et joyeuses. Quoique toute liberté fût laissée â leurs ébats , il s'était établi parmi les élèves une sorte de discipline et de surveillance mutuelles , qui maintenaient dans leurs rangs l'ordre, la justice et l'union. Une méchanceté était punie par le délaissement , peine affreuse pour le jeune âge ; an abus de la

force éiait réprimé par riiicerv^tion de la force collective. Parfois encore, au lieu de se livrer à des jeuxépars ou turbulents, les enfants se réunissaient par groupes dans les salles, pour y exécuter, ou des chœurs, ou des espèces d'évolutions militaires au son du fifre montagnard. Aucun voyageur ne semble s'être dérobé à l'effet produit par ces petites voix d'anges, quand elles entonnaient, avec un délicieux unisson , leur chant national : When first tkis humble roof I knew (quand pour la première fois je connus cet humble toit). La fraîcheur de ces timbres, l'accord de ces intonations, joints au spectacle de ces visages vermeils , de ces têtes blondes et bouclées , laissaient dans l'âme les impressions les plus satisfaisantes et les plus douces. En d'autres occasions , la danse avait le pas sur le chant , ou bien l'un et l'auire se combinaient de la manière la plus heureuse. L'ensemble de ces

fêtes naïves était comme un écho lointain des jeux de la Grèce et des théories de Sparte avec leurs groupes d'enfants.

Par une innovation inouïe en Angleterre , l'éducation de New-Lanark n'impliquait point d'instruction religieuse spéciale pour aucune secte. Les parents demeuraient les maîtres de diriger à leur gré les croyances de la famille , et une tolérance sans limites était la seule impulsion que , pour sa part, M. Owen voulût imprimer dans cet ordre d'idées et de rapports. 11 n'était en cela aue consè-

queot âvec lainnèaie, car cet esprit de Uberté religieuse était Tun des éléments constitutifs de sa grande colonie. Toute pratique de dévotion y était protégée à titre égal , et le soin unique de M. Owen était d'empêcber qu'aucune secte n'y prit des allures dominantes. Ainsi , Ton pouvait voir à New-Lanark, vivant ensemble et en parfaite intelligence, des quakers, des anabaptistes , des anglicans, des catholiques, des presbytériens, des méthodistes, des indépendants, sans qu'aucune de ces églises se sentit tourmentée de ces velléités de prosélytisme auxquelles les sectes religieuses résistent rarement. Tel fut NeW'Lanark sous la main et sous le regard de M. Owen. Pour maîtriser cette société et soumettre ces natures naguère si rebelles, il lui avait fallu prouver seulement avec toute évidence que ce qu'il en faisait était plutôt dans l'intérêt àeê ouvriers que dans le sien. A l'aide de mesures d'une justice et d'une sincérité invariables , au moyen de procédés d'une bienveillance persévérante et presque systématique , il parvint à démontrer à ces hommes que son seul et vrai désir était d'accroître , non son propre bien-èlre , mais celui de ses subordonnés. Quand ils furent une fois convaincus de ce fait , ils écou-

tèrent avec docilité celui qui les gouvernait avec désintéressement et avec sagesse. En même ten'ps qu'il fondait sur cette base les rapports de ces hommes avec lui , M. Owen dirigeait leurs rap-

ports entré eux dans la même ligne d*idées, como battant le vice par le mépris et l'isolement, prêchant la vertu par le specucle de ses bienfaits et de ses joies. H créa de la sorte, pour New-Lanark, un milieu nouveau , d'où disparurent toutes les circonstances qui pouvaient servir au développement des mauvais instincts, pour ne laisser de jeu libre qu'aux circonstances , mères d'un esprit d'ordre, de régularité, de tempérance et d'industrie. C'est ainsi que, par calcul auYant que par raison , cette population ouvrière se laissa guider dans une voie de réforme dont sa prospérité et son bonheur formaient ie couronnement.

Une fois arrivé là , M. Owen comprit qu'il y avait pour lui un théâtre plus vaste. Il dût se dire et se dit que si New-Lanark, colonie d'artisans écossais , avait pu être gouverné par le seul code de la raison, sans shérif et sans coroner, il n'existait aucun motif de croire qu'un pareil système ne pût s'appliquer à toutes les sociétés humaines. L'heure, d'ailleurs, était parfaitement choisie pour une propagande. New-Lanark avait fait du bruit en Europe; il avait occupé beaucoup de têtes et passionné encore plus d'imaginations. Chaque année, deux mille visiteurs, et , dans le nombre , des personnages importants , parmi lesquels figura l'empereur actuel de Russie , venaient jouir du spectacle de cette colonisation , aussi heureuse, sur les bords de la Clyde, que celle

de8 Batloecas dans sa fabuleuse oasis d'Ibérie , ou celle des Andorrains ^ans ce yallon mystérieux que forme un repli des Pyrénées. New-Lanark avail la vogue, il fallait en proâier. Puis, les incrédules disaient qu^ine épreuve isolée ne concluait pas , que rintervention de rhomme accroissait la valeur apparente do procédé , qu'enfin les exemples de ces civilisations heureuses et solitaires n'étaient pas rares dans Tbistoire des peuples et ne réagissaient jamais du particulier au général. A cela il fallait répondre par des vues nettes, décisives, frappantes. Le réformateur de New-Lanark devait celte preuve et à ses amis et à ses ennemis.

Cependant avant de donner à son expérience les formes d'une théorie , M. Owen crut nécessaire de la compléter. Le principe de la communauté envisagée d'une manière absolue , et dans ses moyens et dans ses fins , était depuis longtemps au fond de sa pensée ; mais l'organisation tout industrielle de NewoLanark , qui , en fait , ne constituait pas une association, mais une spéculation privée, s'était opposée à ce qu'aucune expérience de ce genre fût tentée dans la colonie écossaise. Moins gêné dans ses allures que le gérant d'une commandite, l'écrivain laissa entrevoir cette face de sa conception dans les pages qu'il publia dès i81!2, sous ce titre New views ofêoeieiy or Euay» upon the formation ofhuman eharaeter (Nouvelles vues de société ou Essais sur

la formation du earaeière humain). Cett dans cet écrit , que , pour la première fois , les combinai» sons de M. (Wen, jusqu'alors à Tétateipérîmenul, commencent à revêtir une forme scientifique, et il est facile d'en dégager quelque chose qui ressemble à

un système. L'irresponsabilité humaine dans sa plus grande extension , excluant tout mode de louange on de blâme , de récompense ou de châti* ment, et impliquant jusqu'à l'impunité des actes les plus répréhensibles ; le renouyellement complet des circonstances qui entourent l'humanité, ou, en d'autres mots, la réforme de l'éducation ; enfin la communauté combinée avec l'égalité de droits, c'est-àdire l'abolition de toutes les supériorités , même celles de l'intelligence et du capital ; tels sont les principes qui apparaissent dans cette première évolution du système de M. Owen , et qui ressorteni d^une manière plus précise encore de ses manifesta* tions successives. De ces trois éléments allait naître, en suivant la donnée première, le règne de la bien* veillance : l'irresponsabilité humaine devait en faire une loi de nature ; la réforme de l'éducation , une loi des caractères ; la communauté, une loi des inté* rets. Ainsi les haines, désormais sans motif et sans but, étaient désarmées ; ainsi tombait, devant une bienveillance nécessaire et irrésistible , tout ce qui aigrit et divise les hommes.

On verra plus tard combien ces idées ont peu de

conêîaUnee scientifique. En théorie, Firresponsabilîté humaine , issue de la vieille controverse de la liberté et de la nécessité de nos actions, ne supporte pas longtemps l'examen ; en pratique , la communauté est un rêve dont Inexpérience a plusieurs fois démontré la vanité. En ceci pourtant , le point de vue particulier de M. Owen s'explique par son caractère même. Doué d'une nature patiente et angélîque, il n'avait pu voir dans les mauvaises passions autre chose qu'une maladie accidentelle , inoculée par les circonstances, et sans racines chez l'individu. Le

diagnostic une fois établi dans ce sens, M. Owen avait dû traiter la maladie par les remèdes les plus doui , les plus inoffensifs , les mieux appropriés à son tempérament. De là peut-être cette impuissance dans sa conception théorique qui n'a pas même en elle la virtualité entière des résultats obtenus à New Lanarfc, et qui affaiblit ces résuluts plus qu'elle ne les corrobore par des principes étrangers à celte triomphante épreuve.

En revanche^ quand on le replace sur son terrain manufaciurier , M. Owen retrouve tous ses avantages et toute sa force. Ainsi, dès 1811 , il avait prévu l'avenir, que les machines réservaient à la elasse ouvrière , et en 1818, il adressait, à ce sujet, un mémoire aux souverains de la Sainte-Alliance * réunis alors en congrès à Aii-la-Chapelle. Dans ce facium , il prouvait par des chifires'que, de 1792

à 1817 Jes découvertes d'Ârkwright et de Watt avaient augmenté de douze fois la puissance productrice de la Grande-Bretagne , sans qu'il en fût résulté autre chose qu'une misère chaque jour croissante parmi les travailleurs ; il y établissait que b taxe des pauvres avait dû s'élever et s'élevait toujours en raison directe des économies introduites dans la main-d'œuvre , enfin , il en concluait que, dans l'état actuel de la production et de la distribution des richesses, la misère des classes laborieuses ne pouvait aller qu'en s'aggravant , et empirer d'autant plus que les forces mécaniques se substitueraient davantage à l'action de l'homme. Pour sortir de cette voie fatale , il n'y avait, selon M. Owen , qu'une seule issue : c'était de renoncer à ces grands centres manufacturiers , livrés à une aliernative perpétuelle d'activité et de chômage, théâtres d'une concurrence déréglée et ja-

louse, et de les remplacer par de petits centres à la fois industriels et agric o les, tracés dans la ligne de ses principes, et gouvernés d'après ses vues. Partagés entre la culture de la terre et la fabrication de divers produits « les membres de ces colonies pourraient alors demander à l'une de ces natures de travail ce que l'autre leur refuserait, et tirer directement du sol une nourriture qu'ils ne parviendraient plus à se procurer par les voies indirectes de l'industrie. Gomme élément de population, M. Owen n'exigeait pas des ouvriers de

choix , des hommes habiles et expérimentés, mais seulement cette masse illettrée et fainéante qui vit, en Angleterre, à Tombre du paupérisme. A Tappui et comme justification de son projet , il citait aux souverains alliés son expérience de New-Lanark, en ne lui attribuant toutefois qu'une valeur d*approximation , et il appuyait le tout de calculs de dépenses, de -devis, de pians détaillés et de modèles en relief. On pressent facilement quel fut le sort de ce mémoire : le congrès d\\ix*la*Cbapelle, arbitre du sort politique de TËurope, ne pouvait pas dérober au point de s'occuper du sort des travailleurs. Il passa outre.

Celte époque est toutefois Fnne des plus belles phases de la vie de M. Owen. Dans la croisade qu'il allait entreprendre contre les préjugés régnants, il pouvait se présenter au public armé d'une réalisar tion heureuse, et, ce qui n'était pas moins décisif, d'une fortune de plusieurs millions. Son nom avaii de l'ascendant, sa découverte soulevait renthouxsiasme. A l'apparition de ses E»saU, lord Liverpool, alors chef du cabinet , se crut obligé d'en confier Texamen à lord Sidmoutb, secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, et celui-ci , dans une conférence officielle , n'hésita pas à déclarer au novateur que le gouvernement inclinait vers ses

vues, et les appliquerait aussitôt que l'esprit public y serait préparé. Des exemplaires des Essais furent envoyés

à tous les hoiomes imporUnU da Rojâume-Uni^ aux évèqoes d^Ângleierre, aux lords, aux membres de la chambre des communes , enfin à toutes les universités du monde. Les personnages les plus haut placés ne craignaient pas d'avouer leurs sympathies pour les idées de M. Owen, et, à diverses reprises^ les frères du roi, le duc de Kent et le duc de Sussex, présidèrent les meetingê , où le philanlhrope gallois énonça et développa sa doctrine. M. Ovren avait un parti dans le parlement, dansTadrainistralion, dans le haut commerce. Les souverains ne dédaignaient pas de lui écrire des lettres autographes , et le roi de Prusse lui envoya une médaille d'or. Ceux même qui repoussaient le plus vivement ses opinions , ne pouvaient s'empêcher de témoigner leurs sympa* thies pour sa personne. Jamais réformateur ne fat plus applaudi, plus encouragé dans ses débuts.

M. Owen n'accepta pas pour lui-même cet en« gouement et cette sympathie, mais il les mit au service de ce qu'il croyait être la vérité. Quand le moment fut venu d'abdiquer cette popularité éphémère, il le fit avec un désintéressement, une simplicité, une noblesse, qui ne sont pas de ce siècle. Loin de vouloir tirer aucun parti de sa mission, il y consacra une portion de son immense fortune. On ne saurait évaluer à moins d'un million de francs les premiers frais de propagation de sa doctrine , tant par la presse périodique que par des brochures

tirées à cent mille exemplaires , et ce million fot payé des deoîers de M. Owen. Quand, plus tard, il s'agit d*ouYrir des souscriptions pour fonder des colonies eipérimentales , M Owen figura toujours pour une somme importante en tète de la liste des souscripteurs. Richesse, santé, ambition, loisirs, jouissances du luxe, M. Owen sacrifia tout à son rôle d'adoption; il y apporta autant d'opiniâtreté que de grandeur d'âme, autant d'abnégation que de vertu. De i8iS à 1817, sa vie est un triomphe ; de 1817 à 1824, elle est un combat. Dans la première de ces périodes, à l'aide de meelings , de prédications populaires, de traeU (petits imprimés dis* tribués gratuitement dans les rues), il était parvenu à s'emparer de l'attention publique , il avait pu se faire écouter d'un comité de la chambre des com* munes , pour lequel il rédigea un rapport sur les enfants employés dans les manufactures ; il avait développé ses idées par toutes les voies, soit dans le Briiish Suueman et dans plusieurs autres feuilles périodiques, soit à l'aide de manifestes innombrables adressés à toutes les classes et à tous les corps d'état ; enfin , et ce qui était bien plus important , il avait réussi à ouvrir une souscription, en tète de laquelle il se trouvait inscrit, lui et son banquier, M. Smith, chacun pour une somme de 1 ,000 livres sterling (12,500 francs). On devait, avec les fonds recueillis, acheter en Ecosse , à Mothenvelt, cinq cenu acres

trielles, el retremper la rooralité bamaine. En face de ce dédain , tont bienveillant il est vrai, pour des idéea favorites, on s^expliqoe comment des radicaux influents, MM. Waitman, Torrens , Gartwright et le célèbre Henri Hunt , ont repoussé et accusé même M. Owen, le radical par excellence. Sa franchise ne lui

fut pas pardonnée, et il en porta la peine en i819« quant il se présenta sur les husiings, comme candidat à la députation.

Ainsi, peu à peu , toute protection , tout appui , s'étaient retirés de M. Owen. Son patron , le duc de Kent, était mort, le clergé Favait mis à Tiudex de la population dévole , le gouvernement ne s'inquiétait plus de ses idées , le radicalisme lui tenait rigueur. A peine était-il resté autour de lui quelques hommes sympathiques , qui devaient suffire à la propagation de son système sur le sol anglais. Quant à lui , ne pouvant se résignera la perspective d'une réalisation précaire el lente , il aima mieux changer de théâtre et demander à un pays vierge ce que la vieille Europe lui refusait. Il lui fallait un terrain où il pdt marcher dans sa voie , sans se trouver embarrassé par les ronces du privilège , où son action fut plus libre, son horizon plus étendu , sa voix mieux comprise. Il songea à TÂmérique.

FIN DU PREMIER VOLUME

TaMe dira ■uttèrM.

ATIS bu iDITfCAt 5

Rapport présenté à TAcadémif^ fraoçaîse, par M . A. Jay . 7

Fragment du rapport ite M. Villcmain 51

AYAWT-noKW de la seconde édition 35

ATART-rioPos de la]'* édition 45

Cbafitii fbbhibb. — 1. Origine et Alialion des Utopies sociales 50

II. Vtopfes parliculièret. Platon, Thomas Morus, Campanella , Harrington , le chancelier Bacon , Daniel de Foe , Hall , Féoelon , Pahbé de Saint- Pierre, Norelli, Babeuf, Rétif de la Bretonne, êîc, 86

III. Secies sociales. Essémens et Tbérapenlea. — Moraves. — Shakers et fHinkers. >- JénilM 4a -

Paraguay, eli*., t te ^

CiAFiTiK II. Saint-Simon et les Saini^mùmàÊm. |S

II. PnEiiBRE ÉPOçtiE. — Le J'roduttêw

III. Oedxibbp. iptti^vf.. — Knifffnrnitfni 4* |i liiv Tarjnne. - Ex-poaàifia iIa (a doctrin*.

IV. TauisiBBF. ÉPO<>ïii. — VOrgammifmr mille de la rue Monitgiiy, ^ U <^^. — vr*^cations pnlilique». . . , ,*,,,..,

CMk^xi^f. Il (suite).- V QEr*tAièt« inifM^-^l

288 TABLE DES MATlfcRES.

sion de la Famille. — Retraite de Ménilmontant.

— Le Livre Nouveau 145

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/tudessurlesrfor04reybgoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.